2343 Bibl. Mont

VICTOIRES,
CONQUÊTES
DES FRANÇAIS.
COURONNE POÉTIQUE.
FAC-SIMILE.

Bayerische
Staatsbibliothek
München

VICTOIRES,
CONQUÊTES
DES FRANÇAIS.

DE 1792 A 1815.

COURONNE POÉTIQUE

PAR MM. ANDRIEUX, BAOUR-LORMIAN, DE BÉRANGER, BOISJOLIN, A. BUTTURA, CAUCHY, M. J. CHÉNIER, COLLIN D'HARLEVILLE, DE CORMENIN, DARU, DAMIN, DAVRIGNY, DEGUERLE, CASIMIR DELAVIGNE, EMILE DESCHAMPS, DESFORGES, DESORGUES, DORANGE, DUCIS, DUPUIS-DES-ISLETS, ESMENARD, J. J. VICTORIN FABRE, FONTANES, FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU, H. GASTON, F. GIANNI, GINGUENÉ, J. GROBERT, LAHARPE, LEBRUN, LEFEBVRE, LEMERCIER, MASSON, MILLEVOYE, MONVEL, PARNY, PELLET, DE PIIS, PINIÈRE, ROUGET DE LISLE, DE SAINT-ANGE, SOUMET, THÉVENEAU, P. F. TISSOT, TROUVÉ, VIENNET de Béziers, VIGÉE, DE WAILLY, XIMÉNEZ.

FAC-SIMILE

DES ÉCRITURES DE NAPOLÉON BONAPARTE, BERTHIER, BRUNE, DAVOUST, DESAIX, DESSOLLE, HOCHE, KELLERMANN, KLÉBER, MARMONT, MASSÉNA, MOREAU, NEY, OUDINOT, SOULT, SUCHET.

TOME DERNIER.

PARIS,

C. L. F. PANCKOUCKE, ÉDITEUR,

Rue des Poitevins, n°. 14.

1821.

LES CHANTS GUERRIERS

Nous nous sommes proposé, en publiant ce recueil, de joindre à des documens historiques, et d'attacher à l'ensemble d'un ouvrage national les monumens de la poésie qui se sont liés à nos triomphes. La couronne des Muses se place avec orgueil et avec grâce sur le front des guerriers. Les chants du Barde sont dignes de l'attention des peuples lorsqu'ils se consacrent à la patrie; ils sont l'émulation et le prix du courage. C'est encore étudier notre histoire que d'en suivre les événemens glorieux, sur les pas de cet enthousiasme qui prête une voix impérissable à la lyre.

L'inspiration des beaux vers s'est associée à tout ce qui a été accompli de grand durant le cours de la révolution française. De sublimes refrains ont secondé les premiers élans de la liberté; des hymnes harmonieux ont suivi les triomphateurs sur tous les champs de la victoire, et des accens d'espérance et de paix saluèrent, à son retour, un monarque législateur.

Quelques-unes de ces pièces, même parmi les plus remarquables, n'étaient pas exemptes d'une exagération de patriotisme, ou d'une servile complaisance pour les volontés du pouvoir. Nous en avons fait le sacrifice, quand elles étaient trop empreintes de la sinistre couleur des temps. Nous avons écouté les équitables arrêts de la raison publique; nous n'avons admis, dans les pages de cette histoire poétique, que les expressions d'un sentiment national, mûri par la succession des événemens et des années.

Avant d'exposer sous les yeux de nos lecteurs ce tableau, où plusieurs reconnaîtront de grandes scènes dont ils ont été les contemporains, souvent les témoins, quelquefois les acteurs, qu'il nous soit permis, pour donner plus d'ensemble à cet objet de leur méditation, de jeter un coup d'œil sur les développemens de la poésie guerrière chez les peuples qui nous ont précédés dans la carrière des révolutions et des conquêtes. Nous nous efforcerons d'apporter dans ce rapide examen la clarté qui doit y convenir; et d'avance nous demandons grâce aux lecteurs, si, malgré nos soins pour l'éviter, quelque appareil d'érudition pouvait encore s'y faire remarquer.

Dans l'enfance des peuples, les poètes furent regardés comme les interprètes de la Divinité. Les hommes s'étaient réunis aux premiers accords d'une muse sauvage, long-temps elle conserva le privilége de leur dicter des lois. La poésie présidait à leurs assemblées, embellissait leurs fêtes, adoucissait leurs mœurs : le témoignage des historiens est unanime sur ce point. Solon écrivit ses lois en vers; Lycurgue fit venir à Sparte un poète crétois, pour y tempérer par ses chants la rudesse d'un peuple nouveau.

C'est aux poètes que nous devons les plus anciennes traditions : le souvenir des premiers âges ne s'est perpétué que par leurs chants. Le récit des exploits guerriers se transmettait dans les familles; on chantait dans les solennités les louanges des héros, et ces hymnes servaient de prélude aux combats.

Moïse, le plus ancien des historiens, cite un livre des *Guerres du Seigneur*, qui sans doute était un recueil de cantiques, dans lequel les enfans d'Israël avaient célébré leurs victoires. L'hymne sur le passage de la mer Rouge, les lamentations de Jérémie, les prophéties d'Isaïe et quelques autres compositions du même genre, étaient aussi pour les

Hébreux des poésies nationales. Le fameux chant de l'arc, composé par David, sur la mort de Saül et de Jonathas, mérite surtout d'être cité. Quel amant de la poésie primitive ne connaît cette touchante élégie du Roi-Prophète ?

Les chants guerriers qui avaient précédé en Grèce la naissance d'Homère, s'élevèrent après lui à toute la hauteur de son génie. C'était une époque intéressante que ces siècles où la poésie était l'organe des législateurs et des héros, où le patriotisme, circonscrit dans l'enceinte d'une ville, semblait avoir plus d'énergie. Terpandre réunissant les Lacédémoniens divisés, Solon entraînant les Athéniens à la conquête de Salamine, Alcée tonnant contre les tyrans de Lesbos, montrent ce que peuvent les beaux vers inspirés par de généreux sentimens; mais le plus noble de ces triomphes fut réservé à Tyrthée. Appelé au secours d'une nation déjà vaincue, il se présente aux soldats avec la confiance d'un homme qui tient dans ses mains le sort de la patrie.

Nous possédons quelques fragmens de Tyrthée : ils suffisent pour l'honneur du poëte qui reçut de Platon le surnom de *divin*, et qu'Horace et Quintilien placent immédiatement au-dessous d'Homère.

Ses élégies différaient de ses chants de guerre : c'étaient des chœurs d'une extrême simplicité, mais qui n'en avaient que plus d'effet, répétés par tout un peuple. Plutarque en rapporte un exemple, dont voici la traduction littérale :

LES VIEILLARDS.

« Jeunes gens, nous avons été de vaillans guerriers !

LES HOMMES FAITS.

« Nous sommes de vaillans guerriers : l'ennemi le connaîtra par nos coups.

LES ENFANS.

« Armez-nous, nos pères! nous serons plus vaillans que vous! »

Les Athéniens célébraient par des fêtes les anniversaires des victoires qu'ils avaient remportées, et chantaient des hymnes en l'honneur des braves qui les avaient cimentées de leur sang.

Cette poésie, plus philosophique et plus instructive que l'histoire, parce qu'elle choisit exclusivement de beaux modèles, donnait des leçons de courage et d'honneur. La musique y joignait ses accords, et en assurait tout l'effet par la simplicité même de ses moyens. Aussi, pour conserver à ces hymnes leur influence, les Spartiates proscrivirent avec sévérité les nouveaux systèmes de musique, et, tandis que la Grèce corrompue se préparait à l'esclavage, Sparte demeura libre.

On trouve dans les Voyages si estimés du *jeune Anacharsis* trois élégies sur la ruine de Messène. Ces pièces, composées dans le goût antique par le savant Barthélemy, donnent une juste idée des hymnes patriotiques chez les Grecs.

Les anciens Romains avaient des chants de guerre qu'ils improvisaient au moment du combat; ils chantaient aussi durant la marche des triomphateurs; mais ces inspirations n'avaient d'autre mérite que celui de la circonstance, et n'étaient point adressées à l'immortalité. Sous le premier César, les soldats osèrent mêler dans leurs refrains les traits de l'épigramme : César était trop grand pour s'offenser du ridicule, ses successeurs furent trop vils pour le permettre. Dès-lors, dans le sénat, dans l'armée, dans le peuple, tout fut empoisonné de flatterie et de servitude.

Les Phéniciens, les Arabes et les Perses, dont l'origine se perd dans la nuit des temps, et dont l'existence se trouve

mêlée à toutes les époques historiques, conservaient des poésies nationales, qui sans doute contribuèrent, pendant une longue durée, au maintien de leurs mœurs et de leurs usages.

Mais, chez aucun peuple, la muse guerrière ne fut en si grand honneur que parmi les Celtes. Leurs Bardes, qui formaient la seconde classe des Druides, étaient les chantres et les panégyristes des héros. Selon Ammien Marcellin, ils s'accompagnaient de la lyre; on les plaçait au centre des armées: « Viens nous voir combattre et mourir; tu nous chanteras. » Et le guerrier qui tombait percé de coups, tournait ses regards vers le poète qui devait l'immortaliser. On ne peut concevoir l'empire que les Bardes exerçaient sur ces peuples; c'est par eux que, pendant deux siècles, ils resistèrent à la puissance romaine.

Les Germains eurent aussi des Bardes jusqu'au temps de Charlemagne. Ce prince fit rassembler leurs ouvrages, et les fit traduire en vers latins; mais, après sa mort, ces monumens furent dispersés. Quelques-uns ont été retrouvés, au commencement du seizième siècle, dans des couvens de la Bohême.

Voici un des *Bardits* que répétaient les Francs à l'approche de l'ennemi :

« Pharamond ! Pharamond ! nous avons combattu avec l'épée.

« Nous avons lancé la francisque à deux tranchans; la sueur tombait du front des guerriers, et ruisselait le long de leurs bras; les aigles et les oiseaux aux pieds jaunes poussaient des cris de joie; le corbeau nageait dans le sang des morts; tout l'Océan n'était qu'une plaie : les vierges ont pleuré long-temps!

« Pharamond! Pharamond! nous avons combattu avec l'épée!

« Nos pères sont morts dans les batailles, tous les vautours en ont gémi ; nos pères les rassasiaient de carnage ! Choisissons des épouses dont le lait soit du sang, et qui remplissent de valeur le cœur de nos fils.

« Pharamond, le bardit est achevé, les heures de la vie s'écoulent, nous sourirons quand il faudra mourir ! »

Les Bardes conservèrent en Ecosse un sentiment de liberté et d'indépendance qui a subsisté jusqu'à nos jours. Lorsque, dans le neuvième siècle, Edouard voulut conquérir le pays de Galles, il ne crut pouvoir y parvenir qu'en faisant massacrer tous les Bardes ; mais il ne put anéantir leurs chansons, qui ranimèrent dans ces montagnes tout ce que les tyrans redoutent : le courage et l'horreur de l'oppression.

On trouve dans les poésies *Erses* une imagination plus forte qu'étendue, peu de variété, peu d'art, peu de ces résultats qui tiennent aux progrès de l'esprit ; mais il y règne d'autres beautés : le fanatisme de la valeur, une âme nourrie des grandes images de la nature, et surtout une teinte de mélancolie douce et profonde.

Les Scandinaves et les Normands, qui ravagèrent la moitié de l'Europe, conduisaient des *Scaldes* dans leurs expéditions. Barbares comme les héros qu'ils célébraient, ces chantres avaient une éloquence sauvage. Jamais le mépris de la mort n'a été mieux peint chez aucun peuple.

« Quelle est la destinée d'un homme vaillant, si ce n'est
« de mourir dans les combats ? Celui qui n'est jamais blessé
« est-il digne de vivre ? Il traîne une vie pénible ; car le lâche
« ne fait aucun usage de son cœur. Quand les épées se heur-
« tent, le devoir du guerrier est de se présenter devant
« le guerrier. J'honore l'homme qui ne recule pas devant
« l'homme.

« J'ai cinquante-une fois arboré l'étendard des batailles,

« j'ai appris dans ma jeunesse à teindre de sang mon épée ; « mon espérance était alors qu'aucun roi parmi les hommes ne « serait plus vaillant que moi. N'entends-je pas les déesses de « la mort ?... Je vous suis ; je serais un lâche si je m'affligeais « de mourir! »

Ainsi chantait dans sa prison Reckner, un des hommes du nord, qui, au neuvième siècle, fut en même temps roi, guerrier, poète et pirate ; et qui, pris les armes à la main, fut condamné à expirer au milieu des serpens.

Du partage des provinces romaines en Europe naquit le régime féodal, qui donna naissance à la chevalerie ; cette institution, que les poètes ont trop célébrée et que les historiens nous représentent si oppressive et si corrompue, avait ses chants guerriers : on les nommait *chansons des gestes*. Telle était celle de *Roland*, qui, sous la seconde race, succéda aux *Bardits* des anciens Francs. Ces monumens de notre ancienne histoire ne nous sont pas parvenus. « Ils ont eu le sort de tous les ouvrages qui passent de bouche en bouche, et qui, pour avoir été trop connus dans leur temps, ne laissent point de trace dans la postérité. »

Le Nouveau-Monde, habité lors de sa découverte par des peuplades sans cesse en armes les unes contre les autres, avait des chansons de guerre, qui s'appelaient *chants de mort*. Dans le Mexique, le Pérou, le Brésil, le Canada, où la civilisation avait déjà fait quelques progrès, on a trouvé des espèces de poèmes en l'honneur des guerriers.

L'Europe moderne, presque toujours soumise à l'autorité des monarques, n'a vu que par intervalles s'éveiller ces héroïques sentimens qui ont illustré les beaux âges de la Grèce et de Rome. La gloire militaire n'y manqua jamais de panégyristes ; mais rien n'était populaire : les conquêtes furent entreprises dans l'intérêt d'un seul ; le monarque seul rece-

vait les éloges du poète. Qui eût osé, par exemple, chanter les exploits de Turenne sous un prince qui écrivait aux chanoines de Saint-Denis, pour leur donner l'ordre d'enlever du tombeau de ce grand homme les trophées qui le décoraient ? Les armées ne se composaient que de mercenaires ou de malheureuses milices. L'appât du gain, la crainte des galères, étaient les seuls ressorts qui souvent les faisaient marcher.

Cependant l'idée d'honneur attachée à la bravoure a de tout temps inspiré la poésie; la poésie, à son tour, a fécondé dans les cœurs ce désir de gloire qui fait braver les périls. Ces émotions n'acquirent tout leur développement que chez les peuples libres. Ce n'est qu'au milieu des grandes crises politiques que la poésie a atteint ces résultats qui lui assignaient un rang parmi les institutions nationales de la Grèce.

La patrie des Aristide et des Epaminondas, devenue la proie des barbares Turkomans, a plusieurs fois tenté de briser le joug qui l'opprime. Quelques hommes, dignes de la terre qui leur donna le jour, déployèrent aux yeux de leurs concitoyens l'étendard de la liberté, et, par des accens belliqueux, les appelèrent aux combats. Tel est celui qui fut composé par Riga, homme audacieux, qui périt en essayant d'affranchir son pays au commencement de ce siècle.

UN GUERRIER.

« Levez-vous, enfans de la Grèce! le jour de gloire est arrivé : montrez-vous dignes de vos illustres ancêtres!

LE CHOEUR.

« Enfans de la Grèce! courons aux armes, et que le sang abhorré de notre ennemi coule en torrens à nos pieds.

LE GUERRIER.

« Secouons le joug de nos tyrans, que l'insurrection éclate dans notre pays, et nous verrons briser toutes les chaînes.

Ombres magnanimes des héros et des sages, venez assister à nos combats ! Grecs des âges passés, revenez à la vie ; réveillez-vous au son de nos trompettes pour vous joindre à nos bataillons ; venez attaquer la ville aux sept collines [1], et combattre avec nous jusqu'à ce que nous ayons conquis la liberté.

CHOEUR.

« Enfans de la Grèce ! courons aux armes, et que le sang abhorré de notre ennemi coule en torrens à nos pieds.

LE GUERRIER.

« O Sparte ! Sparte ! pourquoi restes-tu plongée dans un sommeil léthargique ! Réveille-toi, et que tes enfans se joignent aux Athéniens leurs anciens alliés. Invoquons ce chef célèbre dans les hymnes antiques, qui te sauva de ta perte ; invoquons le terrible, le courageux Léonidas, qui fit dans les Thermopyles une tentative si hardie, et qui, pour conserver la liberté à son pays, arrêta les Perses, leur livra bataille avec trois cents braves, et, pareil à un lion furieux, expira dans les flots du sang qu'il avait répandu.

CHOEUR.

« Enfans de la Grèce ! courons aux armes, et que le sang abhorré de notre ennemi coule en torrens à nos pieds. »

Lorsque les habitans des Pays-Bas secouèrent la domination espagnole, ils eurent des chants patriotiques. A la bataille de Laupen, la jeunesse de Berne marcha au combat en s'animant par des chants qui rappelaient les hauts faits de leurs ancêtres. Dans les campagnes de 1756 et 1757, les Prussiens entonnaient des chansons de guerre de la composition de M. Gleim, et l'on ne saurait douter qu'ils durent à ces poésies une partie de leurs succès.

[1] Constantinople.

Plusieurs autres peuples voisins possèdent des chants nationaux. Les Allemands chantent, en l'honneur de Walstein, un hymne fameux, qui, dans ces derniers temps, retrempa leur courage, en leur rappelant la vie et la mort du héros de la guerre de trente ans.

Les Espagnols, pendant une invasion récente, volaient au trépas en répétant l'hymne d'indépendance; ils y maudissaient à la fois l'ambition du conquérant et les crimes de l'ancienne cour.

Les Anglais ont quelques chants très-connus, où peut-être ne respire pas tout l'enthousiasme de la liberté, mais qu'anime un profond sentiment de patriotisme [1].

Les poètes français n'ont eu d'abord aucun des caractères qui distinguent les chants des anciens. Nées dans les camps, à l'occasion d'une bataille ou d'un siège, leurs productions sont, à proprement parler, des débauches d'esprit qui n'ont rien de militaire qu'une sorte d'hilarité soldatesque; le plus grand nombre, dirigées contre certains personnages ou certaines classes, ne circulaient que dans quelques cercles, et n'ont point survécu à la circonstance qui les fit éclore. Sous le despotisme on chansonne, on ne chante pas.

Mais d'autres jours ont brillé pour nous; le peuple franc s'est réveillé, l'antique liberté a de nouveau éclairé la scène du monde. Un drapeau, déployé sur nos remparts, appela tous les citoyens à la défense du territoire, ils y coururent. Chacun demanda l'honneur de marcher aux premiers rangs. Tous allaient combattre pour la patrie, pour leurs foyers, pour leurs enfans: quels dangers pouvaient les intimider? quelle mort leur eût semblé redoutable?

La poésie et la musique prêtèrent leurs influences réunies à la régénération d'un grand peuple. Saluée par les vœux et

[1] Rule Britannia, etc.

les acclamations de l'Europe, l'aurore de notre révolution fut célébrée avec enthousiasme. Ce fut aux accens des Lebrun, des Chénier, des Laharpe, des Arnault, des Andrieux, que la France s'avança vers le but qui devait couronner ses efforts. Heureuse si le génie du mal n'eût retardé de glorieuses conquêtes!

Au milieu des intérêts nouveaux, le goût pour les chants qui, à toutes les époques, fut un des traits de notre caractère, ne pouvait manquer de se développer. D'abord des paroles grossières et d'une gaîté sinistre furent appliquées à des airs vulgaires, mais pleins de mouvement et de chaleur. Bientôt ces chansons de la populace fatiguèrent des oreilles faites pour les accens d'un patriotisme plus pur, et il fallut de plus dignes interprètes des sentimens qui les animaient. Ce besoin fit éclore une foule de pièces lyriques dont nous ne transmettons qu'une faible partie. Quelques-unes, embellies des accords des Gossec, des Méhul, des Cherubini, des Lesueur, des Catel et de mille autres, répandirent en France et même dans les pays étrangers les idées généreuses qui s'y trouvaient si énergiquement exprimées.

Parmi ces chants, il en est un, *la Marseillaise*, qu'il suffit de nommer pour rappeler à quelle inspiration d'un double génie l'auteur, M. Rouget de Lisle, dut les paroles et la musique. Ce chant précédait les colonnes républicaines; il soutenait les marches périlleuses, il servit de signal à tous nos triomphes. La terreur de nos ennemis s'en souvient comme notre propre orgueil, et n'en garantit pas moins l'immortalité.

Un autre hymne, composé à Strasbourg en 1791, pour l'acceptation de la constitution, passa le Rhin en quelques jours. Les habitans du Brisgaw accouraient, en le chantant, sur la rive droite du fleuve, appelaient les Français, leur montraient les exemplaires qui leur en étaient parvenus, et

qu'ils pressaient sur leur sein avec les démonstrations de la joie et de la cordialité. Ils semblaient dire que si la nature et les institutions sociales élèvent des barrières entre les hommes de différentes contrées, tous du moins sont frères par le sentiment unanime de leurs droits, de leurs devoirs et de leur dignité.

L'auteur du *Chant du départ*, et celui des odes éloquentes adressées *aux Français*, et sur le vaisseau *le Vengeur*, ont su donner à notre poésie un caractère d'élévation et d'entraînement que peut-être elle n'eût jamais atteint, si la liberté ne fut devenue sa muse. Plus tard les éclatantes campagnes des Français furent dignement célébréespar MM. Arnault, Esmenard, Tissot, Millevoye, Michaud; et enfin M. Baour-Lormian a prêté à l'événement de la restauration toute la pure élégance de ses chants.

Nous espérons qu'on verra avec intérêt cette collection de poésies variées, dans le volume que nous offrons au public, et qu'on nous saura quelque gré d'avoir donné au lecteur un moyen facile de parcourir les fastes de notre illustration nationale dans cette brillante galerie des Muses. C'est reproduire le passé par des monumens. Les Auguste, les Léon x, les Louis XIV, savaient que la gloire des empires repose sur les travaux de ces hommes « qu'en leur qualité de poètes, nos graves politiques et le vulgaire n'écoutent, par amusement, que comme des joueurs de flûte, ignorant que les sons qu'ils modulent sont pleins de pensées utiles, et que leurs vers sont le témoignage des plus nobles sentimens. » La couronne que portent les monarques n'est peut-être digne d'envie que le jour où le laurier des Muses y vient rattacher ses festons.

VICTOIRES, CONQUÊTES DES FRANÇAIS,

DE 1792 A 1815.

COURONNE POÉTIQUE.

POÈME

SUR L'ASSEMBLÉE DES NOTABLES.

Quand des républicains étaient maîtres du monde,
Quand le Tibre orgueilleux de leur porter son onde,
Admirait sur ses bords un peuple de héros;
Si, troublant tout à coup leur auguste repos,
Si Rome, objet sacré de respects, de tendresse,
Daignait sur ses besoins consulter leur sagesse,
Elle voyait bientôt dans les murs du sénat
Courir les Scipions, ces appuis de l'Etat;
Métellus ombragé des palmes Numidiques;
Caton, ce demi-Dieu, le premier des stoïques;

L'éloquent Cicéron, redoutable aux pervers;
Le grand, l'heureux Pompée, ignorant les revers,
Fier encor de ce jour où la terre étonnée
Contemplait son triomphe à sa suite enchaînée;
Et César méditant ses immenses destins,
Et Brutus, héritier du vengeur des Romains:
Divisés d'intérêts, de soins, de politique,
Unis, dans ce moment, pour la cause publique.
Peuple envié du monde et protégé des cieux,
Un spectacle aussi grand se présente à vos yeux:
Osez en concevoir la plus digne espérance.
O Français! il s'agit du bonheur de la France.
Voyez se rassembler ses enfans, ses soutiens;
Roi, pontifes, guerriers, magistrats, citoyens,
Zélés pour le bien seul, sans orgueil et sans crainte,
Attestant la justice et la vérité sainte,
Jurant de réparer les fautes de vingt rois,
D'abolir tous les maux consacrés par des lois:
La France au milieu d'eux se plaît à les entendre,
Et fixant sur eux tous un regard noble et tendre:
« Citoyens! qu'aujourd'hui rien ne soit oublié;
« Ajoutez, leur dit-elle, et tranchez sans pitié;
« Qu'en vos heureuses mains l'Etat se renouvelle;
« Hâtez-vous d'affermir sa force qui chancelle;
« Cette masse imposante et dont l'œil est surpris,
« N'étalerait bientôt que de honteux débris;
« Edifice du temps, c'est le temps qui l'outrage;
« Plus d'un cruel abus s'appelle encore usage.
« Les momens sont venus, joignez tous vos efforts:
« J'ai vu les protestans bannis loin de mes bords,
« De cités en cités, cherchant une patrie,
« Y porter des trésors, enfans de l'industrie;

« Les arts et le travail accompagnaient leurs pas;
« Errans, désespérés, ils me tendaient les bras.
« Durant un siècle entier, j'ai pleuré leur absence.
« Roi! sèche, il en est temps, les larmes de la France;
« Vengeur de l'Amérique et protecteur des mers,
« Laisse adorer ton Dieu sous des cultes divers;
« L'Etat ne doit venger que la commune injure.
« Dieu veut-il un hommage imposteur ou parjure?
« Sans prévenir, du moins, le jugement des cieux,
« Rends aux fils les climats qu'habitaient leurs aïeux.
« D'excellens citoyens fréquentaient peu nos temples;
« Et, sans aller bien loin te chercher des exemples,
« De ton prédécesseur, Maurice [1] fut l'appui:
« On peut servir son roi, sans penser comme lui.
« L'ignorance a long-temps peuplé les monastères.
« Humbles, pauvres d'abord, de saints célibataires,
« Sous le dais tout à coup cherchant des protecteurs,
« Honorés, agrandis, souvent usurpateurs,
« Stérilement dévots, traînaient dans le silence
« Des jours longs et pesans, filés par l'indolence.
« Enfin l'homme stupide, à l'oubli consacré,
« Eut contre le travail un refuge assuré.
« De citoyens vivans ces tombeaux se remplirent;
« A l'envi de Pepin vingt rois les enrichirent.
« Entends-tu maintenant les sanglots, les regrets?
« O d'un zèle insensé trop funestes effets!
« Vois-tu tous ces enfans, les victimes d'un père,
« Condamnés, loin du monde, à gémir sous la haire?
« Leur bouche a prononcé le serment solennel,
« Et, contraints de mentir aux pieds de l'Eternel,

[1] Le maréchal de Saxe.

« Ils vont baigner de pleurs des marbres inflexibles;
« Ils accusent le Dieu qui les rendit sensibles,
« L'inexorable autel qui les tient opprimés,
« Et ces vœux sans retour qu'ils n'avaient point formés.
« Martyrs ou fainéans, laissez-les disparaître;
« Eteints, et non détruits, qu'ils meurent sans renaître;
« L'Etat ne leur doit rien, ils n'ont rien fait pour lui :
« Et le fisc épuisé redemande aujourd'hui
« Cet or long-temps oisif, conquis sur la faiblesse.
« Bientôt, juste héritier d'une injuste richesse,
« Tu pourras accueillir de bienfaisans regards
« Les essais du travail, les prodiges des arts.
« Des moissons vont couvrir des landes infertiles,
« Les cités vont s'orner de monumens utiles,
« D'innombrables vaisseaux, élancés de nos ports,
« Du Gange et de l'Indus vont chercher les trésors.
« Je vois, par cent canaux, circuler l'abondance;
« Cent hospices s'ouvrant aux maux de l'indigence.
« Laisse penser, écrire; entends la vérité.
« Permets que de Thémis la sage austérité
« Abjure enfin des lois que dicta le délire,
« Et que l'or, sans pudeur, n'ait plus le droit d'élire.
« Détruis ce jeu royal ouvert aux citoyens,
« Ces impôts du hasard qui dévorent leurs biens;
« Crains le dédale obscur de tant de mains avides,
« Où vont, loin de tes yeux, s'égarer les subsides;
« Crains l'amas effronté de ces valets de rois,
« Bien payés pour remplir d'inutiles emplois;
« Apprends que, tôt ou tard, cette pompe insultante,
« Amène des Etats la ruine éclatante.

« Toujours, pendant son règne, un monarque flatté
« Entend bénir son nom chez la postérité;

« Mais, à ce tribunal, dès qu'il vient de descendre,
« Trop souvent le mépris accompagne sa cendre;
« Et, dans soixante rois, de leur siècle adorés,
« Je cherche en vain dix noms par le temps consacrés.
« Mais le plus beau laurier, immortelle conquête,
« De ces rois-citoyens couronne encor la tête :
« Obtiens, par tes vertus, ce laurier généreux.
« Que des prisons d'Etat les fondemens affreux,
« Démolis, écroulés, à des lois équitables
« Réservent le pouvoir de punir les coupables;
« Que le Jura soit libre, et que, loin de mes yeux,
« L'esclavage, étalant son aspect odieux,
« Coure, au fond d'un sérail, à Delhi, dans Byzance,
« D'un bourreau despotique exalter la clémence.
« La liberté n'a pas un langage imposteur;
« Quand sa bouche a loué, l'éloge est dans son cœur,
« Mais l'éloge pudique et mêlé de courage.
« Elle offre avec mesure un volontaire hommage;
« Dans les cœurs attiédis, elle enflamme l'honneur,
« Produit les grands exploits, les vertus, le bonheur,
« Fait les rois plus puissans, les sujets plus fidèles :
« Un père idolâtré n'a point d'enfans rebelles. »

M. J. Chénier.

ODE AUX FRANÇAIS.

O Messène! frémis, Sparte n'est point domptée;
Il lui reste ma lyre : elle enflamme les cœurs.
Tu le disais : ta lyre, ô sublime Tyrthée!
Enfante des vainqueurs.

Français! ressaisissez le char de la victoire;
Aux armes, citoyens! il faut tenter le sort.
Il n'est que deux sentiers dans les champs de la gloire,
Le triomphe ou la mort.

Celui que Mars couronne au bout de la carrière,
Sur ses pâles rivaux lève un front radieux;
Et la palme qui luit sur sa tête guerrière
Le place au rang des Dieux.

La palme suit de près un espoir magnanime;
Le doute des succès déjà touche aux revers.
Accourez, combattez; la France vous anime;
Les prix vous sont offerts.

L'entendez-vous gémir, cette auguste patrie?
Elle vous tend les bras, et ses yeux sont en pleurs:
Ses lauriers sont épars; sa guirlande flétrie
Implore des vengeurs.

« O mes fils! vous dit-elle, ô douleur trop amère!
« Quelle ombre vient ternir vos lauriers et mes lys?
« D'un peuple généreux, je me croyais la mère:
« N'êtes-vous plus mes fils?

« Jadis, quand la victoire enflammait vos ancêtres,
« Le Capitole eut peine à sauver ses Romains;
« La maîtresse du monde eût vos aïeux pour maîtres,
« Rome fut dans leurs mains.

« Que devient aujourd'hui une audace si fière?
« Du destin des héros n'êtes-vous plus jaloux?
« Prêts à franchir de Mars la sanglante carrière,
« Soldats, où fuiriez-vous?

« Vous guerriers! vous Français! vous mes fils! si vous l'êtes,
« Vengez-moi, vengez-vous, osez être vainqueurs;
« Les périls, les combats sont les seules retraites
« Ouvertes aux grands cœurs.

« Revenez, ô mes fils! avec ou sans vos armes!
« Ainsi Sparte guerrière éleva ses enfans,
« Contente de les voir, au retour des alarmes,
« Ou morts, ou triomphans.

« Si la mort, qui toujours suit les fuites honteuses,
« Dans l'éternelle nuit vous plongeait à mes yeux,
« De quel œil vous offrir aux ombres belliqueuses
« De vos braves aïeux?

« Un seul de leurs regards saurait trop vous confondre.
« Que diraient les Clissons, les Dunois, les Bayards?
« Enfans des voluptés, qu'oseriez-vous répondre
« A ces enfans de Mars?

« Là, vous verrez Montcalm, ombre chère et sanglante;
« Ce sang coula pour moi, pour venger mes revers:
« S'il respirait encor, l'Amérique tremblante
« N'eût point reçu de fers.

« Que dis-je? l'Amérique..... on insulte mes rives;
« L'Anglais m'ose ravir et la terre et les eaux.
« Français ! verrai-je encor mes dépouilles captives
« Enrichir ses vaisseaux?

« O mes fils!.... » A ces mots, le trouble, les alarmes,
De sa voix maternelle interrompent le cours.
Français ! vous l'entendez, c'est la patrie en larmes
Qui vous tient ce discours.

Vengez-la; repoussez des nations jalouses;
De vos aïeux du moins défendez le tombeau,
Vos pères, vos foyers, le lit de vos épouses,
Et vos fils au berceau.

Quels sont vos ennemis? Des lâches, des parjures,
Implorant tour à tour et bravant les traités;
Des restes fugitifs de légions obscures
Par vous-mêmes domptés.

Vous n'eûtes pour vainqueurs, ni le fer homicide,
Ni ces piéges de flamme échappés en volcans :
Votre ennemi fatal, c'est ce luxe timide,
Corrupteur de vos camps.

C'est cet orgueil jaloux, ces haines intestines,
Qui, divisant les chefs, immolent le soldat.
Malheur à qui s'élève en foulant les ruines
Des lois et de l'Etat!

Sur le vaisseau public, il faut veiller sans cesse
Pour triompher des vents, des rochers et des mers;
Un seul moment encor de sommeil ou d'ivresse,
Et ses flancs sont ouverts !

Sachez que nos destins sont enfans de nous-mêmes.
La fortune est un nom, le hasard a des lois,
Et ne fait point, sans nous, flotter les diadêmes
Sur la tête des rois.

Pourquoi de vos malheurs rendre les Dieux complices?
Nos revers sont toujours l'ouvrage de nos mains;
Ce qu'on nomme du sort les aveugles caprices,
Sont les jeux des humains.

De Crevelt, de Minden, si la triste mémoire
Imprimait dans vos cœurs ou la honte ou l'effroi,
Rappelez-vous Lawffeld, rappelez-vous la gloire
Des champs de Fontenoi.

Du sang de nos rivaux, ces plaines sont fumantes;
Le soc y vient heurter leurs ossemens épars,
Et l'Escaut roule encor jusqu'aux mers écumantes
Les casques et les dards.

Les palmes d'Hastembeck, filles de votre audace,
Et Minorque soumise à vos premiers efforts,
Tout devait, dissipant la terreur qui vous glace,
Enflammer vos transports.

Ah! si de vos lauriers la tige s'est flétrie,
Vrais Achilles, quittez les myrthes de Scyros;
Combattre pour la gloire et venger sa patrie
Est le sort d'un héros.

Plus brûlant que ces feux qui, des sombres Ardennes,
Embrâsent les forêts de sapin en sapin;
Plus fier que l'aquilon précipitant les chênes
Du haut de l'Apennin,

Il vole ; il fait briller la flamme vengeresse ;
La terreur le devance, et la mort suit ses coups :
Le fer, le feu, le sang, échauffe encor l'ivresse
De son noble courroux.

Dans les plaines de Mars, s'il doit trouver sa tombe,
Sa tombe est un autel respectable aux guerriers ;
Et couvert de cyprès, heureux vainqueur, il tombe
Sur un lit de lauriers.

Ainsi tomba jadis, dans les champs de Ravène,
Entouré d'Espagnols immolés par son bras,
Ce Nemours indompté, que Mars suivait à peine
Dans le feu des combats.

Vous eussiez vu la gloire, en ces momens funestes,
De son voile de pourpre entourant ce héros,
Le porter tout sanglant sur les voûtes célestes,
Loin des yeux d'Atropos.

Mais celui dont la fuite ose acheter la vie,
Revient, les yeux baissés, par de sombres détours ;
Il craint tous les regards ; la peur, l'ignominie
Enveloppent ses jours.

C'est l'opprobre éternel des bords qui l'ont vu naître,
Du sein qui l'a nourri, des flancs qui l'ont porté ;
D'un père, d'une épouse, il se voit méconnaître ;
Ses fils l'ont rejeté.

Vil aux yeux de l'amour, vil aux yeux du courage,
Lui-même il se dédaigne, il respire l'affront ;
Le fardeau de la vie est un poids qui l'outrage
Et lui courbe le front.

Ah! de ces vils destins vos âmes indignées
S'embrâsent à ma voix des feux de la valeur,
Et le glaive assoupi dans vos mains dédaignées,
S'éveille pour l'honneur.

Soldats! vouez ce glaive aux dangers de la France;
Ne quittez point ce fer de carnage altéré,
Que ce fer n'ait éteint sa soif et sa vengeance
Dans un sang abhorré.

S'il vous manque des chefs, du fond des rives sombres,
Evoquons Luxembourg, ou Turenne, ou Villars:
Héros de nos aïeux, marchez, augustes ombres,
Devant nos étendards.

Toujours on vit l'audace enchaîner la fortune;
Faites à la victoire expier son erreur;
Dans le sein d'Albion, chez les fils de Neptune,
Renvoyez la terreur.

Tels d'affreux léopards, dans leurs courses sanglantes,
Ravagent de Barca les déserts escarpés;
Mais l'aspect d'un lion, roi des plages brûlantes,
Les a tous dissipés.

Dieux! avec quel transport, une épouse, une mère,
Vont presser le vainqueur entre leurs bras chéris!
Qu'il est beau de couvrir les cheveux blancs d'un père
Des lauriers de son fils.

Ce fils verra les siens, un jour dans sa vieillesse,
Autour de lui pressés, suspendus à sa voix,
Eveiller leur audace, enflammer leur jeunesse
Au bruit de ses exploits.

C'est alors que ma lyre, amante du courage,
Consacrant ce mortel par d'immortels accens,
Fera d'un nom si beau retentir d'âge en âge
Tout l'empire des temps.

LEBRUN.

LES ÉTATS-GÉNÉRAUX.

Lyre de Pindare et d'Alcée,
Des héros noble volupté,
Tu languis, muette et glacée,
Au fond d'un envieux Léthé.
Seul, dans ses veilles poétiques,
Lebrun, sur les cordes antiques,
Module ses doctes chansons;
Mais, dans nos jours pusillanimes,
Est-il encor des cœurs sublimes
Dignes d'applaudir à tes sons?

Ils veulent de ton harmonie
Eteindre les brûlans accords;
Ils veulent au libre génie
Oter sa fougue et ses transports;
Ils disent à l'aigle rapide :
Avilis ton œil intrépide
Fixé sur l'astre radieux;
Ne vas plus, au sein des nuages,
Te jouer parmi les orages,
Et porter la foudre des Dieux.

Quand sur les vainqueurs d'Olympie
Planait le cygne de Dircé,
Peut-être à quelque oreille impie
Son chant parut-il insensé.
S'il n'eût méprisé leurs murmures,
Qu'importait aux races futures
Pise, ses chars et ses coursiers?
Rois de Catane et d'Agrigente,
Par lui votre olive indigente
Se change en immortels lauriers.

Par lui, sous un mont qui l'accable,
Sous d'inaccessibles volcans
Gémit la fureur implacable
Du plus horrible des titans.
De sa poitrine hérissée,
La cendre et la flamme élancée,
La nuit embrâse au loin les airs,
Quand le monstre au fond de ce gouffre,
Sur un lit de rocs et de soufre,
Retourne ses flancs entrouverts.

O lyre! des temps souveraine,
Si tu revivais sous mes doigts,
Jusqu'en sa prison souterraine,
Je ferais entendre ma voix.
Au son de ma voix menaçante,
Bouillonnerait de lave ardente
L'Etna par Vulcain dévasté :
Je livrerais à sa furie
Tout ennemi de la patrie,
De la paix, de l'égalité.

Des mortels auguste apanage,
Egalité, fille des Dieux!
Le despotisme et l'esclavage
Te releguèrent dans les cieux;
Reviens, adorable Immortelle,
Un roi bienfaisant te rappelle,
Des lys relève la splendeur;
Dis à l'orgueil, à l'égoïsme,
Qu'un généreux patriotisme
Est la véritable grandeur.

Vous qui portez l'humble prière
Jusqu'au trône de l'Eternel!
Vous à qui la vertu guerrière
Transmit un éclat immortel!
Gardez ces nobles priviléges;
Mais quittez des droits sacriléges
Nés sous des règnes oppresseurs.
A ce peuple qui vous contemple,
Donnez un magnanime exemple,
Méritez enfin vos honneurs!

Laissez la noblesse vénale,
Fille récente de Plutus,
Défendre cet or qu'elle étale,
Au lieu de gloire et de vertus.
Mais vous, favoris de la gloire,
Mais vous, enfans de la victoire,
De cet or détournez les yeux.
C'est par le fer, par la vaillance,
Par leur sang, vengeur de la France,
Que s'ennoblirent vos aïeux.

Sous des enseignes belliqueuses,
Ralliant leurs vassaux épars,
Quand, de leurs tours impérieuses,
Ils volaient aux dangers de Mars,
Affranchis des impôts vulgaires,
Leurs biens, noblement tributaires,
S'honoraient d'un impôt guerrier;
Aussi généreux qu'intrépides,
Des soldats étaient leurs subsides,
Leur unique prix des lauriers.

Aujourd'hui Cybèle et Neptune
Nous offrent d'autres prix encor;
Mars est l'amant de la fortune,
Ses palmes ont des rameaux d'or.
Aujourd'hui la paix elle-même
Fait payer cher au diadême
Le faste insolent qui vous suit;
Un peuple innombrable et docile
Cultive un champ pour lui stérile,
Dont vous recueillez tout le fruit.

Cessent enfin sur nos rivages
Ces intolérables abus!
Pliez vos superbes courages
A de volontaires tributs.
Que dans votre ame libre et fière,
Le vœu de la patrie entière,
Du vil intérêt soit vainqueur.
De votre roi suivez les traces;
Louis immole à nos disgrâces
Un luxe étranger à son cœur.

O Louis ! ô roi populaire !
Français ! tombez à ses genoux !
Il brise le sceptre arbitraire,
Il ne règne plus que pour vous.
Son nom, surpris par la vengeance,
Ne livrera plus l'innocence
Aux fers dont s'indignait Thémis.
La loi punira tous les crimes,
La loi seule aura des victimes ;
Louis ne veut que des amis.

Il veut que l'active pensée,
Des Etats flambeau créateur,
D'un joug honteux débarrassée,
Des cieux atteigne la hauteur.
Au fond de sa coupable enceinte,
Un tyran, que poursuit la crainte,
Fuit une importune clarté :
Louis invoque la lumière ;
Il ouvre une avide paupière
Aux rayons de la vérité.

Quels feux s'échappent du Ténare ?
Noirs complots ! coupables excès !
Français ! quoi ! votre main barbare
S'est baignée au sang des Français ?
Dieux ! quelles fureurs vous animent ?
O ! des tyrans qui vous oppriment,
Instrumens aveugles et sourds !
Flots mouvans qu'agite et qu'entraîne
Le souffle lointain de la haine,
Et le vent orageux des cours !

Qu'au nom d'un bienfaiteur suprême
Se taise l'intérêt jaloux:
Autour de ce roi qui vous aime,
Heureux Français, rassemblez-vous,
Depuis les rives fortunées,
Qui, des Alpes aux Pyrénées,
Dominent sur les flots amers,
Jusques aux bords où ma patrie [1]
Se joint à l'antique Neustrie
Pour commander à d'autres mers.

Venez au soc patriotique
Unir le glaive et l'encensoir,
Et former un pouvoir unique
Des nœuds de ce triple pouvoir.
Nation long-temps asservie,
Reprends la liberté, la vie
Dans tes comices solennels!
Qu'aux yeux de l'Europe étonnée
Repose enfin ta destinée
Sur des fondemens éternels.

Des tyrans, des conseils sinistres
Ont trop enchaîné l'univers.
Un bon roi, de sages ministres,
O France! vont briser tes fers;
Viens abjurer ton esclavage,
Viens achever ce grand ouvrage;
Et que, défenseur de tes droits,
Après ces tempêtes horribles,
Vogue enfin sur des eaux paisibles
Le cygne [2] du lac génevois!

GINGUENÉ.

[1] La Bretagne. [2] Allusion aux armes de M. Necker qui portaient un cygne.

ÉPITRE AU ROI.

Monarque des Français, chef d'un peuple fidèle,
Qui va des nations devenir le modèle,
Jusqu'au sein de Paris, séjour de tes aïeux,
Ton favorable aspect vient consoler nos yeux.
Permets qu'une voix libre, à l'équité soumise,
Au nom de tes sujets te parle avec franchise;
Prête à la vérité ton auguste soutien,
Et, las des courtisans, écoute un citoyen.
Des esclaves puissans qui conseillent les crimes,
Tu n'as pas adopté les sanglantes maximes.
Ce peuple, en tous les temps calomnié par eux,
Trouve son défenseur dans un roi généreux.
Des préjugés du trône écartant l'imposture,
Louis sait respecter les droits de la nature.
C'est au peuple, en effet, que tu dois ta splendeur,
Et sa grandeur peut seule affermir ta grandeur.
En vain les ennemis du prince et de la France,
Etalant sans pudeur leur superbe ignorance,
Vont d'un adroit sophisme accuser mes discours;
Mentir avec adresse est le talent des cours.
Consulte la raison, immortelle science,
Et cette autre raison qu'on nomme expérience.
Exerce ton esprit, interroge ton cœur;
Et, des temps reculés, sondant la profondeur,

Fais parler devant toi les fastes de l'histoire :
Examine quels noms dévoués à la gloire,
De trente nations maintenant révérés,
Pour l'avenir entier sont devenus sacrés ;
Et de quels noms affreux la mémoire flétrie
Recueille après cent ans l'horreur de la patrie.
Des ennemis du peuple on connaît les forfaits ;
Les noms de ses amis rappellent des bienfaits.
Mais il est trop de rois, il est trop de ministres,
Qui, recourant toujours à des moyens sinistres,
Oubliant que du peuple ils tiennent leur pouvoir,
Regardent comme un droit ce qui n'est qu'un devoir.
Ainsi des Armagnacs l'oppresseur tyrannique,
Des biens des Templiers l'usurpateur inique ;
Ainsi l'esclave-roi de l'orgueilleux Armand,
D'un ministre barbare imbécille instrument ;
Ainsi de Médicis la race couronnée,
Par de vils favoris tour à tour enchaînée ;
Tous ces rois fainéans sur le trône endormis,
Aux conseillers de cour indignement soumis,
Subissant avec eux une immortelle peine,
Des siècles indignés ont encouru la haine.
Quel tableau différent se présente à mes yeux !
Voilà nos souverains, voilà tes vrais aïeux.
Des demi-Dieux français je vois l'image heureuse :
Famille de bons rois, hélas ! trop peu nombreuse,
Contemple de Pepin l'héritier respecté.
Il voulut des Français fonder la liberté,
Mais il ne put jouir d'un si grand avantage :
Le ciel te réservait cet honneur en partage.
Contemple Louis neuf, le plus juste des rois,
Débrouillant le chaos de nos antiques lois ;

Et celui dont l'amour secondant la prudence,
Réunit l'Armorique au reste de la France.
Par quinze ans de vertu, ce roi sans favori,
Du père de son peuple obtint le nom chéri :
Le citoyen lui paie un tribut de tendresse ;
Surtout il se rappelle et vante avec ivresse
Henri quatre et Sully, ces noms idolâtrés
Que l'amour des Français n'a jamais séparés.
Louis doit les rejoindre au temple de mémoire,
Et mes chants quelque jour célébreront sa gloire.
Ce penseur éloquent, la gloire des Romains
Qui crayonna les mœurs des antiques Germains,
Fier ennemi des cours et de la tyrannie,
Ecrasait les méchans des traits de son génie :
Ce grand républicain, sujet des empereurs,
Du fils d'Enobarbus dénonça les fureurs ;
Et le cruel Tibère, en intrigues fertile ;
Et du vil Claudius la démence imbécille.
Mais en éternisant leurs indignes portraits,
De Trajan, de Nerva, sa main peignit les traits ;
Et du monde pour eux sollicitant l'hommage,
D'une palme immortelle entoura leur image.
Dès mon enfance épris de sa mâle fierté,
Et libre, avant les jours de notre liberté,
Dans un art différent le prenant pour modèle,
Disciple faible encor, mais disciple fidèle,
Si j'ai dépeint ce roi, bourreau de ses sujets,
Dont la main parricide immola les Français,
Bientôt je veux chanter un prince magnanime,
Un ministre chéri que la justice anime,
Citoyens tous les deux, dont les travaux constans
Nous ont rendu nos droits usurpés si long-temps ;

Une auguste assemblée où la vertu préside,
Où du peuple français la majesté réside;
Et dans ce peuple enfin trois peuples confondus,
Oubliant de vains droits vainement défendus;
Nos ennemis vaincus, nos villes alarmées,
Aux infâmes complots opposant des armées;
Les citoyens quittant l'ombre de leurs foyers,
Et sous les étendards se mêlant aux guerriers;
A leurs vaillans efforts la Bastille soumise;
Sur ses créneaux sanglans la liberté conquise;
Du sage Washington le vertueux rival,
Son élève autrefois, maintenant son égal;
L'équité la plus pure à la candeur unie,
D'un Maire philosophe honorant le génie,
Et, dans la France entière, un peuple fortuné,
Au seul nom de la cour autrefois consterné,
Rallié désormais au nom de la patrie,
Illustre par les mœurs, et grand par l'industrie,
Révérant, chérissant les vertus de son roi,
Libre sous son empire et soumis à la loi.

M. J. Chénier.

DITHYRAMBE

SUR L'ASSEMBLÉE NATIONALE.

Toujours battus des vents, assiégés par l'orage,
Durant la sombre nuit, les Français égarés,
 Courant de naufrage en naufrage,
 Perdaient les droits les plus sacrés.
Par le choc éternel des intérêts contraires,
Des préjugés rivaux et des lois arbitraires,
Le sein de notre empire est encore agité ;
 Mais, vainqueur des noires tempêtes,
 Bientôt va briller sur nos têtes
Le jour de la justice et de la liberté.

Aux généreux accords ma lyre accoutumée,
Frémit de son repos, et, volant sous mes doigts,
 D'un zèle héroïque animée,
 Brûle de s'unir à ma voix.
Vous tous, ô mes rivaux ! amans de l'harmonie,
La liberté si noble et si chère au génie,
Aurait-elle pour vous des charmes impuissans ?
 Dans ces fêtes patriotiques
 Pourquoi suspendre vos cantiques?
A qui réservez-vous vos immortels accens?

Si l'on doit caresser l'audace et l'insolence,
Des idoles de cour chanter les vils succès,
 O Muses! gardez le silence,
 Taisez-vous, lyre des Français.
Eloignons tous ces grands de nos divins mystères,
Assez d'autres sans nous seront leurs tributaires;
Qu'ils méritent l'éloge avant de l'obtenir.
 Et n'allons point, chantres sinistres,
 Flatteurs des rois et des ministres,
Déshonorer les arts devant tout l'avenir.

O vous qui détestez l'orgueil et la bassesse!
Du nom de liberté remplissez vos écrits;
 Instruisez, éclairez sans cesse
 Un peuple de la gloire épris.
Anéanti long-temps, sans droits, sans équilibre,
Qu'il comprenne à la fin ce que c'est qu'être libre.
De l'erreur, des abus, soyez, soyez vainqueurs;
 Qu'aux jeux sacrés de Melpomène,
 Les traits de la grandeur humaine
Courent en vers brûlans s'imprimer dans les cœurs.

Ah! faut-il voir encor, dans les temps où nous sommes,
Sous des chefs orgueilleux, des peuples sans fierté?
 L'esclavage détruit les hommes;
 Ils sont grands par la liberté.
Mais si quelque Français, âme impure et flétrie,
Méprise son saint nom, Vierge de la patrie,
Qu'il vive dans l'opprobre, et meure abandonné;
 Et que la cendre du perfide,
 Comme une cendre parricide,
Répande, au gré des vents, un air empoisonné.

Ton aspect réjouit le mont le plus sauvage,
Au milieu des rochers enfante les moissons;
Par toi le plus affreux rivage
Rit environné de glaçons.
L'immortelle nature à ta voix est soumise;
Par toi le jour pesant qui luit sur la Tamise,
Eclaire un peuple heureux, actif, intelligent;
Sans toi, Divinité chérie,
Le beau climat de l'Hespérie,
Sous d'opulens rayons offre un sol indigent.

Le fils du grand Pepin, roi plus grand que son père,
De tes traits abolis fut le restaurateur;
Sous le gouvernement prospère
D'un conquérant législateur,
On vit aux champs de Mai s'assembler nos ancêtres:
On vit le peuple franc, ses nobles et ses prêtres,
Tous enfans de l'Etat et son commun soutien;
Et le roi de l'Europe entière,
Plein de leur âme libre et fière,
N'était au milieu d'eux qu'un premier citoyen.

Mais bientôt à la force unissant l'artifice,
De ce roi fortuné les enfans malheureux
Laissèrent tomber l'édifice
Construit par ses soins généreux.
Le glaive et l'encensoir, rivaux du diadême,
Partageaient avec lui la puissance suprême;
Le peuple fut contraint d'humilier son front;
Ramper devint sa seule étude,
Et, de sa triple servitude,
La nation perdue osa chérir l'affront.

Tombe le souvenir de ces temps sacriléges!
Tombe de nos tyrans la vile ambition!
Fuyez injustes priviléges,
Droits fondés sur l'oppression!
Fuyez, disparaissez des cités de la France,
Antiques préjugés des siècles d'ignorance,
Qui loin de la vertu supposiez la grandeur!
Périsse l'orgueil despotique,
Qui, de la majesté publique,
A si long-temps noirci l'immortelle splendeur!

Les sublimes vertus et les dons du génie,
Sur des mortels choisis, versés à pleines mains,
Par une distance infinie
Les ont séparés des humains.
L'existence ordinaire est de quelques journées:
Ces favoris du ciel ont d'autres destinées.
Ils vivent consacrés à l'immortalité;
Et leur éloquence enflammée,
Soutien de la terre opprimée,
Réclame au nom de tous la sainte égalité.

Mais d'autres, étalant les trésors, la naissance,
D'autres, se nourrissant d'un imbécille orgueil,
A leurs fils léguant la puissance,
Vont trouver la honte au cercueil.
Des superstitions ministres fanatiques,
Du trône usurpateur, complices despotiques,
Brigands toujours vendus aux brigands couronnés,
Ils voudraient retenir la terre
Dans l'esclavage héréditaire
Où dormirent long-temps les peuples enchaînés.

Courage! éveillez-vous, citoyens de la France,
Ne vous flétrissez point aux yeux de l'univers.
Mettez en vous votre espérance,
Connaissez et brisez vos fers :
N'imitez point, Français, ni vos faibles ancêtres,
Qui, trahissant le peuple et lui croyant des maîtres,
De l'auguste nature ont ignoré la voix;
Ni le délire frénétique
De ce peuple de la Baltique,
Par un choix solennel, esclave de ses rois.

Asservis comme nous, comme nous d'âge en âge,
Sous un sceptre insolent les Anglais abattus
N'avaient qu'un stérile courage,
Et d'insuffisantes vertus;
Leurs destins ont voulu qu'un monarque débile,
Au sein de nos remparts vînt chercher un asyle;
La nation quittée a reconquis ses droits.
Et déjà, depuis cent années,
Dans ces campagnes fortunées,
L'abondance a fleuri sous l'ombrage des lois.

O Franklin! Washington! grands compagnons de gloire,
O vous! à qui la Grèce eût dressé des autels,
Vous à qui la sévère histoire
Paîra des tributs immortels;
Je ne m'enivre pas d'un espoir chimérique,
La liberté qui luit aux champs de l'Amérique
Eclaira près de vous les regards des Français;
Et bientôt des récits fidèles
Vont annoncer à nos modèles
Les fruits de leur exemple et nos heureux succès.

Le Russe et l'Ottoman, l'Afrique plus grossière,
Presque tous les humains sous le joug abrutis,
 Au sein d'une antique poussière,
 Baissent leurs fronts anéantis.
Tout sera libre un jour! Un jour la tyrannie,
Sans appui, sans Etats, de l'univers bannie,
Ne verra plus le sang cimenter ses autels;
 Et des vertus mère féconde,
 La liberté, reine du monde,
Va sous d'égales lois rassembler les mortels.

Où donc est ce pouvoir grossi par tant de crimes?
Où donc est, diront-ils, ce monstre audàcieux?
 Ses pieds touchaient aux noirs abîmes,
 Son front se perdait dans les cieux:
Il osait commander! les peuples en silence
De ses décrets impurs adoraient l'insolence;
Le monde était aux fers, le monde est délivré.
 Et l'auteur de son esclavage,
 Vomi par l'infernal rivage,
Dans le fond des enfers est à jamais rentré.

M. J. Chénier.

HYMNE

POUR LA FÊTE DU 14 JUILLET 1790.

Il est venu le jour où, depuis une année,
Les destins de la France ont fini ses revers.
Accourez, citoyens; cette auguste journée
A rompu nos antiques fers.

Français! offrons à Dieu l'hymne patriotique.
Mêlons à nos sermens des chants pleins de fierté;
Courons sur le lieu même, autrefois despotique,
Où naquit notre liberté!

Gravons sur les débris de ces tours formidables
Le récit du combat, les exploits des vainqueurs,
Les lois de notre empire et les noms respectables
De nos premiers législateurs.

Que le roi des Français ait part à notre hommage:
Ne l'environnons point d'esclaves enchaînés,
Et n'avilissons point au pied de son image
Des peuples entiers prosternés.

Nous avons vu des rois chéris de la victoire:
La justice des temps a brisé leurs autels;
Mais le temps, toujours juste, élevera sa gloire
Sur des fondemens immortels.

Dieu du peuple et des rois, des cités, des campagnes,
De Luther, de Calvin, des enfans d'Israël,
Dieu que le Guêbre honore au pied de ses montagnes,
En invoquant l'astre du ciel,

Ici sont rassemblés, sous ton regard immense,
De l'empire français les fils et les soutiens,
Célébrant devant toi leur bonheur qui commence,
Egaux à leurs yeux comme aux tiens !

D'un mortel isolé connaissant la faiblesse,
D'un mortel citoyen sentant la dignité,
Forts de leur union, sans maître, sans noblesse,
Agrandis par l'Egalité.

Nous jurons d'obéir, de donner notre vie
A ce peuple affranchi dont émane la loi;
Nous jurons d'obéir à cette loi chérie;
Nous jurons d'obéir au roi.

Plus d'ordres différens, plus même de province.
La France désormais, en son immensité,
Ne voit qu'un seul empire, un seul peuple, un seul prince
Unis dans la même cité.

Rappelons-nous ces temps où des tyrans sinistres
Du peuple assujetti foulaient aux pieds les droits:
Ces temps si près de nous, où d'infâmes ministres
Trompaient les peuples et les rois.

Des brigands féodaux les rejetons gothiques
Alors à nos vertus opposaient leurs aïeux,
Et le glaive à la main des prêtres fanatiques
Versaient le sang au nom des cieux.

Princes, nobles, prélats, nageaient dans l'opulence,
Le peuple gémissait de leurs prospérités;
Du sang de l'opprimé, des pleurs de l'indigence,
Leurs palais étaient cimentés.

En de pieux cachots, l'oisiveté stupide,
Afin de plaire à Dieu, reléguait les mortels;
Des martyrs, périssant par un long suicide,
Blasphêmaient au pied des autels.

L'injustice des rois, toujours si bien servie,
Peuplait d'infortunés un repaire odieux;
Au fond de ce tombeau, condamnés à la vie,
Ils expiraient sans voir les cieux.

Ils n'existeront plus ces abus innombrables!
La sainte Liberté les a tous effacés;
Ils n'existeront plus ces monumens coupables,
Son bras les a tous renversés.

Dix ans sont écoulés, nos vaisseaux, rois de l'onde,
Pour fonder sa puissance ont traversé les mers:
Elle vient maintenant du bord du nouveau monde
Régner sur l'antique univers.

De nos champs renommés elle aborde la rive,
Ses pas sont entourés de citoyens guerriers;
Elle tient dans ses mains et le glaive et l'olive,
Son front est couvert de lauriers.

Au milieu des périls, La Fayette est son guide:
Depuis qu'en Amérique il devint son appui,
Elle a suivi partout sa prudence intrépide;
Elle est toujours auprès de lui.

La mère des vertus, des talens, du génie,
La Liberté réside au sein de nos remparts :
Nous verrons la sagesse à l'éloquence unie,
Les mœurs, le courage et les arts.

Nous verrons désormais, ainsi que dans Athènes,
Chez un peuple sensible et de la gloire épris,
Socrate et Périclès, Sophocle et Démosthènes
Orner le superbe Paris.

Soleil, qui parcourant ta route accoutumée,
Donnes, ravis le jour, et règles les saisons,
Qui, versant des torrens de lumière enflammée,
Mûris nos fertiles moissons;

Feu pur, œil éternel, âme et ressort du monde,
Puisse-tu des Français admirer la splendeur!
Puisse-tu ne rien voir, dans ta course féconde,
Qui soit égal à leur grandeur.

Malheur au despotisme! et que l'Europe entière
Du sang des oppresseurs engraissant nos sillons,
Soit pour notre déesse un vaste sanctuaire,
Qui dure autant que tes rayons.

Que des siècles trompés le long crime s'expie!
Le ciel pour être libre a fait l'humanité :
Ainsi que le tyran, l'esclave est un impie
Rebelle à la divinité.

M. J. Chénier.

LES FRANÇAIS AUX BORDS DU SCIOTO [1],

ÉPITRE A UN ÉMIGRANT POUR KENTUKY.

Eh bien ! vous allez donc au bout de l'univers
Peupler du Scioto les rivages déserts?
Et vous vous embarquez, emportant l'espérance
De rendre à ces climats ce qu'a perdu la France:
Les lettres de cachet, les censeurs dits royaux,
La dîme, la gabelle et les droits féodaux;
Les cours de parlement, les couvens, les chapitres,
Surtout les pensions, le blason et les titres ?
Ce projet très-sensé vous occupe et vous rit;
Mais, avant de partir, écoutez un récit
Assez intéressant, sur-tout très-véritable,
Et qui pourra, je crois, vous être profitable.
 Dans ces beaux jours de gloire et de prospérité,
Quand ces mots dangereux, patrie et liberté,
Chez nous autres Français n'étaient guère en usage;
Que la crainte rendait maint écrivain fort sage;
Enfin dans ce beau temps où tout allait si bien,
Un jeune raisonneur qui ne doutait de rien
S'avisa de penser, et se permit d'écrire
Qu'il serait à propos que le peuple sût lire;

[1] Rivière du Kentuky, au nord-ouest de la Virginie, dans l'Amérique septentrionale.

Que l'ordre qui jetait un bourgeois en prison,
Ne prouvait pas toujours qu'un ministre eût raison;
Et que la tolérance et la philosophie
Triompheraient un jour du fanatisme impie.
Sa brochure devait bouleverser l'Etat:
Mais on prévint le mal; nous avions pour prélat
L'ami de Loyola, l'intrépide Christophe,
Qui n'était, comme on sait, rien moins que philosophe;
Phelipeaux trafiquait des lettres-de-cachet,
Et maître Omer Joly concluait au parquet.
Dans un beau mandement, bien dur, bien fanatique,
L'ouvrage déclaré détestable, hérétique,
Par arrêt de la cour fut ensuite brûlé;
L'auteur, qu'on ménagea, ne fut qu'embastillé.
La retraite eût guéri sa tête mal timbrée,
Il s'échappa, courut de contrée en contrée;
Enfin le malheureux, après mille accidens,
Aux bords du Scioto fixa ses pas errans.
Bientôt il rassembla des familles sauvages,
Eparses dans les bois qui couvraient ces rivages.
Ces farouches humains, instruits par ses leçons,
Défrichèrent des champs, bâtirent des maisons,
Et, de feu Robinson invoquant le génie,
Il vit d'hommes nouveaux naître une colonie.
Ce n'était pas assez, il voulut, comme on dit,
Leur former à la fois et le cœur et l'esprit;
Mais que leur apprit-il? Vingt absurdes chimères;
Que les hommes étaient tous égaux et tous frères;
Que les distinctions, dont chacun est jaloux,
Devaient n'avoir pour but que l'intérêt de tous;
Que l'homme, étant né libre, avilissait son être
Lorsque, dans un autre homme, il pouvait voir un maître;

Qu'il fallait consulter, sur les lois, sur les mœurs,
La loi de la nature écrite en tous les cœurs;
Et que, bien au-dessus de la valeur guerrière,
Etre utile aux humains est la vertu première.
Les pauvres Indiens, attendris, hêbétés,
Ecoutaient, admiraient ces puérilités;
Croyaient posséder même assez de connaissances,
Et ne soupçonnaient pas toutes ces belles sciences,
La chicane, le droit et civil et canon,
Et la théologie, et l'esprit du blason.
Sainville au milieu d'eux vivait libre et tranquille;
Il voyait à sa voix sa peuplade docile
Lui rendre chaque jour grâces de son bonheur,
Et du nom de Français faire un titre d'honneur.
Mais qui peut étouffer l'amour de la patrie?
Des regrets s'élevaient dans son âme attendrie;
Errant sur le rivage, et les pleurs dans les yeux:
« Je suis donc pour toujours exilé dans ces lieux.
« O France! heureux climat, si cher à mon enfance!
« De retour dans ton sein j'ai perdu l'espérance!
« J'ai servi ma patrie! Ils m'en ont éloigné!
« Je ne pense jamais, sans en être indigné,
« Aux gothiques erreurs, aux coutumes bizarres,
« A tout l'absurde amas de préjugés barbares
« Sous lequel les Français végétaient asservis.
« Ils riaient de leurs maux, et s'en croyaient guéris.
« Oh! s'ils osaient un jour sortir de l'esclavage,
« De vouloir être heureux s'ils avaient le courage,
« S'ils ne gardaient du joug que celui de la loi,
« France! le monde entier serait jaloux de toi:
« Mes prières jamais ne seront exaucées. »
Un jour qu'il se plongeait dans ses tristes pensées,

Des cris tumultueux, poussés de toutes parts,
Vers le fleuve soudain appellent ses regards.
Il voit un bâtiment qui vogue, qui s'avance;
On gagne le rivage, on débarque, on s'élance.
Sainville accourt : « O ciel ! ô surprise ! ô bonheur !
« Quoi ! ce sont des Français ? Quel Dieu consolateur,
« Quel miracle inoui dans ces lieux vous envoie ?
« Mes frères ! mes amis ! que faut-il que je croie ?
« Je suis Français aussi, je suis né dans Paris.
« Qu'y fait-on ? Répondez ; j'aime encor mon pays.
— « Hé bien ! si vous l'aimez, dit un homme à tonsure,
« Portant d'une croix d'or la brillante parure,
« Pleurez sur ce pays, car il est profané ;
« On n'y croit pas en Dieu ; tout Français est damné ;
« Pour faire son salut, il faut nourrir des moines,
« Enrichir des abbés, engraisser des chanoines ;
« Tous ces pieux mortels doivent, de droit divin,
« Bien dormir, ne rien faire, et boire de bon vin.
« Les Français ont détruit un régime si sage ;
« A la religion ils ont fait cet outrage ;
« Le peuple va lui-même élire ses pasteurs ;
« On ne connaîtra plus les gros décimateurs.
« Mon évêché valait cent mille francs de rente ;
« Ils ont eu la noirceur de le réduire à trente....
« Sans abbaye encore ! Ils nous ont tout ôté.
« J'ai, contre les décrets, intrigué, protesté,
« Et, dans un mandement conforme à l'évangile,
« Excité les Français à la guerre civile,
« Le tout par charité, par un zèle chrétien,
« Pour l'intérêt du ciel, et non pas pour le mien. »
Un jeune homme criait : « Je plains fort peu les prêtres,
« Mais m'avoir fait la loi de valoir mes ancêtres !

« Jadis à coups de lance ils se sont bien battus ;
« Puisque je suis leur fils, j'ai toutes leurs vertus.
« Je suis plus noble qu'eux ; ainsi je les efface.
« Comment a-t-on osé me soutenir en face,
« Lorsque mon bisaïeul a bien servi l'Etat,
« Que je puis n'être, moi, rien qu'un sot et qu'un fat ?
« Oh ! disait un commis, ma douleur est mortelle :
« Croiriez-vous bien qu'ils ont supprimé la gabelle ? »
Tous se plaignaient ensemble, et tous poussaient des cris.
De leurs regrets confus, Sainville, ému, surpris,
S'informait, répondait, allait de l'un à l'autre.
« — Ah ! vous n'étiez pas là ; quel bonheur est le vôtre !
« Non, vous n'avez pas vu la révolution,
« Se soulever, s'armer toute la nation :
« De prendre la Bastille ils ont eu la folie.
« — Ciel ! comment la Bastille est prise ? — Et démolie.
« — Je ne puis revenir de mon étonnement.
« Mais où renferme-t-on les auteurs à présent ?
« — On n'en renferme aucun, c'est une chose horrible.
« La liberté, toujours aux talens si nuisible,
« Fait des progrès affreux qu'on ne peut réprimer :
« On a droit de tout dire et de tout imprimer.
« On examine tout, on s'éclaire, on raisonne ;
« On osera bientôt censurer la Sorbonne.
« Les lois vont distinguer et borner les pouvoirs,
« Montrer aux citoyens leurs droits et leurs devoirs ;
« La France ne veut plus s'agrandir par la guerre,
« Et déclare la paix au reste de la terre ;
« Le royaume est détruit, abîmé, renversé,
« Et nous fuyons sans peine un pays insensé,
« Où nous perdons faveurs, pensions, bénéfices,
« Où l'on vient d'établir des juges sans épices !

« Les voilà ces décrets qui nous ont indignés ;
« La nation les veut, le roi les a signés ;
« Lisez-les ; partagez nos fureurs, nos alarmes. »
Sainville lut ; ses yeux se mouillèrent de larmes.
« O ciel ! s'écria-t-il, ô Dieu que je bénis !
« Je pourrai donc encor revoir mon cher pays !
« Et vous l'avez quitté, malheureux que vous êtes !
« Que venez-vous chercher dans ces tristes retraites ?
« Des forêts, des déserts des champs non cultivés,
« Et des travaux trop durs pour vos bras énervés.
« Où retrouverez-vous votre heureuse patrie,
« Et les trésors qu'elle offre à l'active industrie ?
« Eh ! que lui manquait-il ? Un bon gouvernement.
« La raison qui préside à ce grand changement
« Des nations un jour la rendra le modèle.
« Qui peut l'abandonner n'était pas digne d'elle.
« Puisque la Liberté renaît dans ses remparts,
« J'y vole. Adieu, Messieurs. Vous arrivez, je pars.

ANDRIEUX.

HYMNE DES MARSEILLAIS.

Allons, enfans de la patrie !
Le jour de gloire est arrivé,
Contre nous de la tyrannie
L'étendard sanglant est levé :
Entendez-vous dans les campagnes
Mugir ces féroces soldats ?
Ils viennent jusque dans vos bras
Egorger vos fils et vos femmes !
Aux armes, citoyens ! formez vos bataillons,
Marchez. Qu'un sang impur abreuve nos sillons.

Que veut cette horde d'esclaves,
De traîtres, de rois conjurés ?
Pour qui ces ignobles entraves,
Ces fers dès long-temps préparés ?
Français ! pour nous, ah ! quel outrage !
Quels transports il doit exciter !
C'est nous qu'on ose méditer
De rendre à l'antique esclavage !
Aux armes, citoyens ! formez vos bataillons,
Marchez. Qu'un sang impur abreuve nos sillons.

Quoi ! des cohortes étrangères
Feraient la loi dans nos foyers !
Quoi ! ces phalanges mercenaires
Terrasseraient nos fiers guerriers !
Grand Dieu ! par des mains enchaînées,
Nos fronts sous le joug se ploiraient !

De vils despotes deviendraient
Les moteurs de nos destinées !.....
Aux armes, citoyens ! formez vos bataillons,
Marchez..... Qu'un sang impur abreuve nos sillons.

Tremblez, tyrans ! et vous, perfides,
L'opprobre de tous les partis,
Tremblez !.... Vos projets parricides
Vont enfin recevoir leur prix.
Tout est soldat pour vous combattre.
S'ils tombent nos jeunes héros,
La terre en produit de nouveaux
Contre vous tout prêts à se battre !.....
Aux armes, citoyens ! formez vos bataillons,
Marchez..... Qu'un sang impur abreuve nos sillons.

Français ! en guerriers magnanimes
Portez, ou retenez vos coups :
Epargnez ces tristes victimes
A regret s'armant contre nous.
Mais le despote sanguinaire,
Mais les complices de Bouillé,
Tous ces tigres qui, sans pitié,
Déchirent le sein de leur mère !
Aux armes, citoyens ! formez vos bataillons,
Marchez..... Qu'un sang impur abreuve nos sillons.

Amour sacré de la patrie,
Conduis, soutiens nos bras vengeurs !
Liberté, Liberté chérie,
Combats avec tes défenseurs.
Sous nos drapeaux que la victoire
Accoure à tes mâles accens ;

Que tes ennemis expirans
Voient ton triomphe et notre gloire.
Aux armes, citoyens! formez vos bataillons,
Marchez. . . . Qu'un sang impur abreuve nos sillons.

ROUGET DE LISLE.

ROLAND A RONCEVAUX,

CHANT DE GUERRE.

Où courent ces peuples épars?
Quel bruit a fait trembler la terre,
Et retentit de toutes parts?
Amis! c'est le cri du Dieu Mars,
Le cri précurseur de la guerre,
De la gloire et de ses hasards.....
Mourons pour la patrie!
C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie.

Voyez-vous ces drapeaux flottans
Couvrir les plaines, les montagnes?
Plus nombreux que la fleur des champs?
Voyez-vous ces fiers mécréans
Se répandre dans nos campagnes
Pareils à des loups dévorans?.....
Mourons pour la patrie!
C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie.

Combien sont-ils? Combien sont-ils?
Quel homme ennemi de sa gloire
Peut demander : combien sont-ils?

Eh! demande où sont les périls ;
C'est là qu'est aussi la victoire.
Lâche soldat ! combien sont-ils ?.....
Mourons pour la patrie !
C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie.

Suivez mon panache éclatant,
Français ! ainsi que ma bannière,
Qu'il soit le point de ralliement.
Vous savez tous quel prix attend
Le brave qui dans la carrière
Marche sur les pas de Roland.....
Mourons pour la patrie !
C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie.

Fiers paladins, preux chevaliers,
Et toi surtout mon frère d'armes,
Toi Renaud, la fleur des guerriers !
Voyons de nous qui les premiers,
Dans leurs rangs portant les alarmes,
Rompront ce mur de boucliers.....
Mourons pour la patrie !
C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie.

Courage, enfans ! ils sont vaincus :
Leurs coups déjà se ralentissent,
Leurs bras demeurent suspendus.....
Courage, ils ne résistent plus.
Leurs bataillons se désunissent ;
Chefs et soldats sont éperdus.....
Mourons pour la patrie !
C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie.

Quel est ce vaillant Sarrasin,
Qui, seul arrêtant notre armée,
Balance encore le destin ?.....
C'est Altamor !..... C'est lui qu'envain
Je combattis dans l'Idumée ?
Mon bonheur me l'amène enfin.....
Mourons pour la patrie !
C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie.

Entends-tu le bruit de mon cor ?
Je te défie à toute outrance :
M'entends-tu, superbe Altamor ?
Mon bras te donnera la mort,
Ou, si je tombe sous ta lance,
Je m'écrierai, fier de mon sort,
Je meurs pour la patrie !
C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie.

Je suis vainqueur ! je suis vainqueur !.....
En voyant ma large blessure,
Amis, pourquoi cette douleur ?
Le sang qui coule au champ d'honneur
Du vrai guerrier c'est la parure ;
C'est le garant de sa valeur.....
Je meurs pour la patrie !
C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie.

ROUGET DE LISLE.

ODE NATIONALE

CONTRE L'ANGLETERRE.

Tandis que la Tamise, en ses mornes rivages,
Dans son perfide sein méditant les ravages,
Roule une onde infidèle et jalouse des lys,
La Seine aux bords rians, nymphe tranquille et pure,
Porte son doux cristal, ennemi du parjure,
A l'immense Thétis.

Thétis voit accourir à son humide trône
Le Tibre, l'Eridan, et le Tage, et le Rhône,
Le Méandre incertain, le rapide Eurotas,
Et le Volga, pressant son onde hyperborée,
Le Danube au long cours, le Rhin, l'Elbe et la Sprée,
Amante des combats.

Là, sous des bois vermeils, inconnus aux Dryades,
Erraient de toutes parts de bruyantes nayades;
Tous les fleuves du monde y roulent leurs destins.
Tous, ceints d'algue et de joncs, s'inclinant sur leur urne,
Près du fils orageux de l'antique Saturne,
Partagent ses festins.

La Tamise elle seule, ivre de sa fortune,
Et dédaignant l'honneur des banquets de Neptune,
Entraînait aux combats ses perfides vaisseaux;
Aux bords américains déjà soufflant la guerre,
Son orgueil affectait l'empire de la terre
Et le sceptre des eaux.

Sous les mers cependant les jeunes Néréides
Ont prodigué les fruits nés de leurs champs humides.
Les coupes du nectar animent leurs banquets,
Et l'ambroisie exhale une nue odorante,
Qui parfume à longs flots la voûte transparente
Des liquides palais.

De l'Ohyo [1] tout à coup la Nayade lointaine
Les frappe de ses cris, pâle et fuyant à peine,
A travers l'Océan, de barbares vainqueurs;
Ses regards éperdus, sa tête échevelée,
De roseaux teints de sang horriblement voilée,
Attestent ses malheurs.

« Vengeance! criait-elle; ô Neptune! vengeance!
« Quel forfait de mes bords a souillé l'innocence?
« J'ai vu la paix trahie abjurer nos climats.
« Et toi, Seine, frémis à mes accens funèbres!
« La Tamise triomphe; et ses exploits célèbres
« Sont des assassinats.

« Crédule à cette paix que l'infidèle atteste,
« Hélas! je reposais dans un calme funeste:
« Un cœur pur de soupçons est rarement armé.
« Mes fils, sans crainte errans, dans leurs concerts sauvages,
« Chaque jour éveillaient l'écho de mes rivages
« Au nom d'un peuple aimé.

« Quand l'affreux ravisseur de la triste Acadie [2],
« L'Anglais, que sur mes pas guide la perfidie,

[1] Les bords de l'Ohyo furent le théâtre des hostilités des Anglais en pleine paix.

[2] Presqu'île de l'Amérique septentrionale, sur les frontières orientales du Canada, que les Anglais envahirent par une violation des traités.

« Fonde et voue un rempart à la Nécessité [1].
« De là son glaive impie et ses feux sacriléges
« Chassent les Dieux, la paix; et de nos priviléges
Bravent la sainteté.

« Le Français se réveille au bruit de cette audace;
« Il sait du noir rempart l'insolente menace,
« Et son courroux vengeur suspend encor ses traits.
« Avant de foudroyer le crime en son asile,
« La sainte humanité confie à Jumonville [2]
« Le rameau de la paix.

« Il part : quinze guerriers, compagnons de son zèle,
« Le suivent jusqu'aux bords de l'enceinte infidèle;
« Il parlait : il offrait l'olive à ces pervers;
« O crime! il tombe aux pieds de l'assassin farouche!
« Le doux nom de la paix expire sur sa bouche,
« Sa troupe est dans les fers.

« — Dieu des mers, tu l'entends! dit la Seine éperdue!
« On égorge mes fils : leur sang coule à ta vue,
« Et ce sang généreux ne sera pas vengé!
« Ne suis-je plus ta fille, ô Neptune? et toi-même
« N'es-tu plus souverain de ce trident suprême
« Par l'Anglais outragé?

« Voilà cette Albion, ce peuple magnanime
« Que le savoir éclaire et que l'honneur anime!

[1] Les Anglais appelèrent de ce nom le fort qu'ils bâtirent sur un terrain usurpé, justifiant ainsi un attentat par une injure.

[2] Jeune officier français plein de talens et de vertus. Député vers les Anglais par M. de Contrecœur, commandant le corps de troupes posté sur les bords de l'Ohyo; il fut assassiné lâchement, au mépris des lois de l'humanité et des droits des nations.

« C'est lui qui lâchement ensanglante la paix ;
« De la terre et des mers déprédateur avare,
« Au Huron qu'il dédaigne et qu'il nomme barbare,
« Il apprend des forfaits.

« Tu voulus que les flots unissent les deux mondes,
« Et du libre Océan il enchaîne les ondes :
« Le cri des nations redemande les mers.
« Purge les flots sacrés de ses voiles parjures,
« Venge le sang français, mes larmes, mes injures,
« Toi-même et l'univers. »

Elle dit, et ses sœurs autour d'elle gémissent ;
Attendris, indignés, tous les fleuves frémissent ;
Tous craignent d'enrichir l'Insulaire odieux.
La nymphe au lit d'argent, l'Orellanne en frissonne,
L'or du Tage pâlit ; et le Gange emprisonne
Ses cristaux radieux.

« Fleuves, rassurez-vous, dit l'époux d'Amphitrite ;
« Au livre des destins la vengeance est écrite ;
« Albion expiera les maux de l'univers.
« Avant que la Tamise ait compté quelques lustres,
« Elle aura vu changer ses triomphes illustres
« En sinistres revers.

« Vainement l'insolente à sa noble rivale
« Croit opposer des flots l'orageux intervalle ;
« La perfide s'épuise en efforts superflus.
« Tremble, nouvelle Tyr ! un nouvel Alexandre
« Sur l'onde où tu régnais va disperser ta cendre :
« Ton nom même n'est plus. »

LEBRUN.

HYMNE A LA LIBERTÉ,

RÉCITÉE A L'OUVERTURE DU LYCÉE FRANÇAIS, EN 1792.

VENGEANCE !..... Sur nos bords ils ont osé paraître ;
Citoyens ! les voilà ces étrangers si fiers
Payés par des tyrans pour nous donner un maître ;
Orgueilleux de leur honte, ils nous montrent leurs fers ;
Leurs bras en sont flétris, leurs bras nous en préparent :
Français, à leurs regards montrez avec fierté
Les nobles couleurs qui vous parent,
Les couleurs de la liberté,
Les drapeaux du civisme et de l'égalité.
Avez-vous entendu leur insultante audace?
Leur audace disait : « Français, soumettez-vous !
« Sujets rebelles, à genoux !
« Si vous résistez, point de grâce ;
« Le sang regorgera dans vos murs démolis,
« Et la postérité recherchera la trace
« De vos remparts ensevelis. »
Ils l'ont dit !.... et dans la poussière
Vous ne traînerez pas cet insolent orgueil !
Vous n'étoufferez pas cette démence altière
Dans le silence du cercueil ?
Ils l'ont dit !... j'en frémis, et tout mon sang bouillonne,
Vos cœurs ont tressailli d'un généreux courroux.
A l'affront inoui dont la France s'étonne,
Ne répondez-vous pas ? oui, vous répondez tous ;

Tous par un même cri : rage, mort et vengeance!
Un mouvement terrible a soulevé la France ;
Une moisson de fer hérisse nos sillons :
Terre de liberté, vomis tes bataillons !
Le vieillard veut marcher, le jeune homme s'élance,
Et l'étendard sacré, si cher aux nations,
Aux peuples asservis signal de délivrance,
Brille devant nos légions.
Cet étendard vaincra : la Bastille est tombée ;
Dans ses rêves sanglans, tristement absorbée,
La noire politique, au front dur et hautain,
Appuyant sur l'erreur une main confiante,
Levait son sceptre affreux, et veillait menaçante
Entre l'aigle de Vienne et celui de Berlin.
Au bruit de la Bastille en poudre,
Soudain le monstre s'est troublé ;
Son visage a pâli, les trônes ont tremblé ;
Les despotes de loin ont vu venir la foudre.
La politique habile en complots odieux
A tendu dans les cours ses rets insidieux :
Elle a de toute part jeté les cris d'alarmes ;
Et le lâche intérêt a partout cimenté
La ligue des tyrans contre l'humanité.
Ils ont invoqué l'art qui dirige leurs armes,
Ces hordes de brigands qu'ils peuvent soudoyer ;
Leur manœuvre savante et leur feu meurtrier.
Français, il est un feu plus redoutable encore,
Aux mains de l'homme libre il anime le fer ;
De ses yeux fait partir l'éclair.
C'est là le feu qui vous dévore,
Feu sacré, feu vengeur, redouté des tyrans,
Feu devant qui tout se consume,

Que le patriotisme allume,
Qui brûle en votre sein, qui circule en vos rangs,
Se reproduit, se multiplie,
Se répand devant vous comme un vaste incendie,
Rend la force aux soldats de fatigue expirans;
Des athlètes de la patrie,
Nourrit l'indomptable furie,
Et rend terrible encor le regard des mourans.
Qui pourrait arrêter vos efforts magnanimes?
Vous marchiez jusqu'ici vers le champ des combats
Sur des feux souterrains, cachés dans des abîmes,
Où vous attendait le trépas.
Vous n'avez plus du moins à combattre le crime,
Les volcans sont éteints, les piéges sont fermés,
Et les conspirateurs punis ou désarmés.
De vos heureux succès c'est le premier présage:
Vous n'avez plus besoin que de votre courage.
Peuple de citoyens, de frères, de soldats,
Volez dans les sentiers aplanis sous vos pas.
Regardez, regardez cette auguste Déesse,
La mère des héros de Rome et de la Grèce:
Liberté! nous aussi nous sommes tes enfans.
Ce grand titre suffit pour être triomphans.
Parais, conduis nos coups, Déité bienfaisante;
Voyez-vous dans sa main puissante
Gravés sur un drapeau les noms des Décius,
Les noms de Tell et de Brutus,
Ceux de trois cents héros, victimes immortelles?
Les vôtres y seront auprès de vos modèles;
Ils sont par la gloire attendus.
La trompette a sonné, la palme est toute prête;
Bravez des feux guerriers la bruyante tempête.

Soldats ! avancez et serrez.
Que la baïonnette homicide,
Au devant de vos rangs étincelante, avide,
Heurte les bataillons par le fer déchirés.
Le fer, amis, le fer ! il presse le carnage ;
C'est l'arme des Français, c'est l'arme du courage,
L'arme de la victoire, et l'arbitre du sort :
Le fer !..... Il boit le sang, le sang nourrit la rage,
Et la rage donne la mort.
Ainsi dans les dangers qui menaçaient la France,
Ma lyre des guerriers réchauffait la vaillance ;
Et déjà signalant leurs rapides exploits,
Ils entendaient, que dis-je ? ils devançaient ma voix.
O de la liberté mémorables prodiges !
O du crime des rois trop funestes vestiges !
Que la mort vient de faire une large moisson !
Quel triomphe !... Et quelle leçon !
Célébrons l'un sans cesse, et n'oublions pas l'autre.
Des droits du genre humain le génie est l'apôtre :
Sans cesse il les réclame ; et quand tout cet orgueil,
Que bientôt la fortune allait changer en deuil,
Rencontrant des Français l'immobile colonne,
Est venu se briser aux rochers de l'Argonne ;
Quand ce vaste armement fond et s'évanouit,
Un cœur républicain et palpite et jouit.
Il jouit, il est vrai ; mais l'humanité crie :
Qu'ont fait ces malheureux, qui, loin de leur patrie,
Viennent sans intérêt, sans injure à venger,
Expirer par monceaux sur un sol étranger ?
Pourquoi tous ces tombeaux, de cadavres avides,
Ouverts pour engloutir ces victimes livides ?
C'est qu'un roi l'a voulu. Tu l'entends, tu le vois,

O terre! ô ciel vengeur! voilà les jeux des Rois!
Mais quelle puissance inconnue
Arrache ma pensée à ces objets cruels?
Quels concerts éclatans! quels accens solennels!
Je plane au-dessus de la nue.
Le génie heureux des Français
M'emporte dans les airs sur ses brillantes ailes;
Son vol suffit à peine à voir tant de succès.
Des Alpes sous mes pieds les cimes éternelles,
Et le Var et la Meuse, et l'Escaut et le Rhin,
Répètent des Français le glorieux refrain,
L'hymne sacrée de la patrie!
La ligue est consternée, et la terre attendrie.
La victoire avec nous parcourt tous les climats;
La victoire est partout, sous mes yeux, sur nos pas;
Je suis en haletant son essor qui m'étonne.....
Non, rien ne peut troubler un spectacle si beau,
Pas même les fureurs de l'affreuse Bellonne.
Un saint enthousiasme, un transport tout nouveau,
M'unit à nos guerriers que l'Europe contemple;
Je m'élève avec eux, et, plein de leur exemple,
Je les vois sans frémir entourés du trépas.
Ces tonnerres d'airain qu'ils ne redoutent pas,
Ces hauteurs de Jemmap, de leur sang arrosées,
Et Lille et ses remparts, ce peuple de héros,
Tranquille dans les feux qui creusent ses tombeaux,
Défiant de l'enfer les brûlantes machines,
Et souriant sur des ruines!.....
Et ce peuple, grand Dieu, ne serait pas vainqueur!
Ils ont fui ces brigands, atteints du fer vengeur;
Ils ont fui... De leur sang ne soyez point avares;
Ils méritent leur sort, ils ont été barbares.

Les soldats des tyrans sont féroces comme eux.
Il est un terme à tout : la puissance impunie
De ses propres sujets réveille le génie;
Et de leur servitude ils sont enfin honteux.
Allobroges, Germains, et Belges et Bataves,
Apprennent des Français à n'être plus esclaves;
Tous ils ne veulent plus que le règne des lois.
Les Peuples sont pour nous, que craignons-nous des Rois?
Exemple trop long-temps ignoré sur la terre!
Nous avons les premiers sanctifié la guerre.
On s'armait pour les Rois, pour leur rivalité,
Pour l'empire, pour l'or, nous pour l'humanité.
Comparez aux Français ces vieux héros du Tibre,
Ces conquérans altiers, de leur ardeur jaloux.
Ils disaient au vaincu terrassé sous leurs coups :
Meurs, ou sois-nous soumis; nous lui disons : sois libre.
Ah! qui dit peuple roi, dit peuple usurpateur.
Ce titre est odieux : que le nôtre est auguste!
Qu'il promet de soutiens d'une cause si juste!
C'est le peuple libérateur.
Et moi par les neuf sœurs instruit loin des alarmes,
Si mes jours sont usés dans l'étude des arts;
Si ma main, étrangère aux fatigues de Mars,
Est trop faible déjà pour le fardeau des armes,
Du moins pour mon pays brûlant du saint amour,
Du moins je veux qu'on dise un jour,
Que chantant les vengeurs de la France insultée,
J'eus l'âme et la voix de Tirtée;
Toujours de l'esclavage à nos yeux présenté,
J'ai repoussé l'ignominie :
Mes derniers vœux seront contre la tyrannie,
Et mon dernier cri : Liberté! LAHARPE.

DITHYRAMBE

POUR LA FÉDÉRATION.

Vive à jamais, vive la Liberté !
Reçois nos vœux, chère et sainte patrie !
Nous jurons d'obéir, de donner notre vie,
Pour nos lois, pour l'égalité.
Que la France entière s'écrie :
Vive à jamais, vive la Liberté !

Habitans des cités, habitans des campagnes,
Peuple vaillant, peuple vainqueur,
Accourez, amenez vos enfans, vos compagnes,
Chantez la Liberté, chantez votre bonheur !
Autrefois vous courbiez la tête
Sous le joug des grands et des rois ;
Ce jour vous a rendu vos droits ;
Conservez bien votre conquête.
Célébrez, chérissez vos lois,
Chantez, que les tyrans frémissent !
Chantez, que vos voix retentissent
Des bords de la Seine et du Rhin
Aux bords de la Tamise, et du Tage et du Tibre !
Qu'en tout lieu le vrai souverain
Détruise les sceptres d'airain ;
Que l'univers entier soit libre !

M. J. Chénier.

HYMNE

CHANTÉE DANS L'ÉGLISE MÉTROPOLITAINE DE PARIS.

Descends, ô Liberté! fille de la nature,
Le peuple a reconquis son pouvoir immortel;
Sur les pompeux débris de l'antique imposture
Ses mains relèvent ton autel.

Venez, vainqueurs des Rois, l'Europe vous contemple,
Venez, sur les faux dieux étendez vos succès.
Toi, sainte Liberté! viens habiter ce temple,
Sois la déesse des Français.

Ton aspect réjouit le mont le plus sauvage,
Au milieu des rochers enfante les moissons;
Embelli par tes mains, le plus affreux rivage
Rit, environné de glaçons.

Tu doubles les plaisirs, les vertus, le génie;
L'homme est toujours vainqueur sous tes saints étendards.
Avant de les connaître il ignorait la vie;
Il est créé par tes regards.

M. J. Chénier.

L'AUTEL DE LA PATRIE.

Eh quoi ! tu peux dormir encore ?
N'entends-tu pas ces cris d'amour ?
Eveille-toi, voici l'aurore,
Mon fils, voici mon plus beau jour.
C'est à l'autel de la patrie
Que tu vas marcher sur mes pas ;
Cours à cette mère attendrie,
Qui t'appelle et t'ouvre les bras.

Mon fils, vois-tu ce peuple immense
Comme il accourt de toutes parts ?
De ces guerriers, chers à la France,
Vois-tu flotter les étendards ?
C'est à l'autel de la patrie
Que l'amour dirige leurs pas ;
Tous vont à leur mère chérie
Se dévouer jusqu'au trépas.

Dans tes regards brille une flamme
Qui plaît à mon cœur paternel ;
Ouvre les yeux, fixe ton âme
Sur ce spectacle solennel ;
C'est à l'autel de la patrie
Qu'il faut consacrer tes quinze ans,
Et c'est là que l'honneur te crie
D'apporter tes premiers sermens.

Tu l'as fait ce serment auguste
Devant la France et devant moi;
Tu serviras, vaillant et juste,
Ton pays, nos droits et la loi;
C'est à l'autel de la patrie
Que tu viens de le prononcer:
Plutôt cent fois perdre la vie
Que de jamais y renoncer.

Il est d'autres sermens encore
Qu'exigent ton père et l'honneur:
Un dieu puissant, que tout adore,
Va bientôt appeler ton cœur;
Mais, sur l'autel de la patrie,
A la beauté jure en ce jour
Que jamais sa vertu flétrie
Ne gémira de ton amour.

Si d'une belle, honnête et sage,
Tu sais un jour te faire aimer,
Le nœud sacré du mariage
Est le seul que tu dois former;
Mais à l'autel de la patrie
Courez tous les deux vous unir;
Que jamais votre foi trahie
N'ordonne au ciel de vous punir.

Dans cette chaîne fortunée,
Si tu deviens père à ton tour,
Pour premier don si l'hyménée
Accorde un fils à ton amour;

Offre à l'autel de la patrie
Ce fruit heureux de ton lien :
Dans ton cœur c'est elle qui crie
Qu'il est son fils comme le tien.

Tu vois ce fer d'un œil d'envie,
Il doit un jour armer tes mains ;
De lui souvent dépend la vie
Ou la mort des faibles humains ;
C'est à l'autel de la patrie
Qu'il faut le suspendre aujourd'hui ;
N'y touche point qu'elle ne crie :
« Prends ce fer, j'ai besoin de lui. »

Quand le temps, qui marche en silence,
Par d'imperceptibles efforts,
Aura miné mon existence
Et décomposé ses ressorts,
C'est sous l'autel de la patrie
Que tu creuseras mon tombeau.
Est-ce perdre en entier la vie
Que de rentrer dans son berceau ?

DESFORGES.

LA PATRIE RECONNAISSANTE,

ODE SUR LA RÉVOLUTION DU 9 THERMIDOR.

O des vertus et du courage
Asile saint, temple éternel,
Qui retentiras d'âge en âge
De leur souvenir solennel,
Toi qui de mes braves cohortes
Aux siècles transmets les exploits,
O Panthéon ! ouvre tes portes,
Que ta voûte réponde aux accens de ma voix !

Entends la voix de la patrie ;
Oui, c'est moi qui viens en ce jour
A la plus sublime énergie
Payer le plus juste retour.
C'est moi, c'est ma reconnaissance
Qui vient honorer mes enfans.
O jour de bonheur pour la France !
Jour d'immortalité pour ses représentans !

Sur la colonne de la gloire
Je graverai leurs noms chéris ;
L'avenir, lisant leur victoire,
Reconnaîtra mes vrais amis ;
Et de leur accord unanime
Admirant l'auguste fierté,
Il verra l'audace du crime
Pâlir d'un souffle seul devant la liberté.

Réponds, dictateur parricide,
Quels sont tes sinistres projets?
Tu disais dans ton cœur avide :
« Bientôt ils seront mes sujets,
« La terreur sera ma couronne,
« Mon sceptre la faux de la mort,
« Des cadavres seront mon trône,
« Et le sang dans mon ame éteindra le remord. »

Mais le volcan de la Montagne
Bouillonne et gronde sous tes pas :
La menace en vain t'accompagne,
Elle est l'arrêt de ton trépas.
Va, traître, avec tes vils complices,
Vas expier tous tes forfaits.
Est-il d'assez cruels supplices
Pour venger tous les maux que les monstres m'ont faits?

Ils se flattaient, les misérables !
Que le masque de la vertu
Couvrirait leurs traits effroyables;
Leur traits et leur cœur sont à nu.
Qu'ils sont hideux! Quel assemblage
De bassesse et d'atrocité !
La vertu seule a du courage;
Mais le crime, pour sœur, n'a que la lâcheté.

C'est trop long-temps peindre le crime,
Prenons de plus douces couleurs.
Toi, qu'ils désignaient pour victime,
Faible opprimé, sèche tes pleurs.

Sortez de votre léthargie,
Talens, vertus, humanité ;
Désormais, avec énergie,
Sachez garder vos droits et votre dignité !

Et vous, représentans fidèles,
O vous mes chers libérateurs !
Soyez toujours les vrais modèles
Du patriotisme et des mœurs.
La république est affermie,
La liberté bénit vos coups ;
Vous avez sauvé la patrie,
Et du neuf thermidor l'honneur est tout à vous.

Tandis que, fixant la victoire,
Mes héros dispersent les rois,
Associez-vous à leur gloire
Par la sagesse de vos lois.
Si la valeur, sur les frontières,
Aux tyrans porte la terreur,
Que la constance et les lumières
Sur mon sol triomphant ramènent le bonheur.

M. Trouvé.

LA PRISE DE TOULON,

STANCES.

Ils ont payé leur perfidie,
Ils ont fui ces Anglais pervers!
En vain, par un lâche incendie,
Ils ont cru venger leurs revers;
En embrâsant ces édifices,
Ces murs qu'ils n'ont pu garantir,
Ils n'ont rien fait qu'anéantir
Les repaires de leurs complices.
Triomphe, Liberté! donne partout des lois,
Ton sort est désormais de vaincre tous les rois.

De leurs cohortes fugitives,
Si Dunkerque fut le cercueil,
Toulon contemple de ses rives
Le naufrage de leur orgueil.
Poursuivis par notre vengeance,
Ces ennemis, jadis si fiers,
N'auront montré sur les deux mers
Que leur crime et leur impuissance.
Triomphe, Liberté! donne partout des lois,
Ton sort est désormais de vaincre tous les rois.

O vous! dont la funeste adresse
Changeant de masque chaque jour,
Par l'excès ou par la faiblesse,
Voulut nous perdre tour à tour,
Cédez aux destins de la France,
Vos trahisons n'ont plus d'appui,
Et l'Anglais emporte avec lui
Et sa honte et votre espérance.
Triomphe, Liberté! donne partout des lois,
Ton sort est désormais de vaincre tous les rois.

LAHARPE.

HYMNE PATRIOTIQUE.

Etre suprême! ô toi que la raison du sage,
La piété crédule, ou l'instinct du sauvage,
Adore également par des cultes divers;
C'est toi qui dans le vide as suspendu le monde:
Ta main sage et féconde
A pour nous de tes dons enrichi l'univers.

Zéphir est ton haleine, et le jour ton sourire.
Rien n'existe sans toi; par toi, l'homme respire.
Doué de la pensée, et né pour t'adorer,
Pour prix de tes faveurs, permets que je te nomme
L'auguste ami de l'homme.
Recevoir tes bienfaits, jouir c'est t'honorer.

Non, tu n'es point le Dieu dont le prêtre est l'apôtre;
Ce Dieu, père du peuple, et le tyran d'un autre:
Tu n'as point par la Bible opprimé les humains.
A nos yeux, à nos cœurs, tu parles sans figure:
La loi de la nature
Est le livre sacré que nous ouvrent tes mains.

Interprète du ciel, la nature nous crie:
« Adore un Dieu, sois juste, et chéris la patrie [1]; »
Elle prêche aux humains la douce égalité:
Du civisme en nos cœurs elle allume la flamme,
Et grave dans notre ame
Les droits sacrés de l'homme et de la liberté.

[1] Ce vers est emprunté de Voltaire dans son poème sur la Loi naturelle.

Mais le prêtre imposteur corrompit son ouvrage,
Toujours de la raison il proscrivit l'usage :
Le despotisme affreux se fonda sur l'autel.
Le sceptre et l'encensoir, unis avec adresse,
Ont conspiré sans cesse
Pour usurper la terre et profaner le ciel.

Le prêtre, par la foi consacrant sa puissance,
N'admit qu'une vertu ; ce fut l'obéissance.
L'amour du bien public fut un crime à ses yeux.
Les rois ont fait régner, sous le nom de justice,
La force et l'artifice :
Qui rejeta leurs fers fut un séditieux.

O Dieu ! confonds des grands l'orgueilleux despotisme.
Qu'armé de ses poignards, le hideux fanatisme
Sous ses autels détruits se replonge aux enfers.
Gouverné par les lois, que le genre humain libre
Garde cet équilibre,
Qu'observe, sous tes lois, l'ordre de l'univers.

Contre ses ennemis tu protèges la France ;
La nature partout nous promet l'abondance ;
La Liberté sourit à nos jeunes guerriers ;
La victoire déjà se déclare pour elle ;
Et la gloire immortelle,
Au bonnet qui la couvre attache ses lauriers.

En vain de ses soutiens un ennemi perfide,
D'une ligue coupable instrument parricide,
Environna leurs jours des périls les plus grands.
Ils vivent ! tu couvris, à l'ombre de tes ailes,
Nos défenseurs fidèles :
Ils vivent ! leur salut est la mort des tyrans.

Ton temple est l'univers, ton prêtre la nature.
L'hymne de la patrie, offrande libre et pure,
Est le plus digne encens qui monte vers les cieux :
Ton culte est la vertu, ta fête solennelle
L'union fraternelle
D'un grand peuple à l'envi rassemblé sous tes yeux.

Tu vois un peuple-roi qui n'a que toi pour maître.
Eclairé, vertueux autant qu'il le peut être,
Son culte est dégagé de faiblesse et d'erreur.
Veille sur la patrie, entends notre prière;
Qu'un siècle de lumière
Amène enfin pour nous un siècle de bonheur.

SAINT-ANGE.

DIALOGUE

ENTRE UNE MÈRE ET SON FILS, PARTANT POUR LA FÊTE DE BARRA ET DE VIALA.

LE FILS.

O ma mère! combien je me sens soulagé!
En quel enchantement notre deuil est changé.
Je vais donc en ce jour.... glorieux privilége!
Je vais accompagner le superbe cortége
Des enfans héritiers des cendres de Viala.
Quel honneur! Est-il fête égale à celle-là?
Est-il plus beau triomphe? Une telle journée
Va seule, je le sens, me grandir d'une année.

LA MÈRE.

Mon fils, que j'aime à voir un tel ravissement!
Ah! ta mère aujourd'hui jouira doublement.
Tu vas au Panthéon suivre tes jeunes frères;
Et moi je vais me joindre aux généreuses mères
A qui sont confiés les restes de Barra.
Scène touchante! Ainsi pour jamais renaîtra
Cette fleur moissonnée avant que d'être éclose:
Ainsi l'enfance même a son apothéose!

LE FILS.

L'apothéose! ô doux et consolant espoir!
Et qu'à ce prix, ma mère, il est doux de pouvoir
Servir une patrie aussi reconnaissante!

LA MÈRE.

Oh! oui; cérémonie auguste, attendrissante!

Quel spectacle ! On verra s'avancer à pas lents
Les mères d'un côté, de l'autre les enfans ;
Les mères rediront, d'une voix héroïque,
Ce cri triomphateur : vive la république !
Qui te coûta la vie, intrépide Barra !
Ce cri qui pour jamais t'immortalisera.

LE FILS.

Et nous nous chanterons l'honneur de la Durance.
L'enfant héros qui part, d'un coup sauve la France,
En reçoit mille ; et crie avec joie et fierté :
« Je meurs pour la patrie et pour la liberté. »

LA MÈRE.

Et toi, mon cher Armand, dis, te sens-tu capable
De t'immortaliser par un trépas semblable ;
De mourir, s'il le faut, pour sauver ton pays ?

LE FILS.

Oui, ma mère..... Je sens !... Croyez que votre fils...
Mais volons ; car pour nous un beau moment s'apprête,
Et c'est nous qui serons les héros de la fête.

LA MÈRE.

Eh quoi ! mon fils, crois-tu, spectateur curieux,
Qu'une pompe stérile aille éblouir tes yeux ?
Ah ! qu'un motif plus pur et te guide et t'anime :
De nos jeunes martyrs le dévoûment sublime,
C'est peu de le bénir et de le célébrer :
Armand ! par un beau zèle il le faut honorer.

LE FILS.

Aussi l'honorerai-je. Ah ! je brûle d'envie
De me faire un grand nom au péril de ma vie ;

Et je prétends un jour, au milieu des combats,
Vaincre ou périr..... Mais quoi! si je ne mourais pas;
Oui, si, bravant la mort, je trouve la victoire?
Il est plus d'un chemin qui conduit à la gloire.
Nos guerriers que l'Europe admire avec effroi,
Ils furent tous, ma mère, enfans ainsi que moi:
Si tous avaient péri dans leur plus tendre enfance,
L'état leur devrait-il son salut, sa défense?
Comme vous sentiriez palpiter votre cœur
Si j'allais revenir et vivant et vainqueur,
Un peu blessé, mais fier de mes blessures même,
Et couvert de lauriers.....

LA MÈRE.

Ah! mon cher fils, je t'aime,
Et mon cœur à l'espoir est tout près de s'ouvrir;
Mais ce n'est point ici l'instant de s'attendrir,
C'est le jour du courage. O grand Dieu! je l'atteste,
De six fils que j'avais cet enfant seul me reste;
Mais si le sort changeait ses lauriers en cyprès.....
J'en frissonne..... Oui, bientôt je me ressouviendrais
Que je fus citoyenne avant que d'être mère.

LE FILS.

Vous serez l'une et l'autre, et je veux satisfaire
L'amour de la patrie et l'amour filial.
Mais vers le Panthéon marchons d'un pas égal,
D'un si touchant spectacle allons goûter les charmes;
Puis, volant avant l'âge à ses premières armes,
Armand suivra de près les Barra, les Viala;
Et, s'il ne meurt comme eux, c'est qu'il les vengera.

COLLIN D'HARLEVILLE.

LA LIBERTÉ,

ODE.

QUELLE est cette fière déesse
Qui se révèle à l'univers?
Autour d'elle je vois des fers
Brisés par sa main vengeresse.
La tyrannie, à son aspect,
Sur son trône craint et chancelle,
Et les peuples au devant d'elle
Courent saisis d'un saint respect.

Fille auguste de la nature,
Liberté! je te reconnais;
Tu viens combler de tes bienfaits
La race présente et future.
Le Français, au seul nom de roi,
Soulevé contre un long outrage,
S'indigne de son esclavage,
Le Français est digne de toi.

Quatorze siècles d'ignorance
Sous le joug le tenaient courbé;
De ses yeux le voile est tombé:
Un nouveau jour luit pour la France.
Le temps, les esprits sont changés:
Plein de ta présence divine,
Le peuple a jusqu'en sa racine
Sappé l'arbre des préjugés.

Eh quoi ! l'homme à l'homme osait dire :
« Je suis né Roi, tout m'est permis.
« Je parle, baisse un front soumis ;
« Obéissance à mon empire.
« Tremble d'opposer à ma voix
« Une résistance insensée ;
« J'enchaîne jusqu'à ta pensée ;
« Et mes seuls désirs sont tes lois. »

Honte éternelle de nos pères !
Par un tel langage insultés,
Tour à tour vendus, achetés,
Ils n'ont point vengé leurs misères.
Non, cet honneur nous était dû :
Grâce à sa raison qui l'éclaire,
La nation se régénère,
Le despotisme est confondu.

Tombez murailles insolentes !
Ecroulez-vous affreux remparts !
Qui dérobiez à nos regards
Tant de victimes innocentes !
Que maintenant notre œil surpris,
Après votre chute superbe,
Reconnaisse à peine sur l'herbe,
L'empreinte de vos longs débris !

Vous que le temps en vain révère,
Bronzes et marbres imposteurs,
Consacrés par de vils flatteurs,
Aux vils despotes de la terre,

Rampez à nos pieds, abattus;
Vous, pour épurer nos hommages,
Elevez-vous nobles images
Et des talens et des vertus.

Attentive à ta voix chérie,
Sur tes pas, sainte Liberté,
La sage et douce Egalité
Accourt au sein de ma patrie :
L'orgueil a beau lutter encor,
Ses vains hochets vont disparaître,
Et pour nous bientôt vont renaître
Les jours heureux de l'âge d'or.

Déjà nos campagnes fertiles,
Qu'opprimaient d'antiques abus,
Refusent d'injustes tributs
Au luxe dévorant des villes.
L'agriculteur laborieux,
Affranchi des maîtres qu'il brave,
Ne va plus, d'une bêche esclave,
Ouvrir le champ de ses aïeux.

Mais, que vois-je? la tyrannie
S'agite et lève ses soldats;
France! pour hâter ton trépas,
L'aigle au léopard s'est unie;
Et, de ces monstres haletans,
Pour seconder l'avide rage,
Les ports du Texel et du Tage
Ont vomi tous leurs combattans.

Stérile effort ! ligue insensée !
Le Ciel a vaincu les Titans ;
Hercule à ses pieds triomphans
Vit tomber l'Hydre terrassée :
Tyrans, malgré votre courroux,
Malgré vos nombreux satellites,
Malgré vos guerrières élites,
Vous avez fui devant nos coups.

La France n'est point alarmée
A l'aspect de ce grand combat :
Chez elle, tout homme est soldat,
Toute famille est une armée.
Tremblez, tyrans ; vos attentats
Appellent sur vous la vengeance ;
Elle s'apprête, elle commence
Au sein même de vos Etats.

Las de votre joug despotique,
Vos peuples veulent être heureux ;
Ils ont su pénétrer vos vœux
Et votre sombre politique.
Votre art n'est que l'art de trahir,
Et vous pensez que la couronne
Vous asservit tout, et vous donne
L'affreux droit de tout envahir.

Votre règne odieux s'achève,
Le sceptre échappe de vos mains.
Pour les oppresseurs des humains,
Jamais de paix, jamais de trève ;

Sur eux le glaive est suspendu.
Que leur sang coule, et qu'il efface
Jusques à la dernière trace
Du sang en leur nom répandu !

Liberté ! rien n'est impossible
A qui combat sous tes drapeaux :
Protège un peuple de héros
Que ton regard rend invincible ;
C'est ce peuple dont tu fis choix
Pour assurer ton juste empire ;
Que par lui tout ce qui respire
Adopte et chérisse tes lois !

Que les nations étrangères,
Des féroces usurpateurs,
Distinguent leurs libérateurs,
Et tendent les bras à leurs frères.
Liberté ! que tous les mortels,
Dans les climats les plus sauvages,
Et jusqu'aux plus lointains rivages,
Fondent ton culte et tes autels !

M. Vigée.

LE CHANT DU DÉPART,

HYMNE DE GUERRE.

UN DÉPUTÉ DU PEUPLE.

La victoire en chantant nous ouvre la barrière;
La liberté guide nos pas,
Et du nord au midi la trompette guerrière
A sonné l'heure des combats.
Tremblez, ennemis de la France,
Rois ivres de sang et d'orgueil!
Le peuple souverain s'avance;
Tyrans, descendez au cercueil:
La république nous appelle,
Sachons vaincre ou sachons périr;
Un Français doit vivre pour elle,
Pour elle un Français doit mourir.

CHANT DES GUERRIERS.

La république, etc.

UNE MÈRE DE FAMILLE.

De nos yeux maternels ne craignez pas les larmes:
Loin de nous de lâches douleurs!
Nous devons triompher quand vous prenez les armes:
C'est aux rois à verser des pleurs.
Nous vous avons donné la vie,
Guerriers, elle n'est plus à vous;
Tous vos jours sont à la patrie:
Elle est votre mère avant nous.

CHOEUR DES MÈRES DE FAMILLE.

La république, etc.

DEUX VIEILLARDS.

Que le fer paternel arme la main des braves ;
Songez à nous au champ de Mars ;
Consacrez dans le sang des rois et des esclaves
Le fer béni par vos vieillards ;
Et, rapportant sous la chaumière
Des blessures et des vertus,
Venez fermer notre paupière
Quand les tyrans ne seront plus.

CHOEUR DES VIEILLARDS.

La république, etc.

UN ENFANT.

De Barra, de Viala le sort nous fait envie ;
Ils sont morts, mais ils ont vaincu.
Le lâche accablé d'ans n'a point connu la vie !
Qui meurt pour le peuple a vécu.
Vous êtes vaillans, nous le sommes :
Guidez-nous contre les tyrans ;
Les républicains sont des hommes,
Les esclaves sont des enfans.

CHOEUR DES ENFANS.

La république, etc.

UNE ÉPOUSE.

Partez, vaillans époux; les combats sont vos fêtes;
Partez, modèles des guerriers;
Nous cueillerons des fleurs pour en ceindre vos têtes:
Nos mains tresseront vos lauriers,
Et, si le temple de mémoire
S'ouvrait à vos mânes vainqueurs,
Nos voix chanteront votre gloire,
Nos flancs porteront vos vengeurs.

CHOEUR DES ÉPOUSES.

La république, etc.

UNE JEUNE FILLE.

Et nous, sœurs des héros, nous qui de l'hyménée
Ignorons les aimables nœuds;
Si, pour s'unir un jour à notre destinée,
Les citoyens forment des vœux,
Qu'ils reviennent dans nos murailles
Beaux de gloire et de liberté,
Et que leur sang, dans les batailles,
Ait coulé pour l'égalité.

CHOEUR DES JEUNES FILLES.

La république, etc.

TROIS GUERRIERS.

Sur le fer devant Dieu, nous jurons à nos pères,
A nos épouses, à nos sœurs,
A nos représentans, à nos fils, à nos mères,
D'anéantir les oppresseurs:

En tous lieux, dans la nuit profonde,
Plongeant l'infâme royauté,
Les Français donneront au monde
Et la paix et la liberté.

CHOEUR GÉNÉRAL.

La république nous appelle,
Sachons vaincre ou sachons périr,
Un Français doit vivre pour elle,
Pour elle un Français doit mourir.

M. J. Chénier.

LE CHANT DES VICTOIRES.

Fuyant ses villes consternées,
L'Ibère orgueilleux et jaloux
A vu s'abaisser devant nous
Les deux sommets des Pyrénées.
Ses tyrans, ses inquisiteurs,
Dans Madrid vont payer leurs crimes:
D'injustes sacrificateurs
Deviendront de justes victimes.

De Brutus éveillons la cendre:
O Gracques! sortez du cercueil:
La Liberté dans Rome en deuil
Du haut des Alpes va descendre:
Disparaissez, prêtres impurs;
Fuyez, impuissantes cohortes:
Camille n'est plus dans vos murs,
Et les Gaulois sont à vos portes.

Avare et perfide Angleterre,
La mer gémit sous tes vaisseaux :
Tes voiles pèsent sur les eaux ;
Tes forfaits pèsent sur la terre.
Tandis que nos vaillans efforts
Brisent ton trident despotique,
Vois l'abondance vers nos ports
Accourir des champs d'Amérique.

Lève-toi, sors des mers profondes,
Cadavre fumant du *Vengeur ;*
Toi, qui vis le Français vainqueur
Des Anglais, des feux et des ondes.
D'où partent ces cris déchirans ?
Quelles sont ces voix magnanimes ?
Les voix des braves expirans,
Qui chantent du fond des abîmes.

Fleurus, champs dignes de mémoire,
Monument d'un triple succès ;
Fleurus, champs amis des Français,
Semés trois fois par la victoire ;
Fleurus, que ton nom soit chanté
Du Tage au Rhin, du Var au Tibre ;
Sur ton rivage ensanglanté
Il est écrit : *l'Europe est libre.*

Ostende, reçois nos cohortes ;
Namur, courbe-toi devant nous :
Oudenarde et Gand, rendez-vous ;
Charleroi, Mons, ouvrez vos portes.

Bruxelles, devant tes regards,
La Liberté va luire encore ;
Plaintive Liége, en tes remparts
Revois le drapeau tricolore.

Soldats des Rois, lâches esclaves,
Vils ennemis du genre humain,
Vous avez fui le glaive en main,
Vous avez fui devant nos braves.
Et de votre sang détesté
Abreuvant ses vastes racines,
Le chêne de la Liberté
S'élève aux cieux sur vos ruines.

M. J. Chénier.

LA CONQUÊTE DE LA HOLLANDE

PAR L'ARMÉE DU GÉNÉRAL PICHEGRU.

Toi! « qui mal à propos engagé dans Arnheim,
« Ne vis, pour en sortir, de porte qu'Hildeseim, »
Boileau! que dirais-tu, si, nouveau Pythagore,
De ton ancien métier te souvenant encore,
Apportant parmi nous ta réputation,
Tu pouvais être mis en réquisition?
Par quel coup de ton art, revoyant ces contrées,
Que du joug espagnol Guillaume a délivrées,
Pourrais-tu sans pâlir les aborder encor,
Et chanter un soldat plus valeureux qu'Hector,
Qui court depuis six mois de merveille en merveille,
Et dont le nom rebelle épouvante l'oreille;
Mais un obstacle à vaincre est un attrait de plus
Pour quiconque au Parnasse est au rang des élus.
C'est ainsi qu'autrefois des vapeurs du Permesse
Enivrant le monarque, au sortir de sa messe,
Tu trouvas, non sans rire, un vers alexandrin,
Qui disait que Louis ne passa pas le Rhin.
Je crois déjà te voir le long des Tuileries,
Admirant quel pouvoir brisa les armoiries,
Honteux d'avoir parlé le langage des cours,
Transmettre aux nations, dans tes mâles discours,
D'un peuple triomphant les mœurs régénérées,
Et de la Seine au Var les vertus honorées.

Je ne te cache point qu'un docteur scrupuleux,
Chassé de son pays par un maître orgueilleux,
Pourra te reprocher avec quelque amertume
Les éloges menteurs dont tu souillas ta plume.
Tes vers au mont Adule ont peut-être blessé ;
L'homme de goût t'excuse, et le siècle passé,
Fameux par tes leçons dont il se glorifie,
Mit des bâillons sans nombre à la philosophie.
Sur le Tibre asservi, le second des Césars,
Pour adoucir les mœurs récompensa les arts :
Horace après Virgile aida sa politique.
Il est temps que les arts servent la république.
Puisse, en te relisant, le génie excité,
De toute leur splendeur ceindre la liberté !

XIMENEZ.

ODE

SUR LA PRISE DE LA HOLLANDE.

Qu'ai-je entendu! le puis-je croire!
Quels sont ces miracles nouveaux?
Quel est ce théâtre de gloire
Qui s'ouvre à nos brillans héros?
Muse, il est temps, prenons ma lyre;
Viens, dans un sublime délire,
Chanter des exploits si hardis;
Et que, sur tes cordes glacées,
Le feu brûlant de mes pensées
Ranime mes doigts engourdis.

Oh! que j'admire le courage
De nos rapides conquérans!
Comme ils ont réparé l'outrage
Dont nous couvraient nos vils tyrans!
Dira-t-on encore à la France
Que c'est le fer de la vengeance
Qui préparait de si beaux faits?
L'innocence n'est plus flétrie:
Depuis ce temps, ô ma patrie!
Tu comptes tes plus grands succès.

D'un joug honteux timide esclave,
De sa vertu dégénéré,
Le descendant du fier Batave,
De mers, de fleuves entouré,
Croyait avec cette barrière
Borner la superbe carrière
De nos soldats républicains :
Sous ce rempart de la faiblesse,
Il osait, dans sa folle ivresse,
Défier nos heureux destins.

Orgueil fatal, vaine insolence!
La nature s'arme avec nous.
Dans les airs l'aquilon s'élance,
Ardent, enflammé de courroux;
Des eaux l'immobile surface
Tout à coup s'épaissit en glace.
Du triomphe illustre sentier,
Dans cette immense étendue,
La gloire semble descendue,
Compagne de chaque guerrier.

Fuyez, mercenaires cohortes,
L'or ne donne point la valeur;
Cité marchande, ouvre tes portes,
Un peuple libre est ton vainqueur.
Si l'onde, plus officieuse,
Rompit la marche ambitieuse
D'un usurpateur de nos droits,
Vois-tu comme elle est impuissante
Devant la vertu triomphante
Qui dompte et fait trembler les Rois!

Ainsi, nous rendrons à la terre
Et le repos et le bonheur!
Ainsi, du démon de la guerre
Nous enchaînerons la fureur.
O douce paix! vierge timide,
Reviens, que l'olivier te guide
Dans les bras de la Liberté!
Reviens, bienfaisante Immortelle:
Entends la France qui t'appelle
Au secours de l'humanité.

M. Trouvé.

EVACUATION DU TERRITOIRE FRANÇAIS,

CHANT TRIOMPHAL.

Quand des montagnes des Pyrène,
Par nos phalanges renversé
Comme un rocher que l'onde entraîne,
Tombait l'Espagnol courroucé ;
Quand les deux aigles alliées,
D'un même coup humiliées,
S'enfuyaient loin de nos remparts,
Et que d'un effort héroïque
Les conquérans de la Belgique
Ecrasaient les fiers léopards :

Un cri de deuil et d'épouvante
Ebranle les mers et le ciel,
Et de la Tamise tremblante
Retentit jusques au Texel :
Alors la Muse de la Seine
Sur les murs de Valencienne
Monta, ceinte de trois couleurs,
Et, touchant sa lyre savante,
Eleva sa voix éclatante,
Et chanta l'hymne des vainqueurs.

Quel pouvoir unit et rassemble
Cette foule de nations?
Quel Dieu les fit marcher ensemble
Oubliant leurs dissensions?
Vienne et Berlin, cités vénales,
Joignant leurs enseignes royales,
De rivales deviennent sœurs;
Et le Batave tributaire
Dément sa haine héréditaire
Pour ses antiques oppresseurs.

Je vois l'Anglais, je vois l'Ibère,
Rangés sous le même étendart.
Ont-ils en vain juré la guerre
Sur les rochers de Gibraltar ?
Où donc est la vieille balance
Qui tenait dans la défiance
Tant de rivaux, tant d'ennemis ?
Qui donc a rompu l'équilibre ?
Un peuple a dit : « Je serai libre ; »
Et tous les trônes sont amis.

Mais de ces hordes étrangères
Qu'ont produit les débordemens ?
Elles ont franchi nos frontières
Pour y laisser leurs ossemens.
Tout ce colosse de puissance
N'est plus qu'une ruine immense,
Objet d'insulte et de mépris.
Ce faisceau de sceptres sans gloire,
Frappé des mains de la victoire,
Se brise et tombe en longs débris.

Vous fuyez, ô troupe superbe!
Vous fuyez, et votre fierté
Promettait de cacher sous l'herbe
Le temple de la Liberté.
Ligue impuissante et mercenaire!
Une dépouille imaginaire
Trompe les vœux de votre orgueil;
Et, de ce char de la vengeance
Qui devait rouler sur la France,
Vous descendez dans le cercueil.

Vos espérances mensongères
Vous partageaient nos régions,
Et vos plus puissantes barrières
Sont en proie à nos légions!
Les monts qui bordent l'Ibérie,
Les boulevarts de l'Hespérie
S'abaissent devant nos destins;
Leurs défenseurs demandent grâce,
Et déjà la foudre menace
L'héritage des Palatins.

Le Rhin s'est troublé dans ses ondes
A l'aspect de nos armemens;
Du sein de ses grottes profondes,
Il poussa des gémissemens;
Le bruit de sa voix éplorée
Vint frapper l'orgueilleuse Sprée,
Et le Danube usurpateur
Racontant Cologne soumise,
Et Bruxelles deux fois conquise
Par un pouvoir libérateur.

Des Français immortel génie,
Songe, parmi tant de lauriers,
Que la hideuse tyrannie
S'est assise dans tes foyers.
Elle eut pour mère l'ignorance;
Ces deux monstres ont sur la France
Epanché leur plus noir poison:
Guéris ses maux, taris ses larmes,
Et joins au succès de nos armes
Le triomphe de la raison.

Que la sagesse protectrice
De la paisible Egalité
Soit la seule dominatrice
Des enfans de la Liberté;
Que l'anarchique turbulence
Et la sanguinaire démence
S'anéantissent à sa voix;
Que sa main ferme et vénérable
Elève un monument durable
Qui n'ait pour base que les lois.

LAHARPE.

L'EXPÉDITION D'ANGLETERRE,

ODE.

Tel qu'un pic élancé des cavernes profondes,
Dont l'éternel sommet soutient le poids des ondes,
Au bruit des flots grondans se dresse dans les airs,
Monte, grandit, étend l'orgueil de ses rivages,
Et debout sur les eaux, le front ceint de nuages,
Voit mourir à ses pieds le vain courroux des mers :

Tel l'Hercule français, géant dès sa naissance,
Sur les rois conjurés déployant sa puissance,
S'élève triomphant des plus fiers potentats.
Leur empire en débris agrandit son domaine,
Et de tant d'ennemis que soulevait leur haine,
Les torrens dissipés s'écoulent sous ses pas.

O terre des guerriers ! ô France ! ô ma patrie !
Des bouches de l'Escaut aux rives de l'Istrie
Le fer de tes enfans a promené l'effroi :
Leur courage a vaincu les plus mâles courages,
Et les trônes, minés par le fleuve des âges,
Sur leurs vieux fondemens chancellent devant toi.

Mais quand du haut des cieux renversé sur la terre
L'aigle altier des Césars, dans sa tremblante serre,
Voit fumer le tonnerre étouffé par nos mains :
Quel dernier ennemi, dans la fuite commune,
Seul d'Achille vainqueur défiant la fortune,
Ose, nouvel Hector, balancer nos destins ?

Ah ! je le reconnais au trident qu'il agite ;
C'est ce fougueux Xerxès, qui, tyran d'Amphitrite,
Fit gémir l'Océan sous le poids de ses fers.
Mais la France s'apprête à traverser les ondes :
La voilà qui s'ébranle, et, vengeant les deux mondes,
D'un antique oppresseur court affranchir les mers.

Flots du Thal, monts Alpins, c'est vous que j'en atteste :
Qui brave tout peut tout, et la faveur céleste
Obéit aux mortels dans leurs vœux affermis.
Fiers vainqueurs de l'Adda, du Rhin et de la Meuse,
Oui, j'en jure une guerre en miracles fameuse,
Vous atteindrez ces bords à nos palmes promis.

Mais quel Dieu tout à coup à la terre m'enlève ?
De nuage en nuage avec lui je m'élève,
Et le rivage au loin fuit mon œil éperdu.
Cette ville est Calais : ce roc fameux est Douvre ;
Ce fleuve la Tamise : et la nuit qui me couvre
Me cache en vain les murs où je suis descendu.

Aux lueurs des flambeaux brûlans dans les ténèbres
J'aperçois les arceaux de tes voûtes funèbres,
Westminster ! vaste tombe où sont couchés vingt rois !
Leur pouvoir est gisant, leur mémoire est éteinte.
O sublimes talens ! nobles faits ! vertu sainte !
A d'immortels tributs vous avez seuls des droits.

Tandis que des tombeaux je parcours le silence,
Dans cette nuit lugubre à mes regards s'avance
De femmes, de vieillards un cortége pieux :
A leur tête est leur Roi, le front chargé d'alarmes ;
Il gémit ; et son œil, obscurci par les larmes,
Semble errer sur la pierre où dorment ses aïeux.

Près d'un marbre écarté, je le vois qui s'arrête ;
Il fléchit les genoux, il incline la tête,
Et laissant échapper sa voix avec ses pleurs :
« O le plus grand des rois qu'adora l'Angleterre !
« O vainqueur de Crécy ! victime de la guerre !
« Tes sujets, tes neveux t'apportent leurs douleurs.

« L'épouvante a rempli nos îles consternées ;
« Nous périssons : du haut des Alpes étonnées,
« Vois les fils de la Seine accourir triomphans.
« C'est en vain que les mers loin de nous les arrêtent :
« Ils affrontent les mers ; et les traits qu'ils apprêtent
« Jusque dans nos foyers poursuivent tes enfans.

« Sors de ce monument, sors, ombre magnanime !
« Qui pourrait m'arracher au destin qui m'opprime ?
« O mon père ! que dois-je attendre des humains ?
« Dans la nuit du malheur mon oreille craintive
« Du peuple entend frémir la voix long-temps captive,
« Et le frein du pouvoir se brise dans mes mains.

« Edouard ! c'est à toi de détourner l'orage ;
« Verrais-tu sans pitié s'écrouler ton ouvrage,
« Et le sort de ton fils ne peut-il t'attendrir ?
« Lève-toi ! de ton front que l'éclat nous ranime :
« Lève-toi, dans ta gloire ; et sauve de l'abîme
« Le vaisseau de l'état tout prêt à s'entr'ouvrir. »

Il parlait : et soudain une lumière affreuse
Perce en replis sanglans l'enceinte ténébreuse.
Un sourd gémissement sort du fond du cercueil.
La voûte a prolongé cette voix redoutable,
Et du sein de la terre un spectre épouvantable
Monte plus pâle encore et de honte et de deuil.

« Pourquoi viens-tu troubler le repos de ma cendre,
« Monarque déplorable? et devrais-je t'apprendre
« Quel sort à mes neveux gardent les Dieux vengeurs?
« Sur ses projets hautains malheur à qui se fonde!
« L'orgueil, de nos revers semence trop féconde,
« Ne produit en germant qu'une moisson de pleurs.

« Pleure, triste Albion! déchire ta couronne;
« La victoire te fuit, l'Europe t'abandonne:
« L'infortune sur toi croît et s'élève encor.
« Où sont de mes soldats les descendans timides?
« Soutiendront-ils, cachés par leurs remparts humides,
« De ce peuple héros l'impétueux essor?

« Un guerrier le conduit, dont l'ascendant suprême
« Dompte les flots, les monts, les remparts, le sort même.
« Qui peut de cet Alcide enchaîner la valeur?
« Puisse-tu conjurer sa fureur vengeresse!
« Il terrasse l'orgueil, épargne la faiblesse,
« Et sait dans les vaincus respecter le malheur.

« La foudre est sur ta tête; ô mon fils! crains la guerre!
« Adieu!.... » L'ombre à ces mots s'enfonce sous la terre.
Les murs tremblent: tout fuit par l'effroi dispersé.
L'air siffle: les autans font mugir le rivage,
Et des tours de Windsor, arraché par l'orage,
Le royal étendard tombe au loin renversé.

Destin! par moi la France accepte le présage!...
Mais déjà la trompette appelle le carnage:
Je vois sous nos vaisseaux l'onde s'énorgueillir,
Et de leur long sommeil secouant les entraves,
Dans les champs de Poitiers les ossemens des braves
D'espérance et de joie ont paru tressaillir.

C'en est fait ; dans les airs Mars pousse un cri terrible :
O spectacle imposant, majestueux, horrible,
Et digne d'attacher les yeux de l'univers !
Deux peuples ennemis couvrent la double plage ;
Le rivage à grand bruit insulte le rivage,
Et les mers en grondant marchent contre les mers.

Telles aux beaux climats où le vieux Capitole
Doit renaître agrandi par les héros d'Arcole,
Aux longs mugissemens des foudres souterrains,
Quel prodige ! on a vu deux montagnes brûlantes
S'ébranler, s'approcher dans les plaines tremblantes,
Et d'un choc destructeur menacer les humains.

L'Ausonie en frémit, à leurs pieds attentive ;
Mais bientôt sous l'effort de la flamme captive
La terre en s'entr'ouvrant a tressailli trois fois :
L'un des deux monts rivaux, entraîné dans l'abîme,
S'écroule.... et le vainqueur, de sa superbe cime,
Domine en paix les champs, les vallons et les bois.

Hâtez-vous ! commencez l'hymne de la victoire,
O vous, nobles amans des Filles de mémoire.
Oui, de tant de travaux voici le dernier jour :
Sur un nuage d'or mollement descendue
La Paix dans le lointain apparaît à ma vue,
Et l'univers calmé sourit à son retour.

D'un front pur et serein à sa suite s'avance
La sévère Thémis et l'aimable Clémence,
Les arts consolateurs accourent sous ses lois :
Salut, fille des Cieux, qui reparais plus belle !
Que viens-tu révéler au monde qui t'appelle ?
Elle parle : adorons son oracle et sa voix.

« Je me rends à vos vœux, le bonheur va renaître :
« Si vous fûtes vainqueurs, soyez dignes de l'être,
« Et n'empoisonnez pas des jours si glorieux :
« Aimez-vous, oubliez vos erreurs mutuelles ;
« Il est temps d'étouffer des haines trop cruelles,
« Et la clémence seule égale l'homme aux Dieux. »

M. Davrigni.

TRADUCTION

DU POEME SÉCULAIRE D'HORACE,

CHOISIE POUR ÊTRE CHANTÉE AUX FÊTES DE LA LIBERTÉ.

PROLOGUE.

PROFANES ! loin d'ici. Venez, tendre jeunesse :
Le pontife du dieu des vers
Va faire entendre en ce jour d'allégresse
Des accens inconnus encore à l'univers.
Que le peuple en silence écoute nos concerts.

LE PONTIFE.

Phébus, le dieu du Pinde, inspire mon génie ;
Il m'apprit à parler le langage des dieux :
Venez et secondez mes chants religieux,
Enfans du plus beau sang qu'honore l'Ausonie ;
Et vous, vous que chérit la reine de Délos,
Qui voit le daim tomber sous le trait qu'elle lance,
Jeunes vierges, chantez ; observez la cadence
De ces vers qu'inventa la muse de Lesbos.
Chantez d'un cœur pieux le beau fils de Latone ;
Chantez avec respect la déesse des bois,
Qui protège nos champs, qui ramène les mois,
Et qui pendant la nuit de rayons se couronne.
Un jour, du chaste hymen ayant subi les lois,
Vous direz : « je chantai dans les jeux séculaires
Un hymne solennel qui plut aux dieux prospères,
Et la lyre d'Horace accompagnait ma voix. »

HYMNE A APOLLON.

LES DEUX CHOEURS.

O Dieu puissant du Pinde, immortel Apollon,
Qui perças de tes traits le coupable Titye,
Tu sus de Niobé punir l'orgueil impie,
Et ce héros qui fit chanceler Ilion.
Vainement il était du sang d'une déesse;
Sa lance formidable ébranlait les remparts:
Le plus vaillant des Grecs, le favori de Mars,
Dès qu'il t'osa braver, reconnut sa faiblesse.
Toi qui dans le Sirbès laves tes blonds cheveux,
Qui règles des neuf Sœurs la divine harmonie,
Accorde quelque gloire aux Muses d'Ausonie;
Jeune et bel Apollon, sois propice à nos vœux!

CHOEUR DE JEUNES GARÇONS.

Chantez Diane, ô charmantes Romaines.

CHOEUR DE JEUNES FILLES.

Chantez, jeunes Romains, Phébus aux longs cheveux.

LES DEUX CHOEURS.

Et Latone si chère au souverain des Dieux.

CHOEUR DE JEUNES GARÇONS.

Chantez Diane; elle aime les fontaines,
Et du noir Apennin les épaisses forêts,
La fraîcheur de l'Algide et les jeunes bosquets.

CHOEUR DE JEUNES FILLES.

Vous, célébrez Tempé, cette plaine charmante,
Et Délos, ce rivage où Phébus vit le jour;
Ce carquois d'or, parure éblouissante;
Et cette lyre si puissante,
Gage chéri d'un fraternel amour.

LES DEUX CHOEURS.

O blond Phébus! et vous, divinités des bois,
Radieux ornement de la voûte azurée,
O famille adorable et toujours adorée,
Dans ce jour solennel entendez notre voix!
Obéissant aux vers des Sibyles divines,
Les jeunes vierges de ces lieux
Et les jeunes Romains vont célébrer les Dieux
Qui protègent les sept collines.

CHOEUR DE JEUNES GARÇONS.

Soleil! dont le char éclatant
Dispense et ravit la lumière,
Tu renais tous les jours, tous les jours différent,
Mais avec ta clarté première.

. .

CHOEUR DE JEUNES FILLES.

Et vous, chaste Lucine, ou propice Lithie,
Secourez la jeune beauté
Dont le sein va donner la vie
Au fruit de son amour qu'elle a longtemps porté.

Bayerische
Staatsbibliothek
München

Déesse! de l'hymen soyez la protectrice,
Maintenez le décret propice
Aux vierges qui forment ses nœuds!
Puisse Rome, sous votre auspice,
Voir bientôt dans son sein naître un peuple nombreux!

LES DEUX CHOEURS.

. .

Que la terre aux troupeaux offre des prés humides!
Puissent du laboureur les champs combler les vœux,
Cérès d'épis dorés couronner ses cheveux,
Et les brebis timides
Respirer un air pur, boire des eaux limpides!

CHOEUR DE JEUNES GARÇONS.

Dépose ton carquois et ton arc redouté,
Phébus, daigne jeter sur nous un œil de père!

CHOEUR DE JEUNES FILLES.

Et vous, reine des cieux, au croissant argenté,
Des filles des Romains écoutez la prière!

LES DEUX CHOEURS.

Dieux protecteurs, donnez des mœurs et des vertus
A notre docile jeunesse;
Accordez le repos à la froide vieillesse,
Le bonheur et la gloire aux fils de Romulus!

. .

Les Mèdes, effrayés par nos haches sanglantes,
Redoutent ce vainqueur de la terre et des flots;
Les nations de l'Inde, autrefois insolentes,
Attendent en tremblant l'ordre de ce héros.
La vertu méconnue et l'austère décence
Osent reparaître en ces lieux,
Et mènent l'heureuse abondance.

. .

Jupiter nous protège, oui, si j'en crois mon cœur,
Nos vœux des Immortels obtiennent la clémence:
Nous venons de chanter et Phébus et sa sœur,
Au sein de nos foyers remportons l'espérance.

M. Daru.

CHANT DITHYRAMBIQUE.

Réveille-toi, lyre d'Orphée,
Enfante de nouveaux concerts;
Jamais aux rives de l'Alphée
Pindare ne chanta des triomphes plus chers;
Jamais plus superbe trophée
N'appela sur nos bords les yeux de l'univers.
France heureuse, quelle est ta gloire!
Tu vois les chefs-d'œuvre des arts,
Conquis des mains de la victoire,
Embellir tes nobles remparts.

Dans sa course immense et féconde,
Le soleil même est fier de ton auguste aspect.
C'est de toi que sortit la liberté du monde,
Et le monde vengé l'admire avec respect.

De ton char immortel préside à cette fête,
Dieu du jour et des arts, radieux Apollon;
Digne de marcher à leur tête,
Reconnais le vainqueur de l'horrible Python.
A voler sur ses pas les Muses empressées
Viennent s'offrir à nos transports.
La nature, les arts, le trésor des pensées,
Qu'une main fidèle a tracées,
De leur triple conquête enrichissent nos bords.
France heureuse, etc.

De talens créateurs quelle foule rivale!
Guidez, sœur d'Apollon, un cortége si beau:
L'Olympe en est jaloux et n'a rien qui l'égale.
La toile a respiré sous le feu du pinceau;
Tous ces marbres vivans sont les fils du ciseau.
Devant leur marche triomphale
La gloire agite son flambeau.
France heureuse, etc.

Beaux arts, rois sans esclave, honneur de la patrie,
Venez dans leur palais succéder aux tyrans;
Leur trône est abattu, leur mémoire est flétrie:
De l'immortalité sublimes conquérans,
La vôtre est à jamais chérie:
Venez dans leur palais succéder aux tyrans.
France heureuse, etc.

Jadis, ces merveilles divines,
Rome les enlevait aux Grecs industrieux;
Et, dans la ville aux sept collines,
Notre Mars enleva ces larcins glorieux.

Riche des dépouilles du Tibre,
La Seine triomphante et libre
Pour jamais les offre à nos yeux.
Du bonheur des Français que Rome se console :
Rome a vaincu pour nous le pontife et l'idole ;
Son génie est ressuscité ;
Et les fils de Brennus rendent le Capitole
A son antique liberté.
France heureuse, etc.

LEBRUN.

CANTATE

SUR L'ASSASSINAT DES PLÉNIPOTENTIAIRES A RASTADT,

MUSIQUE DE GOSSEC.

Attentat sans exemple ! unanimes douleurs !
Perfides assassins ! généreuses victimes !
Sombre et touchant objet de courroux et de pleurs !
Sainte paix, qui gémis sur ces restes sublimes !
Consacrons d'immortels honneurs
A tes ministres magnanimes,
Et creusons d'éternels abîmes
A tes sanglans profanateurs !

UN CORYPHÉE.

O de la paix divins organes,
Tombés sous d'exécrables coups !
Que ce cri parvienne à vos mânes :
« Ils vivront dans nos cœurs ! ils ont péri pour nous ! »
Frémis, aigle d'Autriche, en contemplant ta proie !
La voix de ces tombeaux ne se taira jamais.
Un seul, hélas ! manque à ta joie ;
Mais rien ne manque à tes forfaits !

LES FEMMES ET LES ENFANS.

Pleurez, familles désolées !
Mais que vos pleurs soient moins amers !
La mort fuit de ces mausolées :
Qui meurt pour son pays renaît pour l'univers.

Ah ! quand la paix en deuil (hélas ! comme la guerre)
Prive vos cœurs d'un fils, d'un père, d'un époux,
Votre toit n'est point solitaire,
Leur gloire l'habite avec vous.

LES HISTORIENS ET LES POÈTES.

Libre Clio ! que ta justice
Frappe ce fléau des humains !
Mais, loin du crime et du supplice,
Ombre d'Arminius, range tes vrais Germains !
Saisis-toi des pervers, terrible Mnémosine !
Et, soulevant contre eux l'avenir irrité,
Place à côté de leur ruine
L'effrayante immortalité.

LES MAGISTRATS DU PEUPLE.

Ah ! par la guerre il faut encore
Que leurs forfaits soient expiés !
Les bords du Volga, du Bosphore
Ont grossi ce ramas de tyrans alliés.
Victoire ! retournons sur tes brillans vestiges !
Liberté ! la paix même arme encor tes guerriers !
Tous, recommençons nos prodiges,
Couvrons ces cyprès de lauriers.

LES NOUVEAUX DÉFENSEURS DE LA PATRIE.

Sombre hommage des funérailles,
Nous répondrons à votre deuil.
O glaive brûlant des batailles !
Nous te vouons nos bras sur ce double cercueil !

Tremble, Autriche coupable, au sein de tes murailles!
Tombe de ton pouvoir le sanguinaire orgueil!
Les combats sont nos représailles,
Les combats seront ton écueil.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Nature! douce paix! toi, généreuse France!
Et vous, peuples amis, à la fois outragés!
Tous, vous criez: vengeance!
Vous serez tous vengés.

M. BOISJOLIN.

HYMNE

POUR LA FÊTE DE LA JEUNESSE.

UN HOMME.

De l'hiver le courroux expire;
L'aquilon fuit devant zéphire :
Naissez, beaux jours, voici le riant germinal;
Il calme les airs qu'il épure ;
Et du réveil de la nature
Son souffle caressant a donné le signal.

LES HOMMES ET LES FEMMES.

Jeunesse brillante et chérie,
Mêlez à notre voix la douceur de vos chants :
Venez, en ce jour la patrie
Fixe un regard d'amour sur ses nouveaux enfans.

UN JEUNE GARÇON.

De l'hiver la longue présence
Condamnait nos vœux au silence;
Il reparaît enfin le riant germinal :
Amis, une voix nous appelle;
Cette voix tendre et solennelle
Du concert d'allégresse a donné le signal.

LES JEUNES GARÇONS ET LES JEUNES FILLES.

Salut, immortelle patrie !
Pour toi nous réservons la douceur de nos chants :
Salut, mère auguste et chérie !
Fixe un regard d'amour sur tes nouveaux enfans.

DEUX JEUNES GARÇONS.

Loin de nous les leçons timides ;
Loin de nous les leçons perfides
Et les vils préjugés que la France a vaincus.
Levons notre tête affranchie,
Et que le printemps de la vie
S'embellisse pour nous du printemps des vertus.

LES JEUNES GARÇONS.

Salut, immortelle patrie, etc.

DEUX JEUNES FILLES
(s'adressant aux autorités qui président la fête, et aux institutrices.)

De la fleur protégez l'enfance ;
Dirigez son adolescence ;
Un jour elle rendra tous les bienfaits reçus.
De la fleur nous sommes l'image,
Et l'heureux printemps de notre âge
S'embellit sous vos yeux du printemps des vertus.

LES JEUNES FILLES.

Salut, immortelle patrie, etc.

UN HOMME ET UNE FEMME,
(après la proclamation des noms des élèves de l'un et de l'autre sexe qui ont remporté les prix dans le cours de l'année.)

Vous dont la gloire vient d'éclore,
Recevez, méritez encore

Des vertus et des arts le prix noble et flatteur;
Et que ces palmes fortunées
Croissant ainsi que vos années,
Jusqu'à vos derniers jours conservent leur fraîcheur.

LES HOMMES ET LES FEMMES.

Jeunesse brillante et chérie, etc.

DEUX HOMMES
(s'adressant aux jeunes citoyens qui sont en âge d'être armés.)

Devant vous, jeunesse fidèle,
S'ouvre une carrière plus belle;
Du peuple souverain vous connaissez les droits:
Qu'ils restent gravés dans votre âme:
La république vous réclame
Et vous arme du fer défenseur de ses lois.

LES HOMMES ET LES FEMMES.

Salut, espoir de la patrie!
Pour elle réservez et vos bras et vos chants:
Salut! cette mère chérie
Fixe un regard d'amour sur ses nouveaux enfans.

DEUX JEUNES JENS (après l'armement.)

Ce fer, guidé par la prudence,
Soutiendra l'honneur de la France:
Du peuple souverain il défendra les droits.
Nous jurons à la république
La haine du joug monarchique,
Le mépris de la mort et le maintien des lois.

LES JEUNES CITOYENS.

Salut, immortelle patrie!
Pour toi nous réservons la douceur de nos chants :
Salut, mère auguste et chérie!
Tu ne rougiras point de tes nouveaux enfans.

CHOEUR GÉNÉRAL.

LES JEUNES GARÇONS ET LES JEUNES FILLES.

Salut, immortelle patrie!
Pour toi nous réservons la douceur de nos chants :
Salut, mère auguste et chérie!
Fixe un regard d'amour sur tes nouveaux enfans.

LES JEUNES CITOYENS.

Salut, immortelle patrie!
Pour toi nous réservons et nos bras et nos chants :
Salut, mère auguste et chérie!
Tu ne rougiras point de tes nouveaux enfans.

LES HOMMES ET LES FEMMES.

Salut, espoir de la patrie!
Pour elle réservez et vos bras et vos chants :
Salut, cette mère chérie
Fixe un regard d'amour sur ses nouveaux enfans.

PARNY.

CHANT DE GUERRE

CONTRE L'ANGLETERRE.

QUAND la paix de la Seine embellit le rivage,
Quel appareil guerrier vient frapper nos regards?
Rome a-t-elle juré la perte de Carthage,
Et dans ses coupables remparts
Veut-elle de ses droits venger l'antique outrage?
Oui, qu'Albion tremble pour ses foyers!
Némésis a sonné l'heure de la vengeance;
Bellone à ce signal joint le bruit de sa lance,
Et la Peur à son char attèle ses coursiers.
Viens, viens, ô Fille de mémoire!
Préparer des sons plus altiers;
Compagne des héros dans les champs de la gloire,
Médite à leurs côtés l'hymne de la victoire,
Et sur leur noble front va tresser tes lauriers.
Westminster, lieu voisin de ce champêtre asile,
Où les arts fixèrent mes pas;
Religieuse enceinte à mes rêves facile,
Où l'immortalité, siégeant près du trépas,
Enflamma pour toujours ma jeunesse indocile,
Vos plus doux souvenirs ne me désarment pas.
Vos sages, vos chantres célèbres,
Ces modèles divins visités tant de fois,
Du fond de leurs marbres funèbres
M'opposent vainement le bienfait de leur voix.

Quiberon, plus puissant, dans mon cœur se soulève;
Toulon, son port détruit, ses vaisseaux enflammés;
Nos vingt mille captifs dans Plymouth affamés,
Tout parle contre vous, tout contre vous s'élève;
Tout appelle la foudre aû défaut du remord,
Et l'on répète au loin : guerre, vengeance et mort.
Guerre, vengeance et mort! ah! que viens-je de dire?...
Mais quoi! dois-je éprouver un reste d'amitié?
Non, non, tyrans des mers; non, non plus de pitié:
Auteurs de tous nos maux, fuyez devant ma lyre.
O vainqueurs de l'Escaut, de la Sambre et du Rhin!
Si mon luth précurseur aux champs de l'Ausonie
Seconda les drapeaux du peuple souverain;
Allez dans Albion, aux chants de Polymnie,
Ressusciter Newvied et Jemmape et Fleurus,
D'un superbe sénat abaisser le génie,
Et dans Londre étonné, foulant la tyrannie,
Rendez-lui cet Hampden qui lui rendit Brutus.
Mais sur des ames mercenaires
Que peut l'auguste liberté?
Sur ces orgueilleux Insulaires
Que peut la sainte égalité?
Ah! qu'ils sont différens de ces Germains antiques!
Leur modèle en sagesse, en générosité,
Et dont ils retraçaient, dans leurs mœurs domestiques,
La modeste simplicité!
Héritiers de leurs lois et de leur pauvreté,
Jaloux de leur indépendance,
Des peuples opprimés ils réclamaient les droits,
Et, fiers de leur noble indigence,
Ils foulaient à leurs pieds le vain faste des rois!
Maintenant, de l'Europe oppresseurs politiques,

Ils parjurent leur foi, trahissent leurs sermens,
Et des naissantes républiques
Ils ébranlent les fondemens!
Eh! qui ne connaît point les forfaits britanniques?
Viens, Boston, à nos yeux retracer leurs fureurs!
Que la voix de Franklin résonne dans nos cœurs!
Venez, jeunes guerriers, lui-même vous devance,
Vient de Philadelphie étaler les malheurs,
S'armera pour votre défense,
Et vous donnera des vengeurs.
Voyez-vous l'Océan, dont la voix mugissante
Appelle vos drapeaux partout victorieux?
Trop long-temps, vous dit-il, ma vague obéissante,
Sous des maîtres ambitieux,
Courba sa fureur menaçante.
Que leur coupable orgueil tombe enfin réprimé!
Fécond dispensateur des richesses du monde,
Mon trident pour eux seuls fut-il donc animé?
Il est temps d'affranchir mon onde,
Il est temps de venger l'univers opprimé.
Tant que j'ai vu dans mon empire
Leurs vaisseaux amis de la paix
Porter aux nations des lois et des bienfaits,
Tous mes flots ont dû leur sourire.
Que de fois, protégeant leur noble pavillon,
Des Autans irrités j'éloignai les outrages!
Que de fois j'avertis par d'utiles présages
Leur magnanime Cook, leur généreux Anson,
Qui, pour l'humanité défiant les orages,
Ont transplanté les arts aux plus lointains rivages!
Mais, depuis qu'enivrés de sang et de trésors,
J'ai vu leurs léopards avides

Environnés de foudres homicides,
Porter au loin la guerre et maîtriser mes bords :
J'ai juré de punir leurs crimes ;
J'ai juré de frapper un peuple audacieux,
Et, du fond de ces noires abîmes,
Un long cri de vengeance est monté jusqu'aux Cieux :
Aux rives de la Seine il retentit encore.
Volez, jeunes guerriers, à de nouveaux succès ;
Arrachez mon trident aux superbes Anglais :
Allez, le monde vous implore ;
Rendez-lui le bonheur, le commerce et la paix.

DESORGUES.

ODE

QUI A REMPORTÉ LE PRIX DE POÉSIE, AU JUGEMENT DE L'INSTITUT NATIONAL, LE 15 GERMINAL AN X (5 avril 1802).

Lorsqu'a la voix du Dieu qui transforme les mondes,
La nature en travail enfantait l'univers,
L'air déchaîna le feu qui souleva les ondes,
Et la terre un moment disparut sous les mers;
Mais tout à coup du sein de ces mers impuissantes,
L'Athos, environné de vagues mugissantes,
S'élança dans les cieux déserts.

L'élément créateur qui brûlait dans ses veines,
Y tourmentait encor les flots emprisonnés;
Sa cime, gouffre ouvert, vomissait sur les plaines
Des métaux confondus les débris calcinés:
Son aspect était nu, ses rocs étaient arides;
En longs torrens de feu ses entrailles liquides
Tombaient de ses flancs décharnés.

Mais bientôt, de la flamme arrêtant les ravages,
La nature en son sein l'enferme en l'étouffant;
Sa main, parant les monts des plus riches ombrages,
Etend l'azur des cieux sur son front triomphant:
De son premier regard l'aurore les salue;
Et la mer à leurs pieds, plus doucement émue,
Et les embrasse et les défend.

Ainsi la France en proie aux fureurs intestines,
Aux ligues des tyrans, aux complots factieux,
S'élançant tout à coup de ses vastes ruines,
Relève, plus puissante, un front plus radieux.
Voyez-vous ce faisceau que décorent ses armes?
C'est un peuple affranchi, jaloux des nouveaux charmes
De cette autre fille des Dieux.

Elle sort du combat comme un guerrier terrible,
De sang et de sueur encor tout inondé;
Quand, vainqueur, il sourit à l'armée invincible
Qui lui doit sa victoire et qui l'a secondé.
Accourez, Nations, saluez l'Immortelle.
Rendez, rendez hommage à la France nouvelle;
Le bonheur du monde est fondé.

En vain la trahison, la famine et la guerre
Ont d'une triple chaîne environné ses flancs;
La France libre enfin est promise à la terre;
Elle naît au milieu de leurs complots sanglans;
Autour de son berceau tout un peuple s'élance;
La Liberté le garde... elle a levé sa lance!
Fuyez lâches, tremblez tyrans.

Contre ses ennemis elle marche elle-même,
Aux peuples étonnés elle apporte ses lois:
Effaçant sur leur front l'éclat du diadême,
Son sévère regard intimidait les Rois;
Mais, franchissant d'un pas une carrière immense,
Dans la nature même elle a marqué d'avance
Et ses limites et ses droits.

Les tyrans ont pâli sur la base incertaine
Où l'orgueil éleva leur trône ensanglanté;
Et l'homme, fatigué du long poids de sa chaîne,
S'écrie, en reprenant sa native fierté :
« Le faible a donc ses droits, le fort a donc son juge!
« Et pour les opprimés il est donc un refuge
« Sous l'arbre de la Liberté! »

Que dis-tu, malheureux? Souffre et gémis encore;
Sous cet arbre sanglant habite la terreur;
L'orage le tourmente et le feu le dévore :
Crains de trouver la mort en cherchant le bonheur.
N'as-tu pas vu l'ormeau, battu par la tempête,
Repousser le ramier qui confiait sa tête
A son ombrage protecteur?

C'est ainsi qu'à Dodone une fureur divine
Du chêne prophétique agitait les rameaux,
Lorsqu'en proie à son Dieu, du faîte à la racine,
Il recélait la foudre en ses brûlans canaux;
Mais souvent les éclairs échappés de sa cime,
Frappant l'adorateur, le prêtre et la victime,
Ouvraient à ses pieds leurs tombeaux.

Ah! ne reprochez point à la Liberté sainte
Ces malheureux écarts, ces excès criminels!
Tout le sang qu'ont versé l'ignorance et la crainte,
A-t-il jamais des Dieux souillé les purs autels?
Non, l'insulte des temps et les coups de l'orage,
En dévastant Paros, ont poli davantage
L'éclat de ses rocs immortels.

8.

Mais, France! ils sont éteints ces affreux incendies,
Dans tes villes en deuil allumés trop long-temps;
De tes cieux épurés les voûtes agrandies
Doivent plus de rosée à de plus vastes champs.
C'est en vain que la paix t'échappe fugitive,
La victoire l'atteint; et la belle captive
Repose en tes bras triomphans.

O vous! qui maniez et la harpe et la lyre
Du chantre d'Ilion et du père d'Oscar!
Du moins n'imitez plus le coupable délire
Qui des affronts de Rome a couronné César.
Chantez, chantez encor la Liberté nouvelle,
Dans sa course rapide élevant auprès d'elle
Les peuples qui suivent son char.

Mais quel Dieu me transporte, et que viens-je d'entendre?
Le terre a retenti sous ce char triomphal;
De la Grèce et de Rome il a touché la cendre;
L'Egypte a soulevé son rocher sépulcral.
« Qui m'arrache, dit-elle, à cette nuit profonde?
« Est-ce un autre Alexandre, un conquérant du monde,
« Qui donne cet affreux signal? »

Non, peuples effrayés, reconnaissez la France,
Comme un autre César parcourant vos déserts.
Le sceptre est dans ses mains la corne d'abondance;
Elle éclaire le monde, elle affranchit les mers.
Esclave, elle eût vaincu pour faire des esclaves;
Libre, elle a triomphé pour rompre vos entraves
Et pour rajeunir l'univers.

Ainsi la liberté prophétise la gloire.
France! elle accomplira ses oracles divins.
Salut, peuple nouveau! tu verras la victoire
S'unir comme une amante à tes jeunes destins.
Déjà par toi la paix est conquise aux deux mondes,
Et l'antique Océan semble adoucir les ondes
Dont il embrasse les humains.

Vallons, refleurissez; sillons, montez en gerbes!
Couvrez le sang de l'homme et payez ses travaux;
Que le bronze oublié s'endorme sous les herbes;
Que l'enfer assouvi referme ses tombeaux:
Mars aux voûtes des cieux a suspendu ses armes.
Veuves, quittez le deuil; vierges, parez vos charmes
Fêtez le retour des héros.

M. Masson.

ODE

SUR LE VAISSEAU LE VENGEUR.

Au sommet glacé du Rhodope,
Qu'il soumit tant de fois à ses accords touchans,
Par de timides sons le fils de Calliope
Ne préludait point à ses chants.

Plein d'une audace pindarique,
Il faut que des hauteurs du sublime Hélion
Le premier trait que lance un poète lyrique,
Soit une flèche d'Apollon.

L'Etna, géant incendiaire,
Qui d'un front embrâsé fend la voûte des airs,
Dédaigne ces volcans dont la froide colère
S'épuise en stériles éclairs.

A peine sa fureur commence,
C'est un vaste incendie et des fleuves brûlans :
Qu'il est beau de courroux lorsque sa bouche immense
Vomit leurs flots étincelans.

Tel éclate un libre génie,
Quand il lance aux tyrans les foudres de sa voix :
Telle, à flots indomptés, sa brûlante harmonie
Entraîne les sceptres des Rois.

Toi que je chante et que j'adore,
Dirige, ô Liberté ! mon vaisseau dans son cours ;
Moins de vents orageux tourmentent le Bosphore
Que la mer terrible où je cours.

Argo, la nef à voix humaine,
Qui mérita l'Olympe et luit au front des Cieux,
Quel que fût le succès de sa course lointaine,
Prit un vol moins audacieux.

Vainqueur d'Eole et des Pléïades,
Je sens d'un souffle heureux mon navire emporté :
Il échappe aux écueils des trompeuses Cyclades,
Et vogue à l'immortalité.

Mais des flots fût-il la victime,
Ainsi que LE VENGEUR il est beau de périr :
Il est beau, quand le sort vous plonge dans l'abîme,
De paraître le conquérir.

Trahi par le sort infidèle,
Comme un lion pressé de nombreux léopards,
Seul au milieu de tous sa fureur étincelle :
Il les combat de toutes parts.

L'airain lui déclare la guerre :
Le fer, l'onde, la flamme entourent ces héros ;
Sans doute ils triomphaient ! mais leur dernier tonnerre
Vient de s'éteindre sous les flots.

Captifs !... la vie est un outrage :
Ils préfèrent le gouffre à ce bienfait honteux ;
L'Anglais en frémissant admire leur courage,
Albion pâlit devant eux.

Plus fiers d'une mort infaillible,
Sans peur, sans désespoir, calme dans leurs combats,
De ces républicains l'âme n'est plus sensible
Qu'à l'ivresse d'un beau trépas.

Près de se voir réduits en poudre,
Ils défendent leurs bords enflammés et sanglans :
Voyez-les défier et la vague et la foudre
Sous des mâts rompus et brûlans.

Voyez ce drapeau tricolore
Qu'élève en périssant leur courage indompté :
Sous les flots qui les couvre entendez-vous encore
Ce cri : « Vive la Liberté! »

Ce cri!...c'est en vain qu'il expire
Etouffé par la mort et par les flots jaloux ;
Sans cesse il revivra, répété par ma lyre :
Siècles! il planera sur vous.

Et vous! héros de Salamine
Dont Thétys vante encor les exploits glorieux :
Non! vous n'égalez point cette auguste ruine,
Ce naufrage victorieux.

LEBRUN.

BONAPARTE EN ITALIE.

PREMIÈRE CAMPAGNE.

Majora canamus.
VIRG. Egl.

L'Adige, tel que Mars, t'a vu sur son rivage;
A ta voix le Lombard brise un joug détesté;
Le Pô roule affranchi des fers de l'esclavage,
Et sur son sol natal grandit la liberté.

Sous tes pas de géant les Alpes s'aplanissent;
L'Apennin s'est ému de crainte et de respect;
Devant tes vingt-sept ans de vieux guerriers pâlissent:
Le lion de Saint-Marc se cache à ton aspect.

Lonado, Rivoli, Montlézime, Pescaire,
Ont entendu ton cri : *la victoire ou la mort!*
La baïonnette ici triomphe du tonnerre,
Là, le nombre au courage oppose un vain effort.

Parme, et Modène, et Naple, au bruit de ton passage,
Ont courbé tour-à-tour leurs fronts humiliés.
Tels de faibles roseaux agités par l'orage
Conjurent l'aquilon, sous son souffle pliés.

D'une main incertaine étayant sa couronne,
Chancelant, et du trône à demi-renversé,
Victor à tes genoux met les clefs de Tortone,
Et désarme le bras qui l'aurait terrassé.

Le fanatisme affreux, loin de Pavie en poudre,
Dans son antre sanglant s'enfuit les yeux hagards.
Du ciel, sourd à ses vœux, il appelait la foudre;
Ta foudre plus active a brisé ses poignards.

Où sont des potentats les hordes conjurées?
Tu parus : et Beaulieu, Provera, d'Alvinzy,
Pleurent leurs légions par la mort dévorées
Sous le drapeau d'Arcole et les murs de Lody.

Déshérité par toi du berceau de Virgile,
Wurmser s'est écrié : *D'un jour j'ai trop vécu !*
Il se trompait Wurmser : par un nouvel Achille
Sans honte un autre Hector pouvait être vaincu.

Mais quel déluge au loin mugit, et sur ta tête
Des hauteurs du Tyrol roule en flots menaçans?
Réjouis-toi! le roc, au fort de la tempête,
Immobile, se rit et de l'onde et des vents.

De son ame en vain Charle a rempli ses cohortes;
A ton génie en vain résiste sa valeur :
Gradich, à ton approche, ouvre en tremblant ses portes,
Et dans son port Trieste a reçu son vainqueur.

Comme Ossa, Pélion, sur leurs cimes chenues
Virent par Jupiter les Titans foudroyés,
Tels, sur des pics neigeux, dominateurs des nues,
Tarvis vit les Germains mis en poudre à tes pieds.

D'une lutte inégale impuissante victime,
« N'irritons plus, dit Charle, un superbe lion :
« De l'aigle des Césars que l'espoir se ranime!
« Son sang a trop coulé pour la soif d'Albion.

« Insatiable Tyr ! que me fait ta fortune ?
« D'une ligue dissoute artisan effronté,
« Tu bénis en secret la déroute commune :
« Des maux des nations toi seul as profité.

« Mais ton jour est venu ; tremble, oppresseur du monde !
« Ta chute dès demain peut consoler les mers.
« Tyran ! aux nations rends le trône de l'onde !
« C'est au vainqueur de Charle à venger l'univers. »

Charle a dit, et la paix, dans Udine étonnée,
Fait deux peuples amis de deux peuples rivaux....
Noble espoir des Français, vole à ta destinée :
Sur la place où fut Londre on verra nos drapeaux.

DEGUERLE.

ODE

SUR LES DANGERS DE LA PATRIE.

Quel est ce vaisseau dont les voiles
Maîtrisent les vents ennemis?
Sur la foi des mers, des étoiles,
Ses nochers sont-ils endormis?
La fortune enfle son courage;
Il ne soupçonne point l'orage
Qui veille dans les flancs du Nord:
Un zéphir trompeur le rassure,
Et son insensé Palinure
Rêve les délices du port.

Sécurité folle et coupable!
C'est trop suspendre ton réveil.
Les maux d'une guerre implacable
Sont les crimes de ton sommeil.
France! qu'as-tu fait de ta gloire?
Toi-même as trahi la Victoire
Fidèle à tes nobles drapeaux.
Quand le Nord vomit ses esclaves,
En vain elle cherche tes braves;
Es-tu veuve de tes héros?

De la Seine aux rives du Tibre,
Du Vésuve au double Apennin,
Ton peuple belliqueux et libre
Partout enchaînait le destin:
Mars précipitait nos armées,
Comme ces laves enflammées
Qu'Etna lance dans sa fureur:
Partout sur tes vastes frontières,
Devant nos légions altières,
Volaient la foudre et la terreur.

Et les enfans glacés du Pôle
Osent menacer tes remparts!
Et leur féroce espoir t'immole
Loin de tes défenseurs épars!
Et cette paix, vierge céleste,
Que la fière Albion déteste,
Qu'égorge son or asssassin;
Cette douce paix qu'avec gloire
Nous avait conquis la victoire,
Aurait fui pour jamais ton sein!

Pourquoi sur des rives lointaines
Semblas-tu bannir tes guerriers,
Et pour des palmes incertaines
Perdre d'infaillibles lauriers?
Pourquoi fendre les champs humides?
Que t'importent les Pyramides
Et des Arts le berceau vanté?
Repousse des hordes sauvages;
Défends, sur tes propres rivages,
Le berceau de la Liberté.

Tandis, hélas! que, trop loin d'elle,
Bonaparte, guidant tes fils,
Dispute au Croissant infidèle
La poussière qui fut Memphis;
Tandis que sa course illustrée
Jusqu'aux bords de l'onde Erythrée,
Fatigue la Nymphe aux cent voix,
Et que le vainqueur italique
Plonge dans les sables d'Afrique
Tes bataillons et ses exploits;

Vois-tu de l'Autriche insolente
Croître les nombreux attentats?
Quelle dérision sanglante
Suit de fallacieux débats!
La faiblesse invite à l'outrage;
La prévoyance et le courage
Eussent maîtrisé les hasards;
Mais Schérer devint ton Alcide,
Et ta Minerve sans égide
Tombe sous de lâches poignards.

Que dis-je! si j'en crois Neptune,
Un Dieu vengeur est dans nos ports;
C'est Bonaparte et sa fortune
Que le Ciel rend à nos transports.
Bysance en deuil aux Néréides
Conte les adieux homicides
Que lui fit son bras triomphant.
S'il put illustrer son absence,
Que ne fera point sa présence
Pour le peuple-roi qu'il défend?

Jouets du crime et loin des armes,
Nous dormions, vainqueurs dédaignés!
Vienne! tes fils paieront nos larmes
Dans tes murs de leur sang baignés.
Némésis trop long-temps sommeille :
France! que ta foudre s'éveille!
Que l'aigle altier soit abattu!
Triomphe, ô ma chère patrie!
Répare ta gloire flétrie,
Et règne encor par la vertu.

LEBRUN.

LE VIEILLARD D'ANCENIS,

ÉLÉGIE SUR LA MORT DU GÉNÉRAL HOCHE.

O mes fils! partageons les communes douleurs;
Pleurons : Nantes gémit, Angers verse des pleurs;
Un long crêpe a couvert ces riantes vallées;
Au bord du fleuve ému nos tribus désolées
Célèbrent un héros qu'enferme le cercueil :
Hoche n'est plus, mes fils; et la France est en deuil.
Il ne brillera plus sur un char de victoire,
L'heureux libérateur des rives de la Loire,
Puissant par la clémence et grand par les bienfaits.
Après avoir su vaincre il sut donner la paix.
Vous connaissez l'ormeau qu'entouraient nos familles,
Quand le dixième jour nos guerriers et nos filles
Par de rustiques jeux fêtaient la liberté :
Il comptait trente hivers : mes mains l'avaient planté;
Des vieillards, des amans son ombre était chérie,
Et son riant feuillage égayait la prairie;
Le fer, n'insultant pas ses rameaux protecteurs,
Ses rameaux, doux abri des timides pasteurs.
Soit quand les eaux du Ciel désaltéraient nos plaines,
Soit quand le chien brûlant tarissait nos fontaines,
Le voyageur qu'afflige un tronc inanimé
Redemande en pleurant l'ombrage accoutumé.
Mais les flots de la Loire ont semé le ravage :
Il a péri l'ormeau, délices du rivage;

Mes yeux l'ont vu tomber sans force et sans appui :
Hoche, plus jeune encore, est tombé comme lui.
Quels étaient les fléaux qui désolaient ces rives,
Quand il vint rassurer nos familles craintives?
Il parut, son aspect enfanta des guerriers.
Avant lui, désertant les rustiques foyers,
Femmes, enfans, vieillards cherchaient au sein des villes
Des jours moins inquiets et des nuits plus tranquilles ;
Nos peuplades fuyaient des soldats inhumains.
Nés dans les mêmes champs qu'ont dévastés leurs mains,
Ils vengeaient, disaient-ils, la foi de nos ancêtres.
Hélas ! ces malheureux, victimes de leurs prêtres,
De village en village apportant le trépas,
Calomniaient leur Dieu par des assassinats ;
Mais ce Dieu les frappa de sa main vengeresse :
Quiberon ! lieu célèbre et cher à ma vieillesse,
Tu n'as point oublié les braves d'Ancenis.
J'apprends que de nouveau les vaincus réunis
Promènent dans les bois leurs drapeaux parricides ;
Qu'on a vu sur nos bords des transfuges perfides
Qui, sous un joug impie ardens à se ranger,
Ont mendié partout l'appui de l'étranger :
Que l'Anglais avec eux vient désoler les plaines.
« L'Anglais !... du sang breton coule encor dans mes veines,
« M'écriai-je aussitôt, je joindrai nos soldats ;
« Le fer ne sera point trop pesant pour mon bras.
« L'Anglais !... Partons, mes fils, embrassons votre mère :
« Armez-vous ; donnez-moi le glaive héréditaire
« Qu'aux champs de Fontenoy ma jeunesse a porté ;
« Et que mes derniers coups vengent la liberté ! »
Nous partons, nous quittons votre mère alarmée :
J'offre au jeune héros qui commandait l'armée

Quatre guerriers de plus, le père et les trois fils,
Vos bras, votre courage et mes cheveux blanchis.
Il sourit : « J'y consens, soyez parmi les braves,
« Hommes libres, dit-il, combattez les esclaves. »
Ce jour même nous vit triompher sous ses lois,
Et nous avons de près admiré ses exploits.
Anglais, brigand, rebelle inondaient le rivage;
Mais la patrie enflamme et double le courage.
La gaîté qui préside aux combats des Français
Garantissait d'avance et chantait nos succès :
A ces chants belliqueux les rebelles frissonnent :
L'airain, le fer, les flots, la mort les environnent;
Tout meurt, fuit ou se rend : le rivage est soumis,
Et le vainqueur debout ne voit plus d'ennemis.
Nos mains ont désarmé leurs phalanges tremblantes.
Bientôt ces lieux n'offraient que des roches sanglantes,
Des sables infectés et de débris couverts,
Et des vaisseaux fuyant sur l'asile des mers.

Après ce jour illustre un heureux jour commence;
Défaits par la valeur, vaincus par la clémence,
Les tristes Vendéens à la guerre échappés
Abandonnent les chefs qui les avaient trompés.
Exilé trop long-temps sous la tente guerrière,
Le villageois revient habiter sa chaumière.
La paix a ramené les champêtres plaisirs :
Un ami des humains nous a fait ces loisirs;
Des vainqueurs, des vaincus il essuya les larmes;
Partout, dans les hameaux, en déposant les armes,
Les Français réunis embrassaient les genoux
De cet ange de paix descendu parmi nous.
Il nous rendit nos jeux, nos danses bocagères;
Il chanta le refrain de nos chansons légères.

Ancenis vit encor les fêtes sous l'ormeau ;
La colline entendit les sons du chalumeau.
Et le pasteur, enflant la musette rustique,
Egaya vers le soir le repas domestique.
Tel, quand au sein des nuits les sombres aquilons
Ont de sifflemens sourds attristé les vallons,
Prodiguant à nos fleurs sa caressante haleine,
Le zéphir du matin vient consoler la plaine.
O père infortuné qu'assiégent les regrets !
Un bonheur sans nuage habite ces guérets.
Qu'à nos agriculteurs ta vieillesse sacrée
Offre les doux rayons d'une belle soirée.
Tous ceux qui maudissaient, dans nos calamités,
Leurs champs semés toujours et toujours dévastés,
Les yeux mouillés de pleurs, diront : Voilà son père,
Eprouvant par ton fils un destin plus propère,
Devant tes cheveux blancs, prompts à se rallier,
En foule ils t'ouvriront le chaume hospitalier :
Du pacificateur là tu verras l'image,
Des heureux qu'il a faits tu recevras l'hommage ;
Tu trouveras partout des soutiens, des amis ;
Mais qui peut consoler de la perte d'un fils ?
Ah ! la patrie au moins reconnaissante et juste
Soulage avec respect ton indigence auguste.
De ce fils qui n'est plus le nom te sert d'appui :
La justice du temps a commencé pour lui.
Les siècles à venir sont déjà sa conquête ;
De son deuil triomphal on célèbre la fête :
Moi-même de Paris visitant les remparts,
J'ai vu, mes fils, j'ai vu dans la plaine de Mars
La douleur et les arts qui lui prêtaient des charmes,
Tout hormis le guerrier qu'honoraient tant de larmes.

Ainsi que les héros les sages l'ont vanté;
Tout le peuple a gémi : les Bardes ont chanté.
Quatre chefs renommés, l'espoir de la patrie,
Portaient du guerrier mort la dépouille chérie;
Magistrats, citoyens, l'œil triste et l'âme en deuil,
De leurs rameaux de chêne ombrageaient son cercueil.
Courbé par la douleur et le poids des années,
Son vieux père, accusant l'arrêt des destinées,
Laissait tomber ces mots cent fois interrompus:
« Charles, mon pauvre enfant, je ne te verrai plus! »
Les rayons du héros entouraient sa famille,
Et le père, et la veuve, et la sœur, et la fille
Qui, sa branche à la main, tendait vers le tombeau
Ses petits bras couverts des langes du berceau.
Lui-même contemplait cette fête imposante :
Quand tout pleurait, son ombre invisible et présente
Mêlait un chant de gloire aux longs gémissemens,
Et de nos défenseurs recevait les sermens.

Ils ne seront pas vains, l'heure approche où la France
Du vainqueur des Anglais remplira l'espérance.
Quand l'aigle a ralenti son vol audacieux,
Quand la paix triomphante et descendant des Cieux
A la voix des Français vient sourire à la terre,
Debout sur des débris l'orgueilleuse Angleterre,
La menace à la bouche et le glaive à la main,
Réclame encor la guerre et veut du sang humain;
Elle dont le trident, asservissant les ondes,
Usurpa les trésors et les droits des deux mondes.
Rendons aux nations l'héritage des mers;
Entendez, mes enfans, la voix de l'univers :
O vous, des guerriers francs élite magnanime !
Les Alpes sous vos pas ont abaissé leur cime;

Vous franchîtes les monts, vous franchirez les flots :
Des tyrans de la mer punissez les complots :
Ils combattront pour l'or, vous pour une patrie.
Si jadis un Français des rives de Neustrie
Descendit dans leurs ports précédé par l'effroi,
Vint, combattit, vainquit, fut conquérant et roi ;
Quels rochers, quels remparts deviendront leur asile,
Quand Neptune irrité lancera dans leur île
D'Arcole et de Lodi les terribles soldats,
Tous ces jeunes héros vieux dans l'art des combats,
La grande nation à vaincre accoutumée,
Et le grand général guidant la GRANDE ARMÉE.

M. J. CHÉNIER.

CHANT FUNÈBRE

SUR LA MORT DU GÉNÉRAL HOCHE.

UN BARDE.

RÉCIT.

Soeur auguste de Mars, ô terrible Bellonne!
Enveloppe ton front de lugubres cyprès;
Et vous guerriers que la gloire couronne,
Donnez un libre cours à vos justes regrets.
D'un héros qui n'est plus ma harpe désolée
Consacre le trépas:
Baignons de pleurs le mausolée
Où sommeille son glaive, arbitre des combats.

TROIS GUERRIERS.

Déjà la parque meurtrière
Moissonne le fil de ses jours;
Un éternel repos pèse sur sa paupière,
Et dans la froide tombe il descend pour toujours.
Tels d'un cèdre aux ombres propices,
Qui foulait de son poids le Liban sourcilleux,
Tous les vents conjurés au fond des précipices
Roulent ses débris orgueilleux.

CHOEUR DES JEUNES FILLES.

Appui de la France éplorée,
Permets que nos timides mains
Du crêpe solennel voilent l'urne sacrée
Où ta cendre va fuir les regards des humains.
Un long deuil remplace les fêtes
Que d'un peuple opprimé te préparait l'amour.
Ces superbes lauriers promis à tes conquêtes
Appellent en vain ton retour.

DES VIEILLARDS.

Funestes rives de la Loire,
Muets témoins de tant d'horreurs,
Non, vous n'oublîrez point sa bienfaisante gloire,
Vous, dont il désarma les coupables fureurs.
A vos soldats chargés de crimes
Il apporta la paix, la sainte humanité,
Et sut les entraîner par ses vertus sublimes
Au culte de la liberté.

L'aigle altier de la Germanie,
Loin des bords sauvages du Rhin,
Fuyait épouvanté de ton mâle génie,
Et signalait les droits du peuple souverain.
Tout répétait ton nom célèbre...
Tu meurs! mais, défendu par ton bras indompté,
Le Français, à l'abri de ta palme funèbre,
Respire l'immortalité.

CHOEUR DES BARDES.

Descends sur nous, ombre chérie,
Du palais mobile des vents.
Sous nos doigts inspirés que la corde attendrie
Retrace tes exploits d'âge en âge vivans.
Dans les champs affreux du carnage,
Sur les pas du guerrier qui commande après toi,
Enchaîne la fortune; et redouble l'effroi
Que va répandre son courage.

M. Baour-Lormian.

ÉLÉGIE

SUR LA MORT DE MUIRON,

TUÉ A LA BATAILLE D'ARCOLE.

Arcole, en tes vallons fameux par nos guerriers,
Les larmes du vainqueur ont mouillé ses lauriers;
Tu vis de cent héros moissonner la vaillance,
Qu'à l'Italie encor redemande la France.
Là plus d'un grand destin, en naissant immolé,
Plus d'un nom que la gloire eût un jour relevé,
Expira dans l'oubli, sous la tombe jalouse.
Mais du jeune Muiron, mais de sa tendre épouse,
Ma lyre veut du moins consacrer les malheurs,
Et l'avenir ému leur donnera des pleurs.
« Dans le camp des Français, leurs jeunes destinées
« Au milieu des périls s'écoulaient fortunées;
« Un fils, depuis six mois, souriait à leurs vœux,
« Et du premier amour ils s'aimaient tous les deux:
« La veille du combat, loin du fracas des armes,
« L'hymen au front voilé leur prodiguait ses charmes.
« Dans ce moment d'ivresse, il semblait que le Dieu
« Leur dit secrètement: c'est le dernier adieu.
« Au signal du tambour, Muiron cherche la gloire;
« Il part, combat et meurt. On chante la victoire.
« Son épouse accourait; les guerriers, l'œil baissé,
« L'accueillent en passant d'un silence glacé.

« Vers les bords de l'Adige en tremblant elle arrive;
« Elle l'appelle, elle voit sur la sanglante rive
« Muiron, les yeux couverts des ombres du trépas,
« Et, pour la recevoir, ouvrant encor les bras.
« Elle ne parle point, mais chancelle, soupire;
« Sur l'époux bien aimé lentement elle expire.
« Ce jour qu'il ne voit plus importune ses yeux,
« Et d'un dernier regard elle accuse les cieux.
« Sans parens, sans appui, sans lait, sans nourriture,
« L'enfant restait; la mort, outrageant la nature,
« Sur la tendre victime étendit son courroux.
« L'épouse dans la tombe avait suivi l'époux,
« L'enfant ne suça point le lait de l'étrangère;
« Dans la tombe, à son tour, l'enfant suivit la mère. »
Ainsi, quand le bélier vient reverdir les champs,
En un bosquet paré, les filles du printemps,
Belles l'une par l'autre, on voit s'unir deux roses,
Sur une même tige un même jour écloses:
Entre elles deux jaillit le timide bouton,
D'un amour mutuel aimable rejeton.
La grêle à coups pressés abat les fleurs naissantes;
En s'unissant encor les roses languissantes
Inclinent tristement leur front pâle et flétri,
Près d'elles tombe et meurt le rejeton chéri,
Que du plus doux zéphir un souffle fit éclore,
Mais qu'un de ses baisers n'entr'ouvrait pas encore.

M. J. Chénier.

LE CHANT DES VENGEANCES,

COMPOSÉ POUR L'ARMÉE D'ÉGYPTE.

Aux armes ! qu'aux chants de la paix
Succède l'hymne des batailles ;
Aux armes ! loin de nos murailles
Précipitons nos rangs épais.
Qu'importe l'Europe vaincue,
Qu'importe la foule éperdue
Des tyrans tremblans devant nous ?
La paix nous est-elle permise ?
L'affreux brigand de la Tamise
N'a pas succombé sous nos coups.

C'est lui qui des peuples armés
Soudoya les hordes serviles :
Par lui de nos guerres civiles
Les flambeaux furent allumés.
Des bourreaux de notre patrie
Son or suscita la furie,
Sa main aiguisa les couteaux :
Nos revers, notre aveugle rage,
Nos crimes, tout fut son ouvrage ;
De la France il fit tous les maux.

Et tant de forfaits impunis
N'auraient pas enfin leur salaire ?
Et les fiers enfans de la guerre
A ce point seraient avilis ?
Mânes sanglans ! pâles victimes !...
Ombres chères et magnanimes
Des braves morts dans nos combats !
Vos exploits ont sauvé la France :
Aux Français vous criez vengeance,
Et vos cris ne l'obtiendraient pas ?

Vengeance !... Jusques aux deux mers
Que ce cri sacré retentisse !
Vengeance ! Nous ferons justice
A Londre, à nous, à l'univers.
Artisan des malheurs du monde !
Trop fier dominateur de l'onde,
En vain crois-tu nous échapper :
Sur tes rochers inaccessibles,
Le géant, de ses bras terribles,
Va te saisir et te frapper.

Vainqueurs d'Hondscot, de Wissembourg !
Héros de Fleurus et d'Arcole !
Triomphateurs du Capitole,
De Quiberon, de Luxembourg !
Nous tous fils de la République,
Sous les drapeaux de l'Italique,
Joignons nos saints ressentimens ;
Sûrs, malgré les flots, les tempêtes,
D'atteindre les coupables têtes,
Que vont dévouer nos sermens. M. Rouget de Lisle.

AL VINCITOR DI MARENGO,

IMITAZIONE DELL'ODE IV, LIB. 4, D'ORAZIO, *qualem ministrum fulminis alitem*

Come l'aquila s'avventa
D'angue immane alla tenzon;
Qual su damma al pasco intenta
Si precipita il leon.

Tale il duce de' Gagliardi,
Sovra i Teutoni Piombo;
E in poch'ore i suoi stendardi
D'Alpe al Mincio inalbero.

Dove pria l'ira tedesca
Si vedeva cavalcar,
Come fiamma in avid' esca,
Come vento in ampio mar.

Rise in torno il ciel; di pace
La bell' Iride appari:
L'Anglia avara, e mal sagace
Ne' suoi nembi si copri.

De' Germani il condottiero,
Cui dal crin cadde ogni allor,
Cosi alfin scrisse all' altiero
Del Danubio domator.

Por giù l'ire amai ti piaccia,
E l'impresa abbandonar;
Cervi, andiam de' lupi in traccia;
Il fugire è triunfas.

L'aspro popolo di Brenno
Che ognor grande in guerra fù;
Forza accrebbe, ardire, e senno,
Poi che usci di servitù.

Sicom' elce in arduo monte,
Cui Sfrondo duro arator
Piu superba alza la fronte,
E del ferro acquista onor.

Non cosi piu forte Anteo
Dal terren si rialzo,
Ne si fier l'angue Lerneo
Colli e testo rinnovo.

Se del mar lo cacci in fondo,
Piu feroce emergera,
Se il sotterri, il suol fecondo
Armi e schierre produrra.

Cadde omai, cadde ogni speme:
Lieti nunzj attendi invan,
Chi fortuna avvinta tiene
Di tal gente e capo e man.

A. Buttura.

DI MARENGO LA BATTAGLIA[1].

CANTA, o Musa, il valor de l'Ercol franco,
Onde a Marengo le tedesche belve
Lasciar l'ossame inaridito e bianco.

Era in quella stagion, ch' entro le Selve
Chiama l'usignuolin la sua diletta,
Perchè tacita più non si rinselve;

Quando a splender torno de l'Alpi in vetta
Il Guerrier de' guerrieri, emulo al sole,
Che atraverso le nubili il di saetta.

A lui vicin, com' aquila, che vole
La dedalea mecanica traea
De' cavi bronzi la pesante mole.

Qui con pali ad accette un stuol rompea
Sempiterna di ghiacci enorme sbarra,
Tal, che tremuoto ne cader parea.

La di morte apparian le brune carra,
E tratto tratto rifulgean da lunge,
O gorgiera, o moschetto, o scimitarra!

[1] Sujet improvisé à Paris, chez M. Joseph Fravega, ministre plénipotentiaire de Gênes.

Alfin su i dirupati argini giunge
Torrente inondator d'armi e cavalli,
Ch'or si parte in se stesso, or si congiunge.

Tamburi, e trombe, e timpani, e timballi,
Col fragor de la bellica armonia
Le spelonche rintronano, e le valli.

Scosso da l'infernal sua letargia,
Scavernandosi l' orso a salto a salto,
Come spaurato capriol, fuggia.

Nel pian frattanto, ad aspettar l'assalto,
L'austriaco duce si pianto qual torre,
Con occhi biechi e con la spada in alto.

Mille ignivome sue machine opporre
Osa a l'impeto franco, e mille schiere
Fra l'Italia e l'Italico frapporre.

A romper guerra incominciar primiere
Le pedestri caterve, e più veloci
Corser l'altre a ferirsi in lor carriere.

Aspri nitriti, e ferreo suon di voci,
Grandin di piombo, e screpito d'acciari,
E scoppj orrendi con ruine atroci,

Fean tal rumor, qual d'Africa ne' mari
Songlion talor due turbini infocati,
Che van cozzando con tempesta pari.

Monchi, laceri, pesti, insanguinati,
Cavalli e cavalieri, empiano il campo,
E vivi, e spenti in cumol rovesciati.

Mentre pugnan così tra il fumo e il vampo,
Che per le salme fra i guerrier cadute
Sin la strage alla strage era d'inciampo,

Ove fremito e duol, colpi e ferute,
Confondosi vieppiù, Berthier s'inalza
Qual scoglio fra bollenti onde canute,

Su cui la piena rotolando balza
Tanto, che rotta nelle sabbie opposte
Dal suo rigido fianco si rimbalza.

Ve', come sprona al corridor le coste
L'intrepido Desaix, qual Decio, urtando
Ferocemente nel terribil oste.

Parea falce di morte il fier suo brando,
Fiamma il cimiero, e Gorgone il sembiante,
Che le turbe di tema iva agghiacciando;

Allor, che micidial piombo rugghiante
Colpillo in fronte, e su la estinta massa
Precipite cascò d'armi sonante.

Bonaparte sel vede, e il ferro abassa,
Qual nuovo Achillo a vendicar l'amico;
Poichè l'ira al dolor tempo non lassa.

Nè mai svelto così macigno antico
In Adige piombò, com' Ei percosse
Nel fianco de l'esercito nemico.

E sbarrando le luci umide e rosse,
Spaventevol mandò grido sì forte,
Che l'oste intera per fuggir si mosse.

L'irte Paure con le faccie smorte
Ne precedon la foga, e in un congiunte
Lo sieguono del par Vittoria e Morte.

Cadon le schiere d'ogni orgoglio emunte,
Difese invan da l'orrida mitraglia,
Et dal filo dei brandi, e da le punte;

Chè in mezzo ad esse rapido si scaglia,
E tronca, e fora, e penetra, e calpesta,
Sin che l'ultime file apre e sbaraglia.

Poi sotto la volcanica tempesta
Assai col brando ne la destra eretto
De' grossi bronzi la trincera infesta.

E l'ignifere man tronco di netto,
Che giù cascando con le miccie ardenti,
Le spensero nel sangue a lor dispetto.

E il suo bruno corsier snudando i denti,
Or con l'ugna rompea gli estinti, ed ora
Mordea le terga ai Vendali fuggenti,

Che sul terreno stramazzono allora,
Polve e sangue bevendo, e sangue intanto
Sgorgano a rivi dalle membra fuora.

Nè libero, nè vivo alcun di tanto
Esercito rimaso al fin sarebbe,
Se fosca notte nol copria col manto.

Qual istrice, che pur franger vorrebbe
Cerchio di cacciator, ma indarno il tenta,
Se più fitto di lance aspro s'accrebbe;

Tal s'arretra fra l'armi, e tal s'avventa
L'ostinato Melàs, e tal... Ma cede
A l'Eroe, perchè tregua almen consenta,
Ed offre il cambio, le mal tolte prede.

M. F. GIANNI.

LES CONQUÉRANS MODERNES DE L'ITALIE.

QUATRAIN.

SUWAROW, BONAPARTE, à la gloire fidèles,
Aux champs de l'Italie ont volé tour à tour,
Et tour à tour conquis les mêmes citadelles,
L'un en six mois, l'autre en un jour.

M. PINIÈRE.

AU PREMIER CONSUL.

ODE.

QUELLE est cette indomptable envie,
Cette soif d'immortalité?
C'est peu de vingt siècles de vie;
Il me faut une éternité.
Aux seuls noms des hommes célèbres,
Je m'indigne de mes ténèbres,
Je sens s'irriter mon orgueil.
Mon cœur vers la gloire s'élance,
Et, plein d'une noble insolence,
J'insulte à la nuit du cercueil.

Eh quoi! dans l'océan des âges
Mon nom mourrait enseveli!
Loin de moi, funestes présages!
Crainte honteuse de l'oubli!...
Je le sens; lorsqu'aux rives sombres
La mort, au vain peuple des ombres,
Un jour ira me réunir,
Mon nom rayonnant de lumière
S'échappera de ma poussière,
Prendra son vol dans l'avenir.

Quelle époque, en héros féconde,
Dans les fastes de l'univers,
Doit fixer les regards du monde,
Doit être l'objet de mes vers?
Siècles d'Athènes et de Rome,
A ma Muse offrez un grand homme,
Un héros digne de mes chants :
Je veux, dans ma verve enflammée,
Sur l'aile de la renommée,
Le conduire au-delà des temps.

Qu'ai-je dit? Des siècles antiques
Que sert de troubler le repos?
A la Grèce, aux champs italiques,
Pourquoi demander un héros?
Vous tous, Annibal, Alexandre,
Et toi qu'on vit près du Scamandre
Par tant de hauts faits t'illustrer,
Guerriers de Rome et de Sparte,
Cédez la palme à Bonaparte :
C'est lui que je vais célébrer.

Lyre de Pindare et d'Horace,
Seconde mes brûlans transports,
Et que le chantre de la Thrace
Soit surpassé par mes accords;
Que l'onde surprise s'arrête;
Que l'aigle, planant sur ma tête,
M'écoute du sommet des airs;
Et, sur les montagnes émues,
Que le chêne, voisin des nues,
S'incline au bruit de mes concerts.

Murs de Toulon, je vous atteste !
Murs témoins des premiers succès
Du héros qu'Albion déteste,
Du héros l'orgueil des Français :
En vain vos cent bouches tonnantes,
En vain vos bombes fulminantes
Vomissaient le fer en éclats ;
Bravant la foudre et la tempête,
Tranquille, il entend sur sa tête
Mugir le bronze des combats.

Mais ce héros n'était encore
Qu'un guerrier prodiguant ses jours :
C'était, aux portes de l'aurore,
Le soleil commençant son cours.
Double Apennin, courbe ta cime :
Il a pris son essor sublime ;
Il touche à ton faîte orgueilleux,
Et sur l'Italie alarmée
Il précipite son armée
De ton sommet audacieux.

Le vois-tu ce jeune intrépide
Qui s'avance d'un pas hardi,
Affrontant le bronze homicide
Au pont d'Arcole et de Lodi ?
Plein de la valeur qui l'entraîne,
Il presse sa troupe incertaine,
Il l'embrase d'un feu nouveau ;
Et sur ce pont où le sang coule,
Où ses soldats tombent en foule,
Son bras vainqueur plante un drapeau.

Vois-tu dans ces plaines sanglantes
Fuir les Germains épouvantés ?
Vois-tu nos légions ardentes
Les suivre à pas précipités ?
En vain ils comptent sur la fuite :
La mort s'attache à leur poursuite,
La mort frappe de rang en rang ;
Et vers l'Adda, le Pô, l'Adige,
Les Français, qu'un héros dirige,
Partout triomphent en courant.

Tel, du sein grondant des montagnes,
Soudain un torrent écumeux
S'élance à travers les campagnes,
Et roule à flots tumultueux :
Ou tel un rapide incendie,
Déployant sa flamme agrandie,
Vole escorté par la terreur,
Et dans les forêts qu'il ravage,
Brûle, dévore en son passage
Tout ce qui s'offre à sa fureur.

Pyramides, tombeaux célèbres,
Où cent rois par l'orgueil trompés
Croyaient échapper aux ténèbres
Dont leurs noms sont enveloppés ;
Voyez vous ces hordes esclaves
S'enfuir à l'aspect de nos braves
Jusques au fond de leurs déserts ;
Et des remparts d'Alexandrie,
Jusques au sein de la Syrie
Flotter nos drapeaux dans les airs ?

La superbe Thèbe aux cent portes,
Autrefois le séjour de Mars,
S'éveille au bruit de nos cohortes
Foulant ses décombres épars.
Tyr frémit ; elle croit entendre
Son vainqueur, le fier Alexandre,
La poursuivre dans ses débris :
Et, du milieu de la poussière,
Memphis, levant sa tête altière,
Sourit au nouveau Sésostris.

Mais sur les rives africaines
C'est assez cueillir de lauriers ;
Reviens.... sur ces plages lointaines,
Ton nom suffit à tes guerriers.
Hélas ! dans ton ame attendrie
N'entends-tu pas de la patrie
La voix plaintive t'appeler ?....
Sauve sa liberté mourante,
Et rends à sa gloire expirante
L'éclat dont tu la fis briller.

C'est lui... Les longs cris d'allégresse,
Les chants, m'annoncent son retour.
Que tout s'abandonne à l'ivresse !
Le ciel le rend à notre amour.
De palmes couronnons sa tête ;
De nos palais ornons le faîte ;
Au trône élevons ses vertus.
Et vous ennemis de la France,
Tremblez... la foudre le devance :
Encore un jour, vous n'êtes plus.

Monts protecteurs de l'Ausonie
Cédez à son pouvoir divin.
Il veut : à son ardent génie
La nature s'oppose en vain.
Lui-même, à travers les abimes,
A ses cohortes magnanimes
Il trace un glorieux sentier;
Il gravit ces roches arduës
Que l'aigle, aux ailes étendues,
Mesure de son vol altier.

O Marengo ! quelles peintures,
Quels vers, quels accords éclatans,
Apprendront aux races futures
La valeur de tes combattans ?
Quel noble enfant de Polymnie,
Quel fils du dieu de l'harmonie
Te chantera dans ses transports ?
Ma lyre l'eût osé peut-être;
Mais ton nom aux siècles à naître
En dira plus que mes accords.

Jour heureux ! patrie adorée,
Revois tes courageux enfans
Qu'une paix long-temps désirée
Vers toi ramène triomphans;
Sion, dissipe tes alarmes;
Vertus, beaux arts, séchez vos larmes !
Parlez, oracles de Thémis...
O France ! jouis de ta gloire;
Souris, de ton char de victoire,
Aux destins qui te sont promis.

M. Pellet.

CHANT DU 14 JUILLET 1800.

O glorieuse destinée !
Applaudis-toi peuple français :
Bientôt de palmes couronnée,
La victoire obtiendra la paix.
Le front des Alpes s'humilie,
Nous avons franchi leurs frimats ;
Et tous les forts de l'Italie
S'ouvrent deux fois à nos soldats.

Où sont ces ennemis, qui, dans Nice et dans Gênes,
Avaient osé dicter leurs ordres absolus ?
Leur sang du Milanais rougit au loin les plaines.
Un héros se présente : ils ne sont déjà plus.

Des Germains l'aigle épouvantée
Dans Vienne revole à grands cris,
Et sur la route ensanglantée
Ne voit partout que des débris.
A cette nouvelle fatale
La cour des Césars est en deuil,
Et de la Tamise rivale
Nos succès confondent l'orgueil.

Du sommet de ces monts où sa source est placée,
Le Rhin nous reconnaît et s'élance en fureur,
Et toujours indigné de sa honte passée,
Au Danube ennemi court porter sa terreur.

En vain ils se liguent ensemble;
Déjà leur rivage est franchi :
Leur défenseur s'enfuit et tremble;
Tous deux sous nos lois ont fléchi.
Tallard [1], dont la honte s'efface,
Tallard, au bout de cent hivers,
Vois nos lauriers couvrir la place
Qui fut témoin de ses revers.

O glorieuse destinée! etc.

Agrandis ton enceinte, ô temple de la guerre!
Orne-toi des tributs de vingt peuples domptés.
Que ces drapeaux ravis à trois parts de la terre
Sur tes murs belliqueux flottent de tous côtés!

Et toi qu'un si grand jour inspire,
Muse, sois digne du vainqueur!
Que les prodiges de la lyre
Egalent ceux de la valeur!
Aux fiers accords de la trompette,
Femmes, guerriers, mêlez vos chants;
Et que ce temple au loin répète
Des concerts mâles et touchans.

UNE FEMME.

Gémissez avec moi : nos foyers solitaires
Redemandent nos fils, nos frères, nos époux.

[1] Le maréchal de Tallard, battu et fait prisonnier à la bataille d'Hochstet, le 13 août 1704.

CHOEUR DES GUERRIERS.

Ils reviendront bientôt dans les bras de leurs mères ;
Ils reviendront vainqueurs : mères, consolez-vous !

UN VIEILLARD.

O combien la France affaiblie
Pleura d'illustres défenseurs !

UN JEUNE GUERRIER.

Combien la France énorgueillie
Leur a donné de successeurs !

UNE JEUNE FILLE.

Mon amant perdit la lumière.

UN GUERRIER.

Tous nos cœurs vont t'offrir leurs vœux.

UNE AUTRE.

Mon frère est mort sur la poussière.

UN GUERRIER.

Ton frère est à jamais fameux.

UNE SEULE VOIX.

Tu meurs, brave Desaix ! tu meurs ! ah ! peux-tu croire
Que l'éclat de ton nom s'éteigne avec tes jours?
L'Arabe en ses déserts s'entretient de ta gloire,
Et ses fils à leurs fils la rediront toujours.

CHOEUR DE GUERRIERS.

Memphis en sa plaine stérile
Garde le bruit de tes combats :
Sur ces bords chantés par Virgile
L'Eridan pleure ton trépas;
Ce fleuve enfin qui, dans les nues,
D'Alexandre a fui les regards,
A vu ses sources inconnues
Se couvrir de tes étendards.

O glorieuse destinée, etc.

Entendez-vous frémir ces augustes portiques ?
Des fantômes brillans, des mânes glorieux,
Descendent sous ce dôme au bruit de vos cantiques;
Sa pompe triomphale a réjoui leurs yeux.

O Condé, Villars et Turenne!
C'est vous que j'entends, que je vois.
Vous cherchez le grand capitaine
Qui surpassa tous vos exploits.
Les fils sont plus grands que leurs pères,
Et vos cœurs n'en sont point jaloux;
La France, après tant de misères,
Renaît plus digne encor de vous.

Hélas! de ses honneurs la France dépouillée
A vu les factions disputer ses lambeaux,
Et des plus noirs forfaits la liberté souillée
Dicta long-temps ses lois au milieu des bourreaux.

Toi qu'on a tant déshonorée,
Liberté! calme tes douleurs.
De ta couronne déchirée
Le sang ternissait les couleurs :
Mais enfin dans ce jour de fète
La clémence adoucit tes traits,
Et ses mains orneront ta tête
De fleurs qui brillent à jamais.

DOUBLE CHOEUR DE VIEILLARDS ET DE JEUNES GENS.

VIEILLARDS.	JEUNES GENS.
O souvenirs d'horreur!	O jours de l'espérance !

VIEILLARDS.	JEUNES GENS.
Déplorons le passé.	Célébrons l'avenir !

VIEILLARDS.

La nuit de la douleur couvrit dix ans la France.

JEUNES GENS.

Dix ans d'adversité en ce jour vont finir.

UN VIEILLARD.

O mes fils! ma seule défense!
Où trouver vos restes chéris?
Tous les amis de mon enfance
Furent massacrés ou proscrits.

JEUNES GUERRIERS ET JEUNES FILLES.

Vieillards ! appaisez votre plainte ;
Goûtez le charme du repos :
Vos derniers ans coulent sans crainte
Sous les auspices d'un héros.

Des plus fermes états les forces s'affaiblissent ;
Les vices et le temps précipitent leur fin :
Ainsi que les mortels les nations vieillissent,
Et toujours leur éclat est près de leur déclin.

Mais à l'empire en décadence
Souvent le ciel daigne accorder
Des mortels qu'il choisit d'avance,
Des héros faits pour commander.
Le plus grand dessein s'exécute
Au gré de ces esprits heureux,
Et l'état, voisin de sa chute,
S'affermit, appuyé par eux.

O glorieuse destinée, etc.

Un grand siècle finit, un grand siècle commence :
Gloire, vertus, beaux arts, renaissez avec lui !
O Dieu ! vois à tes pieds tomber ce peuple immense :
Les vainqueurs de l'Europe implorent ton appui.

VIEILLARDS.

Forme l'enfance et la jeunesse
Au goût du travail et des mœurs !

JEUNES GENS.

Donne la paix à la vieillesse!

JEUNES FILLES.

Accorde à tous des jours meilleurs!

CHOEUR GÉNÉRAL.

Etre immortel, qu'à ta lumière
La France marche désormais,
Et joigne à la vertu guerrière
Toutes les vertus de la paix.

M. Fontanes.

LA LIBERTÉ DES MERS.

ODE.

Ils ont dit dans leur cœur : Régnons seuls sur les ondes ;
Courons d'un pôle à l'autre enchaîner les deux mondes ;
Que la force et l'injure établissent nos droits !
Que par nous asservi sous une loi commune,
Le trident de Neptune
Gouverne dans nos mains les peuples et les rois.

Sur nos desseins d'abord jetons un voile sombre ;
De nos amis trompés sachons grossir le nombre.
Si le Ciel nous repousse, évoquons les enfers ;
Et pour mieux affermir du pouvoir britannique
Le sceptre tyrannique,
Employons et l'audace et le bras des pervers.

Ainsi nouveaux Titans, leur orgueilleux génie
Aspire sur les mers à rompre l'harmonie
De cet ordre éternel qui régit l'univers :
Ils bravent cette loi par la sagesse écrite,
« Que le sein d'Amphitrite
« Embrasse et tienne unis tous les peuples divers. »

Souffriras-tu l'injure où leur orgueil se fonde,
O France ! ô ma patrie, en héros si féconde !
Ne foudroîras-tu pas ces droits persécuteurs,
Et ces mille vaisseaux affamés de conquêtes,
Comme autant de tempêtes
Promenant sur tes bords leurs malignes fureurs ?

En vain l'humanité s'indigne et se soulève,
Avec le pauvre même ils ont rompu la trève.
O parjures conseils ! tyrans capricieux !
Du pêcheur indigent la nacelle captive
Ne revoit plus la rive
Où sa famille en pleurs le redemande aux Dieux.

C'en est trop, renaissez, courages magnanimes !
O Duquesne, ô Forbin ! vos exemples sublimes
Seraient-ils donc perdus pour les héros français ?...
Mais ils ont pris l'essor, leur gloire est préparée,
Et les fils de Nérée
Vont des enfans de Mars égaler les succès.

Du Tage à la Néva j'entends gronder l'orage.
Toi seule tu frémis, ô moderne Carthage !
Les Rois auront l'appui d'un peuple souverain :
Le monde à ce traité qui réunit leurs armes,
Ne conçoit plus d'alarmes ;
En pacificateurs ils se donnent la main.

Qu'oppose à cette ligue une altière puissance ?
Elle n'a plus d'amis que Lisbonne et Bysance,
Et sa feinte amitié va creuser leur cercueil !
Peuples infortunés, voulez-vous de ses crimes,
Déplorables victimes,
Par elle subjugués, expier son orgueil ?

O mânes de Pombal, ombre auguste et chérie,
Viens de la tombe encor ranimer ta patrie !
Dis-lui que ses vengeurs forment déjà leurs rangs ;
Mais le Tage à ta voix, de ce sceptre insulaire
Trop long-temps tributaire,
Repousse avec ses flots ses avares tyrans.

Quoi donc! impatiens d'étendre leurs ravages,
Ils courent menacer le Nil et ses rivages;
De quel aveugle espoir seraient-ils enivrés?
Pensent-ils que l'Egypte eût oublié l'injure
D'un ministre parjure,
Et ces affreux poignards au meurtre consacrés?

Non, la terre d'Isis, libre un jour de ses chaines,
N'ouvrira plus ses ports à leurs flottes hautaines :
J'en jure par le nom de son libérateur;
J'en jure par Hermès au puissant caducée,
Par sa gloire offensée,
Qui rejette les vœux d'un peuple usurpateur.

« Tyrans, leur a-t-il dit, d'une voix menaçante,
« Ainsi que vos succès votre audace croissante
« Veut envahir le monde et tout mettre à ses pieds :
« Quoi ! de la Liberté, bienfait de la nature,
« Vous réglez la mesure,
« Et fermez mon empire aux peuples effrayés!

« Malheureuse Albion, tes coupables ministres,
« Quand mon bras, écartant leurs pavillons sinistres,
« A la France eût rendu ses héros triomphans,
« N'ont-ils pas repoussé d'un dédain fanatique
« Le rameau pacifique
« Que le chef d'un grand peuple offrait à tes enfans?

« Eh bien! reçois le prix d'une paix dédaignée ;
« Il n'est pas loin le jour où la terre indignée
« Va t'exiler toi-même et te fermer ses ports :
« Ainsi d'un long orgueil expiant l'insolence,
« Ton oisive opulence
« Verra tous les besoins dévorer ses trésors.

« Par des canaux impurs ta fatale industrie
« Versant ton or au sein de l'Europe flétrie,
« Fit couler par torrens ce fléau des humains ;
« Ah! tremble que Plutus, infidèle complice,
« Pour ton propre supplice,
« N'arme de tes enfans les parricides mains !

« Mais tes nombreux vaisseaux, tes besoins, tes largesses,
« Ont du Gange appauvri, dissipé les richesses ;
« Et l'or ne coule plus de ton sein épuisé.
« Souviens-toi qu'il ressemble à la vague mobile
« Qui vient battre ton île,
« Et fuit plus vite encore au rivage opposé.

« Abjure tes erreurs, il en est temps encore ;
« Rends un sceptre usurpé que l'univers abhorre :
« Que d'autres par son poids dans l'abîme entraînés !...
« De Tyr et de Carthage entends gémir les ombres ;
« A peine leurs décombres
« Sont-ils pour attester leurs beaux jours terminés.

« Vois ces nouveaux Césars, qui de la Germanie
« Accourant pleins d'honneur, d'audace et de génie,
« Vont d'un rapide élan franchir ces flots amers,
« Et bientôt par mon bras guidés vers la Tamise,
« Sur sa rive soumise
« Entends-tu proclamer la liberté des mers ? »

M. Lefebvre.

FRAGMENT

DU DISCOURS DE M. FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU,

LU A LA SÉANCE PUBLIQUE DE L'INSTITUT, LE 15 MESSIDOR AN VIII.

. .

Mais au lieu de leçons s'il nous faut des modèles
Pour braver de la mort les terreurs infidèles,
Suivons de nos guerriers l'exemple généreux :
L'existence n'est rien, la gloire est tout pour eux.
O source d'héroïsme, admirable et féconde !
Ceux qui bravent la mort sont les maîtres du monde.
Mais nous, nous dont la vie aux dépens de la leur
Coule en ces doux loisirs que nous fit leur valeur,
Pourrons-nous oublier à quels périls s'exposent
Ceux sur qui nos destins tranquillement reposent ?
Pour sauver leur pays, voyez leur zèle ardent
A forcer le Danube, à franchir l'Eridan :
Voyez-les tout à coup délivrant l'Ausonie,
Dans son centre étonné pressant la Germanie,
Et surprenant l'Europe et l'Afrique à la fois
Par la rapidité de leurs vastes exploits.
L'agile Renommée à peine peut les suivre ;
C'est pour eux qu'il s'agit de vaincre, et non de vivre.
Thèbes n'eut autrefois qu'un Epaminondas ;
La république en compte autant que de soldats :
Chacun est un héros plein de la noble envie
D'étendre sa mémoire au-delà de sa vie,

Et son regard perçant, dans la nuit du tombeau,
De l'immortalité voit luire le flambeau.
Parmi tous ces guerriers dans la fleur de leur âge,
Toi de qui la prudence égalait le courage,
Magnanime Desaix! que ce beau dévouement
Jette un durable éclat sur ton fatal moment!
Tout couvert de lauriers, un seul regret te reste;
Un seul penser t'occupe, ô guerrier trop modeste!
De toi-même toi seul tu n'es point satisfait;
Pour la postérité tu crains d'avoir peu fait.
Desaix! que ta grande ombre aujourd'hui se console!
Chez nos derniers neveux ta dernière parole
Retentira sans cesse, et de ton souvenir
Sans cesse entretiendra les siècles à venir.
Le premier des héros doit se connaître en gloire,
Et c'est lui qui t'inscrit au temple de mémoire.
Bonaparte s'honore en sachant t'honorer;
Ta mort le fit gémir de ne pouvoir pleurer.
La victoire à ce prix put lui sembler trop chère.
Ah! lorsqu'au monde entier la paix est nécessaire,
Ceux qui n'étaient armés que pour la conquérir
Dans ce noble dessein devaient-ils donc périr?
Desaix! la France en deuil te rend un juste hommage.
Aux fêtes du triomphe on porte ton image;
Ta perte rend, hélas! ce triomphe moins doux:
D'une si belle mort qui ne serait jaloux!
J'ai pour la célébrer devancé le Parnasse;
Mânes de mon héros, pardonnez mon audace!
Je n'ai point d'un poète envié le succès;
J'ai payé seulement la dette d'un Français.

BATAILLE DE MARENGO,

SIGNATURE DE LA PAIX.

O jour d'éternelle mémoire,
Embellis-toi de nos lauriers !
Siècles ! vous aurez peine à croire
Le prodige de nos guerriers.
L'ennemi disparu fuit ou boit l'onde noire.
Sous des lauriers que Bacchus a d'attraits !
Enivrons, mes amis, la coupe de la gloire
D'un nectar pétillant et frais.
Buvons, buvons à la Victoire,
Fidèle amante du Français.

Sa gaîté, fille du courage,
Par un sourire belliqueux,
Déconcerte la sombre rage
De l'Anglais morne et ténébreux.
Le Français chante encore en volant au carnage :
« Sous des lauriers, etc. »

Liberté ! préside à nos fêtes,
Jouis de nos brillans exploits.
Les Alpes ont courbé leurs têtes,
Et n'ont pu défendre les Rois.
L'Eridan conte aux mers nos rapides conquêtes.
Sous des lauriers, etc.

L'Adda, sur ses gouffres avides,
Offre un pont [1] de foudres armé.
Mars s'étonne ; mais nos Alcides
Franchissent l'obstacle enflammé.
La Victoire a pâli pour ces cœurs intrépides.
Sous des lauriers, etc.

Quelle est cette race lointaine [2]
Qui du pôle a fui les déserts ?
Quoi ! la Neva jusqu'à la Seine
Roulait ses glaçons et des fers !
Tu les a dévorés, foudre républicaine !
Sous des lauriers, etc.

Quel choc [3] ! le sort quatre fois change ;
Partout siffle le plomb mortel.
Au premier rang de sa phalange,
Desaix... Sa tombe est un autel.
Au lieu de le pleurer Bonaparte le venge.
Sous des lauriers, etc.

Rival de la flamme et d'Eole,
Le Français triomphe en courant.
Pareil à la foudre qui vole,
Moreau [4] poursuit l'aigle expirant,
L'aigle qui s'élançait de Vienne au Capitole !
Sous des lauriers, etc.

[1] Pont de Lodi, première campagne en Italie.
[2] Deuxième campagne en Italie et en Helvétie.
[3] Bataille de Marengo, troisième campagne en Italie.
[4] Campagne en Germanie, fin des campagnes.

Tout cède au bras d'un peuple libre;
Les rochers, les torrens, le sort.
Sous ses coups dont frémit le Tibre,
La Liberté renaît et sort.
La France donne au monde un nouvel équilibre [1].
Sous des lauriers, etc.

Tamise! en tes grottes profondes
Pleure tes coupables trésors!
Qu'à tes fils, horreur des deux mondes,
La terre ferme tous ses ports!
Qu'ils errent, exilés sur l'abîme des ondes [2].
Sous des lauriers, etc.

Rois trompés [3] qu'Albion caresse,
Pâles d'un stérile courroux,
Frémissez de notre allégresse;
Mais vous, Peuples! rassurez-vous;
Partagez du Français la triomphante ivresse.
Sous des lauriers, etc.

Sous la main de nos Praxitèles,
Respirez, marbres de Paros!
Muses! vos lyres immortelles
Nous doivent l'hymne des héros.
Il faut de nouveaux chants pour des palmes nouvelles.
Sous des lauriers que Bacchus a d'attraits!
Enivrons, mes amis, la coupe de la gloire
D'un nectar pétillant et frais.
Buvons, buvons à la Victoire;
La Victoire a conquis la Paix.

LEBRUN.

[1] Traité de paix, aussi neuf que glorieux, et que la politique placera au-dessus des fameux traités de Munster et de Westphalie.

[2] Vœu de la quadruple alliance.

[3] Rois de Naples, de Portugal et de Sardaigne.

FRAGMENT

D'UN POEME D'ALEXANDRE.

. .

Sombres filles du temps, dans son sein enfantées,
Les révolutions naissent ensanglantées.
C'est alors que de Mars le cirque va s'ouvrir...
Dieux ! quels torrens de sang font aussitôt fleurir
Les lauriers de Jemmappe et ceux que la vaillance
Cueille à Fleurus, deux fois célèbre pour la France.
Clio! dis quelle voix du sein de leurs foyers
Put soudain évoquer six cent mille guerriers ?
Terrible et dévancé de l'arme de Baïonne,
Dans les rangs ennemis que la Parque moissonne,
Mars guide un char traîné par des lions français,
Ah ! que de longs périls achetent les succès !
Souvent dix jours, levés sur la même contrée,
D'une seule bataille éclairaient la durée,
Et des monts de Pyrène aux bords liguriens,
Des campagnes du Belge aux monts helvétiens,
Une armée étendant ses bras à deux armées,
De leur chaîne ceignait nos frontières fermées.
Dirai-je l'union de tous leurs chocs divers ?
Le Batave, trahi par le Dieu des hivers,
Qui, durcissant les eaux de ses souffles perfides,
Affermissait nos pas sur les routes liquides.

Tant de faits inouis, prodiges de nos jours!
Le Rhin épouvanté nous livrant tout son cours,
La Moselle illustrée et la Sambre et la Meuse,
Nommant avec orgueil leur légion fameuse,
Et ce réparateur savant et respecté,
Dont brille en tous les rangs la modeste fierté,
Qui de l'affront d'Hochtett a su venger la France;
Ces nageurs nus, armés sur le Danube immense,
Et tant d'habiles chefs eux-mêmes se créant,
Et ma chère patrie et son peuple géant,
Qui de ses fiers voisins méprise les injures;
Et de qui la vigueur s'accroît par les blessures.
O grand peuple, jadis triomphant sous tes Rois
Et constamment vainqueur sous d'inconstantes lois;
Inépuisable Antée, et vrai fils de la terre,
Pour vaincre en tous lieux ne quitte point ta mère:
L'Europe n'aura point d'Hercules redoutés
Qui surmontent l'effort de tes bras indomptés.
Au rang de tes vengeurs, sur les lambris du temple,
S'avance un nouveau Mars, et ses pas, son exemple
Entraînent des soldats pleins d'un zèle joyeux,
Qui semblent en chantant escalader les Cieux.
L'Olympe entend sa voix; dans les airs il assiége
La tête des rochers éblouissant de neige:
Son vol précipité tombe sur l'ennemi,
Et l'Adda, l'Eridan, la Bormide ont frémi.
Ses étendards flottaient... En leurs voiles Eole
Déploie aux yeux les noms de Rivoli, d'Arcole.
Le feu luit, le sang fume et la victoire encore
Vient d'y graver Maringue en traits de pourpre et d'or.

M. Lemercier.

ODE

SUR LA FÊTE DE LA PAIX.

9 NOVEMBRE 1801.

Enfin brille à nos yeux ce jour où la victoire
Inscrira Bonaparte au temple de mémoire
Avant les plus grands Rois.
L'aurore luit à peine, et déjà l'airain gronde :
En longs échos déjà l'air et la terre et l'onde
Répondent à sa voix.

Que les temps sont changés! Cet airain sanguinaire
Qui foudroyait jadis, fier rival du tonnerre,
Des bataillons épais,
Se dépouille du fer qu'enfermaient ses entrailles,
Et, transfuge des camps, se plaît dans nos murailles
A saluer la paix.

Le Français, qui, déchu de sa grandeur antique,
Rampait silencieux sous le joug despotique
D'un barbare oppresseur [1],
Se relève ; et, joyeux, par le chant et la danse,
Il célèbre à l'envi la paix et l'abondance,
Sa compagne et sa sœur.

[1] Robespierre.

Le jour fuit : de Vesta la robe étincelante
A remplacé partout de Bellone sanglante
Le lugubre flambeau.
Le temple de la paix majestueux s'élève
Sur les lieux où la mort a creusé de son glaive
Un immense tombeau.

En écharpe de feu, la nymphe de la Seine
Sur son sein étoilé déploie une autre scène
A nos yeux éblouis.
Triomphante, elle croit, dans ses grottes profondes,
Que cette nuit Phébus a préféré ses ondes
Au palais de Thétis.

Tout Paris est en feu : le feu d'une Bastille
Enveloppe les tours, qu'il assiége, entortille
De ses replis mouvans.
Il dévore ses murs ; la forteresse entière
Et ses tours ne sont plus qu'un monceau de poussière,
Vil esclave des vents.

Là, d'Iris empruntant la brillante ceinture,
Et les secrets d'un art vainqueur de la nature,
Protée ingénieux ;
Il se roule en serpent ou se déroule en gerbe,
Tombe en eau, brille en fleur, ou, dans son vol superbe,
Se dérobe à nos yeux.

« Hé quoi ! dit l'étranger, témoin de notre joie,
« Est-ce là ce Paris qui jadis fut la proie
« Des tyrans, des bourreaux ?
« Quel changement soudain ! » S'il te semble un mystère,
Ecoute ; et vois combien sur le sort de la terre
Peut le sort d'un héros.

Le vaisseau de l'état, battu par les orages,
S'avançait lentement au milieu des naufrages
Egaré loin du port;
Poussé par mille bras et mille vents contraires,
Aux tristes passagers, aux nochers téméraires,
Il n'offrait que la mort.

Pour frapper, engloutir leurs tremblantes victimes,
La foudre ouvre la nue et la mer ses abimes.
Qui les sauvera? Dieu.
Dieu commande, et l'on voit aux lueurs des tempêtes
L'abîme sous leurs pieds, la foudre sur leurs têtes,
Bonaparte au milieu.

Il s'élance! opposant l'égide du courage
Aux poignards de la haine, aux foudres de l'orage,
A la faux de la mort,
Il parle: la mort fuit, les factions se taisent,
Et le vaisseau, glissant sur les flots qui s'apaisent,
Est rentré dans le port.

M. Théveneau.

CHANT DU 1ER VENDÉMIAIRE AN IX.

FILLE auguste de la Victoire,
Rome antique ! sors des tombeaux.
La France hérite de ta gloire ;
Les prodiges de ton histoire
Sont égalés par nos travaux.

Tu renais parmi nous, république guerrière !
Et l'hydre des partis, du sein de la poussière,
Attaque vainement ton empire nouveau.
Les premiers jours de ta carrière
Rappellent Hercule au berceau.

Des murs de Romulus la Liberté bannie,
Loin du Tibre avili fuyant la tyrannie,
S'élance à notre voix ;
Et sur les bords heureux que la Seine féconde,
Elle vient rétablir, pour le bonheur du monde,
Ses autels et ses lois.

En vain mille ennemis de sa grandeur naissante
Liguent, pour l'étouffer, leur fureur impuissante
Et leurs projets rivaux ;
A ses pas glorieux la Victoire fidèle,
Le front ceint de lauriers, vient s'asseoir avec elle
Sur leurs sanglans drapeaux.

L'Eridan consterné, le Danube et le Tibre,
Dont les fiers défenseurs bravaient un peuple libre,
Les ont vus terrassés;
Et l'avare Albion, qui rêvait des conquêtes,
Dut souvent implorer les fureurs des tempêtes
Pour ses bords menacés.

Jusqu'aux sources du Nil où, d'une main propice,
Nous ramenions les arts, les lois et la justice,
Elle a porté le deuil:
Sa haine a soulevé l'Afrique et l'Arabie;
Et le sang qui rougit les sables de Lybie
Accuse son orgueil.

Et vous aussi, Français, vous pleurez sur vos armes;
Vos ennemis vaincus sont vengés par vos larmes
Et par votre malheur.
Hélas! Kléber n'est plus; la patrie éplorée
Le redemande en vain à la terre sacrée
Qu'affranchit sa valeur.

Magnanime guerrier! à qui, sur ce rivage,
Le héros des Français confia l'héritage
De ses nobles desseins;
Au lieu même où Pompée expira par un crime,
Tu tombes, comme lui, glorieuse victime
Des plus vils assassins.

O vengeance, ô terreur! ces brigands homicides
Expirent, dévorés par les flammes avides.
Leur complice frémit;
Et le vent qui parcourt l'ardente Ethiopie,
Porte les tourbillons de leur poussière impie
Au camp qui les vomit.

O toi, qui d'un regard fixes les destinées,
Grand Dieu! les nations à tes pieds prosternées
Implorent tes bienfaits:
Trop de sang a coulé; désarme la Victoire,
Et permets aux vainqueurs de couronner la Gloire
Par les mains de la Paix.

CHOEUR.

Déesse des arts et des fêtes,
Aimable Paix, descends des cieux;
La France aux plus riches conquêtes
Préfère tes dons précieux.

VIEILLARDS.

Au sein de nos villes calmées,
De nos invincibles armées
Ramène les pas triomphans.

FEMMES.

Rends-nous nos époux et nos frères,
Et sèche les larmes des mères
Par les baisers de leurs enfans.

Mais quoi! j'entends gémir l'Europe ensanglantée;
L'airain, tonnant au loin sur l'onde épouvantée,
Répond à ses douleurs.
La France présentait le bonheur à la terre;
La jalouse Albion, du démon de la guerre
Evoque les fureurs.

Ah! sur les flots en vain vous fixez la fortune;
Un héros brisera le trident de Neptune,

Insulaires altiers!
Voyez autour de lui, sous ces voûtes sacrées,
Errer de vos vainqueurs les ombres révérées,
Et les mânes guerriers.

Au milieu d'eux paraît Turenne, leur modèle,
Qui voit de ce grand jour la pompe solennelle
Consacrer ses exploits :
Turenne! dont la cendre et la noble mémoire
Appartiennent bien plus au temple de la Gloire
Qu'à la tombe des Rois.

Allons, braves soutiens de la France outragée,
Soldats républicains! que l'Europe vengée
Vous doive son repos :
Jurez lui que l'Anglais, auteur de ses alarmes,
Sera, loin de ses bords, exilé par vos armes
Sur l'abîme des flots.

CHOEUR DE GUERRIERS.

Nous le jurons par la mémoire
De nos frères morts sous nos yeux;
Par ces drapeaux que la Victoire
Suspend à ces murs glorieux.
Oui, l'ennemi qui nous offense,
Verra fermer à sa puissance
Les ports qui lui furent soumis;
Et, solitaire sur les ondes,
Ne trouvera dans les deux mondes
Que des rivages ennemis.

ESMENARD.

ODE

SUR LA PAIX DE LUNÉVILLE.

Ennemis de la France, unissez-vous ensemble;
Peuples confédérés que l'Empire rassemble,
Autrichiens, Hongrois, belliqueuses tribus,
Armez-vous contre nous de l'or de l'Angleterre,
Et du fer de la guerre :
Bonaparte commande et vous serez vaincus.

Du trône des Césars quand la chute s'apprête,
Aux progrès d'un héros que la paix seule arrête,
Opposez les lenteurs d'un perfide congrès;
Les nœuds qu'avait formés sa bonne foi trompée,
Tranchez-les par l'épée :
Bonaparte gouverne, et nous aurons la paix.

A travers le carnage et dans le sang qui coule,
Sur les remparts fumans que sous ses pieds il foule,
Triomphant à regret, c'est la paix qu'il poursuit.
Des combats où Bellone a couronné sa tête,
La paix est la conquête :
Et de tant de lauriers son olive est le fruit.

Si l'on doute qu'ami d'une plus douce gloire,
Ce héros a vaincu l'orgueil de la Victoire,
A la Victoire même on peut le demander.
Vous le direz, guerriers que sa palme décore;
Vous le direz encore,
Champs où du sort de Vienne elle a pu décider.

Quand son arrêt n'est pas réglé par la sagesse,
Que servent les traités ? Le bruit des armes cesse;
Mais la guerre toujours subsiste au fond des cœurs.
Egalement donnée, également reçue,
La paix enfin conclue,
Nécessaire aux vaincus, honore les vainqueurs.

Fille de la Justice, ô Paix, aimable Astrée !
Sa loi de ton empire assure la durée.
Reviens; et dans nos bras ramène nos guerriers.
Un triomphe nouveau les attend dans tes fêtes;
De plus douces conquêtes
Vont mêler sur leur front les myrtes aux lauriers.

Tous ces cent mille bras qu'avait armés la guerre,
Tu les rends au commerce, aux travaux de la terre:
Tu préviens nos besoins, nos goûts et nos désirs.
Le bonheur sur tes pas ramène l'abondance;
Et tu vois en cadence
Danser autour de toi les jeux et les plaisirs.

Heureux de cultiver ton olive chérie,
Les talens et les arts, enfans de l'industrie,
Par de joyeux concerts, célèbrent ton retour.
Nous verrons le ciseau, la palette, la lyre,
Fleurir sous ton empire:
Leurs chefs-d'œuvre sans nombre embelliront ta cour.

Tu rends la vie aux arts, et la pompe à nos villes.
Plus serrée en son lit par des digues utiles [1],

[1] Quai Desaix.

La Seine sur ses flots verra de nouveaux ponts [1] :
L'obélisque s'élève avec magnificence [2] ;
Et la reconnaissance
Des victimes de Mars éternise les noms [3].

Vaincus par les travaux, les durs rochers se fendent :
Dans leurs flancs souterrains les ondes qui descendent,
Abrègent les longueurs de leurs circuits divers.
Leur cours ouvre un chemin fermé par la nature
Aux fardeaux qu'il voiture ;
Et vingt fleuves rejoints rejoignent les deux mers [4].

L'Anglais résiste en vain : Neptune sera libre.
Du commerce des mers assurant l'équilibre,
Ton héros confondra ses triomphes passés.
Que du bonheur public l'ouvrage se consomme !
Veille sur ce grand homme ;
Il veille à nos destins, qu'il vive et c'est assez [5].

DESAINTANGE.

[1] Le pont de la Cité, et celui vis-à vis le Jardin des Plantes, exécutés depuis.
[2] Colonnes nationales.
[3] Monumens à la mémoire de Desaix et de Kléber.
[4] Continuation et achèvement du canal de Picardie.
[5] Allusion à la machine infernale.

FRAGMENT D'UNE PIÈCE

INTITULÉE

LA SOLITUDE ET L'AMOUR.

. .

Mais d'où vient qu'à l'instant le bronze de la guerre
Fait retentir au loin les airs épouvantés?. . .
Ne craignez point, jeunes beautés,
C'est la Paix, c'est la Paix qu'il annonce à la terre;
Dans nos champs, à la fin, la Paix est de retour.
Que ce doux nom va bien avec celui d'Amour!
Le fer de nos héros la donne à la patrie.
Amans, heureux par ses bienfaits,
Dans les bois ou dans la prairie,
Promenant votre rêverie,
Si vous trouvez quelque antre frais,
Gravez-y bien ces noms, je vous en prie:
Marceau, Kléber, Joubert, Desaix;
Desaix tombé si jeune au milieu de sa gloire,
Mais vengé par le bras du Scipion français,
Dont l'œil à Marengo commanda la victoire,
Et qui par la victoire a commandé la paix.

Ducis.

LE RÉTABLISSEMENT DU CULTE,

APRÈS LA PAIX DE LUNÉVILLE.

POËME.

Que l'Homère thébain, dans les siècles antiques,
Ait chanté pour ses Dieux aux fêtes olympiques ;
Je n'emprunterai point ses profanes accords :
Mais toi qui du Cédron fis retentir les bords,
Qui charmas du Liban les cèdres solitaires,
Viens résonner encore sous mes mains téméraires,
Harpe du roi prophète, et que tes sons touchans,
Dans ce jour solennel, accompagnent mes chants!
Au jour de désespoir, de vengeance et de haine,
Les méchans avaient dit dans leur ame hautaine :
« Dieu n'est point ; le mensonge et la crédulité
« Livrèrent seuls le monde à son autorité.
« S'il existe ce Dieu que le faible révère,
« Qu'il pousse jusqu'à nous le cri de sa colère ;
« Qu'il descende des cieux, et, la foudre à la main,
« Qu'il vienne proclamer son pouvoir souverain! »
Ils disaient, et leur bouche, aux blasphèmes ouverte,
Du fidèle tremblant avait juré la perte.
Insensibles et sourds à la voix du remord,
Dans l'ombre ils aiguisaient le glaive de la mort ;
Et bientôt, messagers de l'Esprit des ténèbres,
Ils épouvantent l'air de hurlemens funèbres.
Comme une légion de voraces corbeaux
Qui cherchent leur pâture au milieu des tombeaux,

Ils s'élancent... Le ciel, à leur aspect sauvage,
Se voile tout à coup d'un sinistre nuage :
Le Roi des rois, dans ses solennités,
Voit tomber sous leurs coups ses temples dévastés ;
Les Lévites en pleurs, autour de l'arche sainte,
Défendent vainement cette pieuse enceinte
Où leurs hymnes de paix s'envolaient chaque jour,
Parmi des flots d'encens, jusqu'au divin séjour.
Sous le lin protecteur, la pourpre, les guirlandes,
Aux pieds de ces autels, témoins de tant d'offrandes,
Sanglans, percés de traits, ces martyrs glorieux
Tombent, et le pardon est écrit dans leurs yeux.
Qui veillera sur vous, auguste sanctuaire ?
Vos appuis ne sont plus : la horde sanguinaire
De vos détours secrets fouille les profondeurs ;
L'or et les monumens de vos saintes grandeurs,
Le pain mystérieux, et les vases de gloire,
Tous ces trésors, butin d'une affreuse victoire,
Dans Babylone en deuil indignement traînés,
Frappent d'un juste effroi ses peuples consternés.
D'infames histrions, d'abjectes courtisanes,
Pressent les coupes d'or de leurs lèvres profanes,
Et boivent à longs traits, dans leurs flancs entr'ouverts,
Un vin qu'en souriant leur versent les enfers.
Mais pour les assassins, qu'un feu caché dévore,
A peine des forfaits luit la sanglante aurore :
Plus d'un asile obscur soustrait à leurs regards
Ces hommes qui du ciel portaient les étendards.
Apôtres des cités, dans une paix profonde,
Satisfaits d'échapper aux tempêtes du monde,
Les uns, du monastère antiques habitans,
Frappaient le saint autel de leurs fronts pénitens ;

Les autres, au milieu des montagnes arides,
Des grottes, des forêts, nouvelles Thébaïdes,
Allaient, faisant le bien dans leur humilité,
Et, pauvres, secouraient encor la pauvreté.
Mais le crime parut armé de sa puissance :
Le désert fut troublé dans son vaste silence :
Les échos de ces bois, de ces murs révérés,
Qui n'avaient répondu qu'à des hymnes sacrés,
Répétèrent alors l'outrage et le blasphème :
La piété timide, en se livrant soi-même,
Le front calme, attendit ses bourreaux inhumains,
Et sans murmure aux fers tendit ses faibles mains.
C'est là, dans les détours du cloître taciturne,
Qu'élevant vers son Dieu sa prière nocturne,
Au formidable appel de l'airain de minuit,
Rêveuse elle marchait à pas lents et sans bruit ;
C'est là que, recueillie en des pensers austères,
A la sombre lueur des lampes funéraires,
Elle allait quelquefois dans un angle écarté
S'asseoir entre la tombe et l'immortalité...
Temples majestueux, vénérables portiques,
Des vierges de Sion abris mélancoliques,
Murs ténébreux, où l'ame, en son ravissement,
Avec Dieu même osait converser librement,
Vous fûtes dépouillés de vos pompes divines.
Le silence et la mort, fantômes des ruines,
Tranquillement erraient autour de vos débris ;
La ronce serpentait le long de ces pourpris,
De ces autels voilés par d'éternelles ombres ;
Le tortueux reptile, hôte de ces décombres,
D'une écume empestée infectant le saint lieu,
Rampait sur l'autel même où descendait un Dieu.

Digne sujet d'horreur pour les races futures!
Des temples, transformés en étables impures,
Se virent par la fange obscurément flétris :
Ciel vengeur! des chevaux pour les combats nourris,
Hennissaient sous la voûte où des voix pacifiques
Du Dieu de l'univers entonnaient les cantiques,
Et de leurs pieds d'airain, en leurs fougueux transports,
Battaient le marbre antique où reposaient les morts....
Les morts... ils n'étaient plus dans leurs couches d'argile :
Le crime osa forcer ce redoutable asile;
Dans ces noirs souterrains, domaines du trépas,
Sur la poudre des temps osa graver ses pas.
Il osa renverser de leurs trônes funèbres
Des pontifes sacrés, des monarques célèbres,
Des sages, des héros, qui dormaient en ces lieux,
Sur la foi des mortels, sous la garde des cieux;
Il osa du sépulcre ouvrir le flanc avare;
Et Sibaris, témoin de ce larcin barbare,
Le vit sans tressaillir, aux pieds de ces remparts,
Semer de tant de Rois les vestiges épars.
« Quand l'homme sans retour au tombeau doit descendre,
« Qu'importe, disait-il, qu'on respecte sa cendre?
« Rien ne peut lui survivre. Un aveugle destin
« De la vie, en naissant, lui trace le chemin.
« Qu'il meure! il va grossir l'éternelle matière,
« Et son corps, affranchi d'une chaîne grossière,
« En atomes légers, sur les ailes des vents,
« Vole se réunir aux divers élémens. »
Tel en ces tristes jours on l'entendit lui-même
Avilir des tombeaux la majesté suprême.
La mort inexorable, offerte à nos regards,
A coups précipités frappait de toutes parts;

Hélas ! et nul ami, les yeux mouillés de larmes,
N'osait du dernier jour adoucir les alarmes ;
Nul ministre de paix, nul ange du Seigneur,
Au mourant, étendu sur un lit de douleur,
Ne venait adresser la parole de vie.
Hélas ! partout errante, et partout poursuivie,
Leur race infortunée allait de mers en mers,
De climats en climats, traîner ses longs revers.
Tu fuyais avec eux, toi, leur chef magnanime :
Pontife révéré, ta vertu fut un crime ;
Et la religion, qui te prêtait sa voix,
Et la tiare sainte, et la pourpre des Rois,
Rien des nouveaux Dathans n'épouvanta l'audace.
Poursuivi par l'effroi, l'insulte et la menace,
Renversé sans retour de ce trône pieux,
Qu'un apôtre lava de son sang glorieux,
Rome te vit loin d'elle achever ta carrière,
Et Valence ferma ton auguste paupière.
Mais tandis que le juste, entouré de bourreaux,
A l'Etre qui peut tout se plaignant de ses maux,
Pour soutenir des jours que le malheur consume,
Se nourrit en secret du pain de l'amertume,
L'impie avec orgueil, sur la pourpre étendu,
Bravant le fer vengeur par un fil suspendu,
Dévore à ses festins l'agneau des sacrifices,
Mêle à des jeux lascifs l'appareil des supplices,
Et, promenant ses doigts sur une lyre d'or,
A ses chants assassins donne un coupable essor.
S'il méconnaît le Dieu que l'univers adore,
Il en invente un autre, et sans pudeur l'honore.
La raison désormais est sa divinité.
Sous ses traits imposteurs, une infame beauté,

Assise sur l'autel, reçoit un vil hommage;
Autour d'elle l'encens s'épaissit en nuage,
Et son adorateur, devant elle abaissé,
Lui présente en tribut le sang qu'il a versé.
Cependant, effrayé de ce forfait extrême,
Il veut au Roi des rois rendre le diadème.
Maudit des nations, il veut leur révéler
Le Dieu que de son trône il tenta d'exiler.
Lui-même sous les yeux d'une terre proscrite,
Commande en son honneur une fête hypocrite :
Les chênes, les lauriers, doux tribut des hameaux,
Serpentent sur les murs en verdoyans rameaux.
Ces parfums que le mois aurore de l'année
Prodigue sans mesure à la terre étonnée,
Aux prés; aux champs, aux bois, aux collines ravis,
Des temples, des palais embaument les parvis.
Le sang a disparu sous des touffes de roses;
Et, du sein de ces fleurs nouvellement écloses,
La France soulevant son front silencieux,
Voit la pompe profane et détourne les yeux.
Là, parmi tous ces dais de flottante verdure,
A l'éclat du soleil et devant la nature,
Au retour du printemps et sous l'azur du ciel,
L'impie insolemment décrète l'Eternel.
L'Eternel lui répond par un coup de tonnerre.
L'ange exterminateur descendu sur la terre
S'avance environné d'un tourbillon de feux;
Dans sa main resplendit le glaive lumineux.
Balthazar est atteint au milieu de sa joie :
Il tombe; les enfers viennent saisir leur proie,
Et les peuples surpris se demandent entre eux :
« Comment est-il tombé ce colosse orgueilleux? »

L'impie avait vécu ; mais son ombre sanglante
Planait encor sur nous et semait l'épouvante;
Le tabernacle encor de deuil était voilé.
Enfin vers l'Orient, par Dieu même appelé,
Un héros apparaît sur la sainte montagne;
La gloire le précède et l'amour l'accompagne :
De la religion il vient sécher les pleurs.
Cette épouse du ciel, oubliant ses malheurs,
Remplace sur son front la couronne immortelle :
Ses yeux ternis long-temps brillent d'un nouveau zèle;
Timide, et respirant d'un passé douloureux,
Son cœur s'ouvre à l'espoir de faire des heureux,
Et ces beaux chants d'amour et de reconnaissance
De son libérateur célèbrent la puissance.
Comme un astre charmant qui vers le soir nous luit,
L'olivier à la main, l'aimable Paix la suit.
De la triste Sion toutes deux exilées,
Dans ses murs triomphans toutes deux rappelées,
Compagnes d'infortune et de félicité,
Ensemble rendent grâce à la Divinité.
Abandonne, ô Sion, les crêpes du veuvage!
Temple, relève-toi sur le sacré rivage!
Fleurs, embaumez les airs des parfums les plus doux!
Le Dieu fort et vivant dépouille son courroux.
Faut-il chanter ce jour d'éternelle mémoire,
Et du dernier Cyrus la dernière victoire?
Le soleil, couronné de splendeur et de feux,
Voyageur matinal, s'avançait dans les cieux;
A ses premiers rayons le bronze des batailles
Tonne pour le Très-Haut au sein de nos murailles;
L'airain religieux, muet dix ans entiers,
Mêle une voix sonore à ses accens guerriers.

Le long de nos remparts une foule enivrée
Contemple avec transport cette aurore sacrée,
Vers le saint édifice, à son maître rendu,
Chacun vole, et, d'amour et d'ivresse éperdu,
Semble douter encor d'un réveil qui l'enchante.
O du culte chrétien pompe auguste et touchante !
Ces lévites couverts de longs habits de lin,
Les sons de la trompette et de l'orgue divin,
Le cantique de paix, la myrrhe et le cinname
Voltigeant sous la voûte en odorante flamme,
Tous ces braves, vieillis dans la gloire et l'honneur,
Balançant leurs drapeaux sur l'autel du Seigneur;
Les transports, les soupirs, les vœux d'un peuple immense,
Et celui qui d'en haut apporta la clémence,
Humiliant lui-même en ce moment sacré
Son front victorieux de palmes entouré...
Il semble que, parlant à travers un nuage,
Dieu fasse à tous les cœurs entendre ce langage :
« De vils profonateurs, outrageant mon pouvoir,
« D'une main sacrilége ont brisé l'encensoir.
« Ils ont séduit mon peuple et rompu l'alliance
« Qui joignait sa faiblesse à ma toute-puissance :
« Et moi de mes fureurs ouvrant les arsenaux,
« J'ai fait tomber sur lui mes plus cruels fléaux.
« Tremblant, il a crié vers le Dieu de ses pères :
« Alors paraît un homme en des jours plus prospères,
« Heureux médiateur entre mon peuple et moi ;
« Il relève mon temple et rétablit ma loi.
« Sa gloire, ses vertus désarment ma vengeance ;
« Au rang des nations je replace la France.
« Déjà de toutes parts, rendus à leurs troupeaux,
« Les pasteurs dispersés rentrent dans les hameaux,

« Et viennent prodiguer à leurs brebis fidèles
« Des secours vigilans et des soins dignes d'elles.
« Des paroles de paix, d'indulgence et d'amour,
« Dans le sein du bercail annoncent leur retour.
« Peuple, réjouis-toi! mais que de ta pensée
« L'image de ton Dieu ne soit plus effacée;
« Garde au fond de ton cœur une constante foi,
« Et mon œil vigilant s'arrêtera sur toi. »

M. Baour Lormian.

DISTIQUE.

Qui prêtera jamais, pour tracer notre histoire,
Une plume à Clio? — L'aile de la Victoire.

M. Theveneau.

LA RÉSURRECTION DE LA GRÈCE.

DITHYRAMBE.

Toi qui peins à nos yeux les fêtes de l'Elide,
Les coursiers affranchis du frein injurieux,
Emportant vers le but un char victorieux,
Et la Grèce assemblée, aux successeurs d'Alcide
Prodiguant les honneurs promis aux demi-dieux,
O Pindare! combien aux sommets d'Aonie,
Ta lyre enfanterait de sublimes accords,
Si ton ombre, échappée à l'empire des morts,
Planait sur l'antique Ionie,
Et si tu voyais le génie
Ressaisir pour les arts un sol déshérité,
L'arracher à la barbarie,
Et lui rendre sa gloire avec sa Liberté!

Long-temps (tu l'ignorais peut-être)
La Grèce sous le joug d'un maître
Courba son front humilié:
Son nom lui survivait, d'elle seule oublié.
Aux lieux où fut jadis Athène,
Parcourant les débris qui hérissent la plaine,
Le voyageur a lu ces mots:
A Périclès, à Démosthène.
Le voyageur s'arrête, il saisit ses pinceaux;
Mais soudain, effrayé d'une rumeur lointaine,
Il se tourne, et s'enfuit à l'aspect de la chaîne
Que les Grecs à pas lents traînent sur ces tombeaux.

Ta patrie infortunée,
Veuve d'Epaminondas,
Gémissait sans espoir aux flammes condamnée;
Mais au défaut de soldats,
Ton nom, vainqueur du trépas,
Dans les mains d'Alexandre, amoureux de ta gloire,
Eteignit ses flambeaux, désarma sa victoire.
Thèbes n'est plus... Ta lyre d'or
Fut brisée autrefois par un Soudan barbare,
Et son ignorance avare
De ses débris muets augmente son trésor.

Omar, au sein d'Alexandrie,
Engloutit en un jour vingt siècles de génie;
D'un Calife arrogant le ministre odieux
Opprime la Troade,
Foule du Panthéon les bronzes glorieux
Et la cendre de Miltiade.
C'est peu : dans ses festins, des vases précieux
Ravis au temple de Diane,
Offrent à l'infidèle une liqueur profane,
Et son faste irréligieux
Outrage sans pudeur et les arts et les Dieux.
La Minerve du Nord, à vaincre accoutumée,
Voulut de l'Orient détrôner les Césars;
Les cent voix de la Renommée
Publièrent au loin que l'empire des Czars
S'étendrait jusqu'à l'Idumée.
Catherine parlait.... Le terreur de son nom
Alarma le Bosphore, et Gustave et la France,
Quand sa royale main, sur les murs de Kerson,
Ecrivit : *C'est ici le chemin de Bizance.*

Mais je vois l'héritier de ses vastes Etats
De Catherine accomplir la pensée;
De Sparte renaissante, heureux Léonidas,
Napoléon lui rend sa splendeur éclipsée;
Et l'aigle des Germains, et les fiers Léopards,
De nos drapeaux ligués, rivaux sans jalousie,
Font pâlir le Croissant qui s'enfuit vers l'Asie,
Loin de ses bataillons épars.
Oui, d'un sommeil de fer la Grèce enfin s'éveille;
La voix de Démosthène a frappé mon oreille...
Que vois-je?..... Phidias, Pindare, Anacréon,
Sortent de leurs mausolées,
Et d'un long deuil consolées,
Les Muses près d'Apollon
En cercle sont rassemblées
Au sommet de l'Hélicon.

DÉMOSTHÈNE.

Périsse le tyran qui, du poids de sa chaîne,
Voudrait de Salamine accabler les vainqueurs!
J'atteste vos aïeux, nobles enfans d'Athène!
Vous n'avez point failli, quand de vos oppresseurs
Vous avez défié la phalange inhumaine.
Osez en croire Démosthène,
O peuple! rappelez votre antique vertu;
Songez à Marathon, et Philippe est vaincu.

PHIDIAS.

Jupiter descend sur la terre,
D'un signe il ébranle les cieux.
Mortels, cachés dans la poussière,
Adorez le maître des Dieux!

Mais je l'entends déjà qui tonne. . .
Mon génie alarmé s'étonne
A l'aspect de ses traits divins;
Et, de son succès confondue,
Mon audace baisse la vue
Devant l'ouvrage de mes mains.

ANACRÉON.

Belles vierges de la Crète,
Sur le cristal de ces eaux
Entrelacez les rameaux
Qui protègent ma retraite!
Esclaves, couronnez de fleurs
Cette coupe où frémit la liqueur pétillante!
La rose et le nectar de leurs douces odeurs
Apportent à mes sens la vapeur enivrante.
Mais de ces lieux Lycoris est absente. . .
Non, je l'entends : esclaves, fuyez tous.
— Ma Lycoris, que tes baisers sont doux!
Ne crains rien; cet ormeau nous prête son ombrage :
L'amour plus loin veille pour nous,
Et, caché près de ce bocage,
Il a tendu son arc pour chasser les jaloux
Qui voudraient soulever ce rideau de feuillage.

PINDARE.

Quoi! l'airain est muet! qu'il sonne!. Ces guerriers
Accourent à nos jeux, assiégent la barrière.
Héraut, vois-tu pas ces coursiers
Impatiens de franchir la carrière,

Frémir, mordre le frein, de momens en momens
Appeler le signal par leurs hennissemens ?
Ouvrez, ouvrez la lice, et que la Grèce entière
Garde au triomphateur ses applaudissemens !
Entendez, maîtres de la terre,
Tous ces morts immortels dont j'empruntai la voix.

Toi surtout qui d'Achille a passé les exploits,
Affranchis le tombeau d'Homère;
Ses mânes seraient consolés,
Si quelque Muse un jour, sur sa tombe ignorée,
Venait chanter les Dieux de l'Olympe exilés.
Rends Athène à Pallas, Paphos à Cythérée;
Rends une patrie aux beaux arts :
Ils sont les frères de la Gloire.

Achève; il n'appartient qu'au favori de Mars
D'élever dans la Grèce un temple à la Victoire.

Mais que dis-je ? les arts reconquis par ton bras,
Fleurissent aux bords de la Seine :
Laisse couler en paix l'Euphrate et l'Eurotas.
Héritiers de Rome et d'Athène,
Irons-nous donc chercher dans de lointains climats
Des Appelles, des Phidias,
Des Sophocles, des Démosthènes ?

Et vous aussi, Français, vous fûtes grands comme eux,
Rivaux, souvent vainqueurs de ces hommes fameux,
Corneille, Le Poussin, Girardon, La Bruyère,
Racine, Montesquieu, Fénélon et Voltaire !
N'accusons pas les Dieux par des regrets jaloux :
Nous devons à la Grèce envier son Homère;
Mais le ciel de ses dons libéral envers nous,
Lui refusa Buffon, La Fontaine et Molière.

Long-temps de sa route écarté,
L'astre des nations, dans une nuit d'orage,
Roula son disque ensanglanté :
Un Dieu dissipe le nuage ;
Le ciel a repris sa clarté.
O France ! quel siècle de gloire
Devant toi vient de se rouvrir !
Ose embrasser ton avenir.
Il doit de tes erreurs absoudre la mémoire.
Appelé par les arts, le Germain et l'Anglais
Accourent en foule à tes fêtes,
Et, troublés un instant au bruit de tes conquêtes,
Pardonnent au héros qui leur donna la paix.

M. H. Gaston.

CHANT

DE DÉPART DE LA GRANDE ARMÉE

POUR LA CONQUÊTE DE L'ALLEMAGNE.

Que le jeune guerrier, des bras de sa maîtresse
S'arrache avec ivresse,
Pour conquérir la palme aux champs de la valeur!
Qu'il s'embrase des feux qu'un noble amour enfante!
La patrie est l'amante
Qui doit seule aujourd'hui commander à son cœur.

Qu'il est beau, quand, paré de vigueur et de grâce,
Déchaînant son audace,
Il brise avec fureur des flots de combattans;
Et, superbe, enrichit le char de la Victoire
Des drapeaux que la Gloire
Pour première faveur prodigue à son printemps!

Si dans ses jeux cruels la Fortune inconstante,
Trahissant son attente,
Livre aux traits de la mort son corps ensanglanté,
Il repousse en tombant, d'une main triomphale,
La pierre sépulcrale,
Pour s'élancer vivant vers l'immortalité.

Quel est le vil Français qui, maudissant ses armes,
A la patrie en larmes
Ravirait de son bras le généreux secours ?
Tu désertes la mort : l'inexorable outrage,
Ton unique héritage,
Sous des coups plus certains t'immole tous les jours.

Mais que dis-je? emportés par un élan sublime,
D'un concert unanime,
Vous abjurez l'affront d'un indigne repos ;
Et pour Napoléon, nouveau Dieu des batailles,
France, de tes entrailles
Tu vois jaillir encore un peuple de héros.

Marchons donc à l'envi sous l'immortelle égide
De ce chef intrépide,
Aux champs de la valeur soldat et souverain :
Aux clairons belliqueux va succéder la lyre,
Et, dans un beau délire,
La Gloire nous attend les palmes à la main.

M. Dupuy des Islets.

SOBIESKI A VIENNE.

ODE SUR LA GUERRE DE 1804.

Quelle est cette cité si vaste et si puissante,
Qui jette un cri d'alarme, et, du haut de ses tours,
Dans l'Allemagne au loin, par sa voix gémissante,
Implore du secours ? —

C'est des Césars Germains la cité trop altière. —
Quoi ! ce cri de terreur c'est de Vienne qu'il part !
Vienne, de l'Allemagne et de l'Europe entière
Se crut le boulevart. —

Ah ! ce temps-là n'est plus. Ses nombreuses cohortes,
Contre un vainqueur rapide ont marché sans succès.
Rien ne peut sauver Vienne ; elle a devant ses portes
Deux cent mille Français. —

La France avec l'Autriche est-elle donc en guerre ?
A l'Autriche, la France a deux fois pardonné ;
Sur la foi de la paix, vers la seule Angleterre,
Son glaive était tourné. —

Lorsque sur Albion ses guerriers allaient fondre,
Des bords de l'Océan qui put les arracher? —
L'Autriche l'a voulu. C'est dans Vienne qu'est Londres;
Les Francs vont l'y chercher.

A leur juste courroux l'Autriche s'est sonmise,
Lorsqu'aux tyrans des mers elle a vendu sa foi.
Le Danube imprudent a dit à la Tamise :
Je périrai pour toi.

Il n'a pas cru périr; il s'est flatté de vaincre. —
Pour la troisième fois cet espoir l'enivrait :
Pour la troisième fois il faut bien le convaincre
Qu'à sa perte il courait.

Celui qu'on crut trahir vient plus prompt que la foudre.
Des rives de Boulogne on ne l'attendait pas.
Il vient, à son approche on ne sait que résoudre;
La terreur suit ses pas.

Il vient : d'un vol sublime il a franchi l'espace;
Il a l'air de fixer les destins inconstans,
Pense avec profondeur, agit avec audace,
Et ne perd point de temps.

O malheureuse Autriche! ô puissance insensée!
Tu mérites ton sort, tu l'as dû pressentir.
De l'abîme effroyable où l'Anglais t'a placée,
Qui te fera sortir?

On dit qu'en ce tumulte, au sein de la nuit sombre,
Un fantôme(ô prodige !) a frappé les regards.
Du grand Sobieski Vienne a reconnu l'ombre
Planant sur ses remparts.

Le vainqueur de Choczim et le sauveur de Vienne,
L'honneur de la Pologne et l'effroi des Sultans,
Sobieski jetait sur l'Europe chrétienne
Des regards mécontens.

Du haut du Calemberg [1], où jadis son courage,
De l'affreux Mustapha confondit la fureur,
Aux murs de Vienne il voit le parjure et la rage,
La fourbe et la terreur.

Sur ce trône affermi par sa haute vaillance,
La faiblesse est assise avec l'aveugle orgueil;
La Trahison s'y cache et croit, dans le silence,
Eviter son coup d'œil.

Du grand Sobieski l'ombre en est indignée;
Aux princes de l'Autriche elle adresse ces mots :
« Eh quoi! malgré la paix que vous avez signée,
« Vous bravez un héros !

[1] Montagne près de Vienne, du haut de laquelle Sobieski considéra le camp des Turcs, et préjugea leur défaite, en 1668. Voyez l'*Histoire de Sobieski*, par Coyer.

« Eh quoi! loin de fermer l'Allemagne aux barbares,
« De l'Europe c'est vous qui leur ouvrez le sein!
« C'est vous qui dans son centre appelez des Tartares
« Le détestable essaim.

« Ainsi, protecteurs nés de notre Germanie,
« Vous avez préféré d'être ses oppresseurs!
« Eh! quels rois assez vils, de votre tyrannie
« Seraient les défenseurs?

« Je fus celui de Vienne, et fis gloire de l'être,
« Quand Léopold vers moi poussait un cri perçant,
« Et que tous les Germains tremblaient d'avoir pour maître
« Le terrible Croissant.

« L'Autriche en a montré peu de reconnaissance;
« De mes exploits pour vous quel est le triste fruit?
« Mon peuple généreux soutint votre puissance,
« Et vous l'avez détruit.

« Voilà donc les ingrats pour qui vous vous armâtes,
« Héros de la Vistule, illustres Polonais!
« L'Autriche dans les fers a plongé mes Sarmates,
« Pour prix de leurs bienfaits.

« Et c'est l'Autriche, ô ciel! qui parle de justice!...
« Ah! ce mot est sacré; ne le profanez pas.
« Que Dieu, seul vraiment juste, aux Français soit propice
« Contre vos attentats.

« Poursuis, Napoléon, ta carrière admirée!
« Punir la trahison, c'est venger l'univers.
« Des héros, sur toi seul, du sein de l'Empirée,
« Tous les yeux sont ouverts.

« Tous ces fameux guerriers qu'adore l'Allemagne,
« Verront par tes exploits leurs exploits effacés;
« Gustave et Frédéric, en un mois de campagne,
« Sont déjà surpassés.

« Sobieski surtout applaudit à ta gloire.
« Tu rends au Bavarois ses Etats envahis;
« Ma Pologne t'attend; console ma mémoire,
« Et venge mon pays [1]. »

M. François de Neufchateau.

[1] Cette ode a été improvisée.

ODE

A LA GRANDE ARMÉE.

« Suspends ici ton vol ; d'où viens-tu, Renommée ?
« Qu'annoncent tes cent voix à l'Europe alarmée ?
« — Guerre. — Et quels ennemis veulent être vaincus ?
« Allemands, Suédois, Russes, lèvent la lance ;
« Ils menacent la France.
« — Reprends ton vol, Déesse, et dis qu'ils ne sont plus. »

Le héros parle ; il s'arme, et ses bandes guerrières,
Des bords de l'Océan ramenant leurs bannières,
Transplantent leurs combats sur le Rhin consterné.
Impatient d'atteindre au parjure rivage,
Leur avide courage
Demande le signal : le signal est donné.

On part : les bataillons dans les champs se déploient.
Nos clameurs que les vents aux ennemis renvoient,
Présagent leur défaite, annoncent nos succès.
Le Rhin, vaincu dix fois, dans ses grottes profondes,
Tremble encor pour ses ondes ;
Il tremble, et l'autre bord a reçu les Français.

Imprudens ennemis, quelle est votre espérance ?
Osez-vous résister aux destins de la France ?
Osez-vous rappeler la guerre sur vos bords ?
Eh ! ne voyez-vous pas que sur vous l'Angleterre
Détourne le tonnerre
Qui menaçait déjà de dévorer ses ports ?

Tandis que des combats tranquille spectatrice,
Albion s'applaudit de l'heureux artifice
Qui va du monde encore ensanglanter la paix;
Je la vois par son or calculer ses victimes.
Servirez-vous ses crimes,
O Rois! lui vendrez-vous le sang de vos sujets?

Abjurez ses traités, son amitié traîtresse.
Cet adroit ennemi ne hait ou ne caresse
Que selon qu'il importe à son ambition:
Ainsi que des Romains l'austère république
Craignait la foi punique,
Peuples, défiez-vous de la foi d'Albion.

C'est le mancenilier, cet arbre au noir feuillage,
Qui recèle la mort sous son perfide ombrage.
Le voyageur s'y fie, il y porte ses pas:
Malheureux, que fais-tu? fuis cet arbre infidèle!
Sous son ombre mortelle,
L'imprudent qui s'endort ne se réveille pas.

C'est ainsi qu'Albion, en trahisons féconde,
Applique son génie aux désastres du monde;
Ainsi, des nations foulant aux pieds les lois,
Deux fois elle attaqua le bonheur de la France.
Son unique espérance,
Son héros vit l'enfer le menacer deux fois.

Mais la foudre craintive, au fort de la tempête,
Respecta les lauriers qui défendaient sa tête.
Sous un si noble abri le héros fut sauvé;
Ou plutôt le grand Dieu, qui dans les cieux réside,
Couvrit de son égide
Ce front qu'au diadème il avait réservé.

C'est peu d'avoir forgé des maux à ma patrie;
Elle a contre vous-même exercé sa furie.
Jeune Alexandre, arrête, où courent ces soldats ?
Peut-être le poignard qu'une main insulaire
Aiguisa pour ton père,
Sur ta tête levé médite ton trépas.

Et qu'a dit Albion? « Je suis reine de l'onde;
« Mais ce n'est point assez, je veux l'être du monde.
« Si les Rois révoltés méconnaissent mes droits,
« Lançons-leur ma colère, et, fondant ma fortune
« Sur leur chute commune,
« Je leverai mon front dominateur des Rois. »

Unissons-nous plutôt, et chassons de la terre
L'artisan ténébreux d'une éternelle guerre;
Arrachons ce vautour au cœur du continent:
Détruisons Albion; loin d'être ses victimes,
Qu'elle perde ses crimes,
Et que la paix du monde en soit le châtiment!

Ils ne m'écoutent pas, les insensés! Aux armes!
Disent-ils. Que ce mot va vous coûter de larmes!
Que de sang répandu, de familles en deuil!
Pleurez, pleurez, Germains, vos campagnes fertiles,
Et vos superbes villes,
Qui ne seront bientôt qu'un immense cercueil.

J'entends déjà, j'entends l'organe de la gloire,
L'airain qui dans nos murs proclame la victoire.
Déjà toutes les voix racontent des succès.
Trente étendards conquis, une phalange entière
Vaincue et prisonnière;
C'est ainsi qu'aux combats préludent les Français.

Mais que dis-je? pareils aux feuilles dispersées
Qu'un vent impétueux a devant lui chassées,
Je vois devant nos pas les Germains fugitifs;
Ils n'osent affronter de leurs aigles tremblantes
Nos aigles triomphantes,
Et tombent à nos pieds expirans ou captifs.

Memmingen dans ses murs a reçu nos cohortes;
Ulm à Napoléon ouvre déjà ses portes;
Tout cède, et Ferdinand, désertant les combats,
Fidèle messager, court dans Vienne alarmée
Annoncer notre armée,
Et laisse entre nos mains drapeaux, chefs et soldats.

Que nous veulent ce Czar et ces hordes sauvages,
Que du Nord conjuré vomissent les rivages?
L'Europe, disent-ils, les verra triomphans:
Ils ont donc oublié qu'aux plaines d'Italie
Leur gloire ensevelie
De cent mille des leurs a vu les ossemens.

Où sont-ils ces Titans, ces enfans de la Terre,
Qui prétendent aux Dieux disputer le tonnerre?
Ivres d'un fol espoir, ils défiaient les cieux.
Jupiter s'est armé; sur eux tombe la foudre;
Ils sont réduits en poudre,
Et leur orgueil détruit sert de risée aux Dieux.

Ainsi vont succomber sous nos mains foudroyantes
De nos fiers ennemis les ligues impuissantes.
Gloire à Napoléon, à ses lauriers nouveaux!
Gloire au siècle fameux qui sous son nom commence!
Gloire, gloire à la France,
Qui sur son vieux pavois éleva ce héros.

Braves des temps passés, grands hommes dont l'histoire
Apporta jusqu'à nous l'éclatante mémoire,
Intrépide Annibal, modeste Scipion,
Heureux César, et vous demi-dieux de la Seine,
Condé, Villars, Turenne,
Vous disparaissez tous devant Napoléon;

Comme on voit au matin les brillantes étoiles
Dont la nuit s'honorait de parsemer ses voiles,
Fuir devant le soleil, qui, d'un pas de géant,
S'avance : il remplit l'air de sa splendeur féconde,
Il s'empare du monde,
Et, dans l'immensité, seul marche en conquérant.

M. Pierre Lebrun.

NAPOLEONE AL DANUBIO.

CANZONE.

I.

Lascio le rive nuvolose e immonde
Il disleal Tamigi, e aprissi un varco
D' oro e di sdegni carco,
Dell' Istro altiero a insanguinar le sponde.
Fuggite i prati e i fiori,
Infelici pastori!
Rupi, grotte inaccesse e ombrose piante
Celino il gregge errante!
Rugge il Leopardo irato, ebbro di guerra,
E al barbaro ruggir freme la terra.

CARMEN.

I.

Infames nebulis fœdaque uligine ripas
Deseruit, notaque procul discessit ab orâ,
Contemptor superûm Tamesis : nova littora quœrit
Impius humano quæ sanguine tingat; ad Istrum
Ecce sibi, satur opprobriis, per dona dolosque
Stravit iter. Fugite, agricolæ; decedite campis,
Pastores; trepidumque gregem nemora invia celent :
Cædis amore furens Pardus fremit; arva frementis
Ingeminant vocem, et late pavet anxia tellus.

NAPOLÉON AU DANUBE.

ODE.

I.

Redoutant pour sa rive impure
Des combats le noble danger,
La Tamise dans son parjure
Entraîne l'aveugle étranger.
Déjà loin de l'humide plage
Que menaçait notre courage,
Elle a, par de honteux efforts,
Rejeté la guerre homicide
Vers l'Ister, dont son or perfide
Deux fois ensanglanta les bords.

Quittez vos paisibles campagnes,
Fuyez vos fertiles coteaux,
Au fond des bois, vers les montagnes,
Pasteurs, détournez vos troupeaux :
Le Léopard, d'un cri de rage,
Donnant le signal du carnage,
Trouble la paix de l'univers;
Cérès à sa voix rugissante
Répond par un cri d'épouvante,
Et soudain les champs sont déserts.

II.

Mæstosa Città, splendor del mondo,
Entro al tuo sen piantar vid' io l' antico
Arbor di Palla amico,
Che il pianto del piacer rese fecondo.
Lauro d' onor mercede
Già ne ombreggiava il piede;
Le Muse, ed il saper figlio de' Numi,
Dei bellici costumi
Addolcian la fierezza; in ogni parte
L' util sorgeva a gareggiar coll' arte.

II.

O quæ sublimi cœlum feris ardua fronte,
Immensi orbis honos, regina Lutetia! muris
Ipse tuis vidi succrescere lætus amicum
Palladis antiquæ germen, quod publica blandis
Gaudia foverunt lacrymis: jam laurus opacâ,
Laurus amor Phœbi, radices fronde tegebat.
Musarum illecebris mitescere bellica morum
Cœperat asperitas, dulcique hinc inde duello
Utilibus gratæ certabant artibus artes:

II.

O toi, dont les eaux de la Seine
Baignent les bords délicieux,
Toi qui, du monde auguste reine,
Elèves ton front dans les cieux,
Lutèce, déjà sur ta rive
Tu voyais refleurir l'olive,
Douce conquête des guerriers;
Sa tige, en ton sein déposée,
De larmes de joie arrosée,
Croissait à l'abri des lauriers.

Long-temps exilés de nos villes,
Les beaux-arts, pères des plaisirs,
Disputaient aux travaux utiles
L'honneur d'occuper nos loisirs.
Au sein d'un repos plein de charmes,
Le soldat, en quittant ses armes,
Des camps dépouillait la fierté;
Tandis qu'au temple de la Gloire
La voix des filles de Mémoire
Chantait son immortalité.

III.

Ma scosse un dì sul procelloso Impero
L' usurpato tridente il Pitto audace.
Velossi amica pace;
Senza stupir sdegnossi il mondo intiero.
Napoleone il giusto,
Il sopracciglio augusto
Volse contro Albione, e al suo comando
Tosto impugnaro il brando
Con tanti eroi che contar posso appena,
Bernadotte, Murat, Berthier, Massena.

III.

Cum subito immiti percussit vasta tridente
Æquora quæsiti per fasque nefasque tridentis
Jure Britannus ovans. Timidos Pax aurea vultus,
Ne scelus aspiceret, fertur velasse; per orbem
Non stupor, at subitæ commotis gentibus iræ.
Ipse, dolens tantùm sceleri licuisse, retorta
Fronte supercilium perjuros vertit in hostes
Napoleon : jam mille boni simul arma capessunt
Jussa duces, ducibusque bonis animosa juventus.

III.

L'Anglais seul, qu'irritent nos fêtes,
Frémit de son espoir trompé,
Et sur l'empire des tempêtes
Agite un trident usurpé.
La Paix, à ce cruel outrage
Voilant son aimable visage,
Du Ciel accuse la rigueur;
Mais, moins étonné du parjure,
Qu'indigné d'une lâche injure,
L'univers invoque un vengeur.

C'est Napoléon qu'il appelle;
C'est à ce prince aimé des Cieux
De vider l'antique querelle
Que nous léguèrent nos aïeux.
Seul appui d'une cause injuste,
Albion sur ce front auguste
Lit avec effroi son malheur:
Déjà nos phalanges guerrières
Brûlent de franchir les barrières
Que l'onde oppose à leur valeur.

IV.

Ditelo voi, campi cerulei e ondosi,
Per cui minacce impuni il fier Britanno
 Formo sul comun danno;
Voi rammentate i fatti gloriosi
 Dei Galli e de' Batavi !
 Voci sulle incurve navi
Pugnar vedeste l'invincibil stuolo,
 Terror dell' Anglo suolo !
Agili, flotte da voi pure aspetta,
L'oppressa Europa singolar vendetta.

IV.

Dicite, cærulei campi, Neptunia regna,
Quandoquidem vestris impune Britannus in undis
Vincla minabatur toti communia mundo,
Dicite Gallorum Batavûmque illustria facta :
Vobis ex alta pugnantes puppe tueri
Heroas licuit, quorum Anglia nomine pallet.
Vosque, citæ classes, quas plectere fortiter hostem,
Quas decet Europæ rebus succurrere lapsis,
Vos pugnata super Neptuno bella referte.

IV.

Souverain des liquides plaines,
Neptune, qui vis tant de fois
Le fier Breton sur tes domaines
Dicter insolemment des lois;
Tandis que, bravant ta vengeance,
Nouveau Xercès, son arrogance
Chargeait tes flots d'indignes fers,
Tu guidais nos vaisseaux agiles,
Qui, poussés par les vents dociles,
En vainqueurs traversaient les mers [1].

Muse des Français, des Bataves,
Redis les glorieux travaux!
Quoi! le seul aspect de nos braves
De crainte a glacé leurs rivaux!
Les premiers essais de la guerre
Ont de la superbe Angleterre
Fait pâlir l'antique fierté!
Partez, ô guerriers intrépides!
Partez, et vos flottes rapides
Vont rendre aux mers la liberté.

[1] Allusion à la sortie réitérée de nos escadres des ports bloqués par les Anglais.

V.

Ma suona già sugli Iperborei monti
La tromba dispietata della morte.
Forse novelli affronti
Cerca il Sarmate, o corre a incerta sorte.
Su un ciel di ghiaccio e verno
Invan l'ordine eterno
Un dì fisso la Scandinava Gente:
Dell' oro onnipossente
Giunse fin là la voce, e senza lode
Un ferro sozzo d'or fu offerto al prode.

V.

Horrida Riphæas sed enim super intonat arces
Buccina, pallentis prænuncia buccina lethi;
Scilicet acceptæ nec dudum Sarmata cladis
Immemor, in pugnas iterum cœco impete fertur.
Nequicquam Scythicas æterno frigore gentes
Damnavit, totoque Deus procul orbe removit:
Axis hyperborei novit perrumpere fines
Omnipotens aurum, cujus fucata metallo
Arma viri, laudum quamvis expertia, sumunt.

V.

Mais vers la zone hyperborée
Qu'entends-je ? Quel sinistre accord?
De Mars c'est la voix abhorrée,
C'est la trompette de la mort.
Quoi ! de sa défaite éclatante
Oubliant la honte récente,
Le Russe a franchi ses déserts ;
Et déjà ses hordes barbares,
Au gré de leurs maîtres avares,
Vont chercher de nouveaux revers !

En vain sur les confins du monde,
L'habitant du pôle glacé,
Loin des climats où l'or abonde,
Par la nature fut placé :
Sur ces monts hérissés de neige,
Qu'un hiver éternel assiége,
L'or tout-puissant pénètre encor ;
Et le Sarmate mercenaire,
Acceptant un honteux salaire,
Saisit un fer qu'a souillé l'or.

VI.

Sacra fame dell' oro! a te fremente
Negro ribelle il fellon braccio offrio;
 A te madre dolente
Debbe i lunghi singulti, et il mesto addio :
 Per te barbara mano
 Nel profondo Oceano
Sommerse i legni Iberi; ai santi patti
 Oppose empi misfatti;
Violo la fede ed il marzial decoro
Per te, sacra e crudel fame dell' oro.

VI.

Auri sacra fames! te compellente, rebellem
Vidimus armari telis crudelibus Afrum;
Te cogente, parens, nato fera bella petenti
Ah! longum dictura vale, suspiria mœsto
Corde trahit: per te manus impia mersit Iberas
Oceano classes, placidisque Britannia pactis
Sacrilegas fraudes et turpia facta rependit;
Per te rupta fides; per te, exitiabilis auri
Sacra fames, periit justi laus pristina Martis.

VI.

Qui pourrait nombrer les victimes
Dont tu peuples le noir séjour,
Or corrupteur? Combien de crimes
Tu fais éclore chaque jour!
C'est toi qui, d'un fer parricide,
Armant le bras du nègre avide,
Fascinas ses coupables yeux.
A toi seul la mère plaintive
Reproche, en sa douleur craintive,
Ses pleurs amers, ses longs adieux.

De l'Anglais, séduit par tes charmes,
La main perfide, au fond des eaux,
Des Espagnols surpris, sans armes,
Plongea les crédules vaisseaux:
D'une paix hautement jurée,
Il dédaigna la foi sacrée;
Il rompit les plus saints accords:
Et le pavillon britannique,
Trafiquant de sa gloire antique,
L'échangea pour de vils trésors.

VII.

Ma, che avenne? Ove son? Religioso
Cupo silenzio al reo pugnar succede;
 S' imbruna il ciel nevoso,
Striscia il lampo frequente e l' aer fiede.
 Ombra immane irritata
 Scuote la pietra ornata
Di regia tomba, ed il feral soggiorno
 In seno accoglie il giorno.
Leopoldo appare! udite i detti sui,
Inchinatevi, o Genti, in faccia a lui.

VII.

At mihi quæ rerum facies inopina? cruentas
Protinus excipiunt horrenda silentia pugnas;
Atro polo nox invehitur, micat igneus æther:
Umbra augusta, ingens, lugubre tuentibus iram
Fassa oculis, molem impositam et convulsa sepulcri
Marmora disjicere, atque assurgere tota videtur,
Irradiante cavam ferali lumine sedem.
Agnosco: Leopoldus adest. Audite loquentis
Dicta viri, pronosque solo demittite vultus.

VII.

Mais quel religieux silence
Suspend la fureur des combats?
Quel Dieu m'annonce sa présence?
La terre a tremblé sous mes pas;
Le ciel se voile de nuages;
Les feux précurseurs des orages
Sillonnent la plaine des airs;
L'Ister recule d'épouvante,
Et de son onde blanchissante
Les vallons au loin sont couverts.

Dieux! que vois-je? Une ombre royale,
Soulevant les marbres sacrés,
De sa demeure sépulcrale
Monte et s'élève par degrés.
Léopold apparaît au monde,
Des secrets de la nuit profonde
Interprète majestueux.
Le peuple témoin du miracle,
Muet de crainte, attend l'oracle,
Et baisse un front respectueux.

VIII.

[1] In un candido manto il padre e' avvolto
Che gli sende del pié sopra il confine;
Pallido e mesto ha il volto,
Crespa la fronte e coronato il crine:
Alla paterna voce
Cada il brando feroce!
Udite, voi delusi e illustri figli,
I providi consigli!
Parla Leopoldo il saggio; a un tempo istesso
Ragione e umanità sorgongli appresso.

VIII.

Candida regales humeros toga velat, ad imum
Usque pedem demissa; genis squalentibus albet
Pallor; honoratos pressit diadema capillos,
Tristiaque obscurant contractam nubila frontem.
Projicite arma manu, regum clarissime sanguis,
Egregii juvenes, pater imperat; utile patris
Consilium tumido indociles ne spernite fastu.
Ipse monet Leopoldus : eo dicente, faventes
Et ratio et pietas vim dictis addere certant.

[1] I quatro versi seguenti furono imitati da alcuni simili del Metastasio.

VIII.

Du héros la robe flottante
Se déploie avec majesté,
Et par sa blancheur éclatante
Dissipe au loin l'obscurité.
Sont front est ceint de la couronne;
Mais la gloire dont il rayonne
N'en a point banni la pâleur :
Autour de lui, d'un œil sévère,
Il promène un regard austère
Où perce une vive douleur.

« Ecoutez l'ombre paternelle,
« O fils illustre et malheureux !
« On vous trompe; une erreur cruelle
« Nous prépare un destin affreux.
« Arrêtez : que le glaive tombe.
« Si Léopold a de la tombe
« Transgressé les fatales lois,
« C'est l'humanité qui l'anime :
« Il vient vous épargner un crime;
« La raison parle par sa voix.

IX.

Qual delirio crudel t' armo la mano?
Forse potè oscurare ingiusto obblio
 L'onor del regno mio?
Chi t' invita a pugnar, popol Germano?
 E perche' il gran fattore
 Un di nel suo furore
Trasse dal sen dell' Ocean spumante
 Terra di sangue amante,
Fia' l generoso popolo dell' Istro
Dell' Anglo predator servo e ministro?

IX.

Impia quis stolidus, quis te furor egit in arma?
Tantane te nostræ cepere oblivia laudis?
Tam cito ab immemori pulsus tibi mente recessit
Rex quondam ille tuus? quis te, Germana propago,
Crudeles iterùm voluit committere pugnas?
Quo ruis, ah! demens? Quid terram cædis amantem
Æquoreis Deus omnipotens quondam eruit undis?
Anne ut prædoni famuletur serva Britanno,
Quæ late celebrem gens nobilis accolit Istrum?

IX.

« Mon fils, quel aveugle délire
« Arma tes imprudentes mains !
« Quel ennemi de mon empire
« Pousse aux combats les fiers Germains ?
« Ah ! si le temps inexorable
« N'a pas dans un oubli coupable
« De mon règne englouti les faits,
« Imite ma paisible gloire :
« On est fameux par la victoire,
« Mais on n'est grand que dans la paix.

« Ainsi, lorsque dans sa colère
« De l'Eternel le bras puissant
« A des gouffres de l'onde amère
« Fait jaillir cette île de sang ;
« Tel était donc l'ordre immuable
« Qu'un jour mon peuple déplorable,
« D'Albion esclave soumis,
« Complice d'un vil brigandage,
« Vendrait sa gloire et son courage
« A mes plus cruels ennemis !

X.

Guarda, o figlio (e parlando, il manto sciolse
L'ombra dolente), guarda il gonfio seno
 Arso da reo veleno!
L'oro nefando all' amor tuo mi tolse.
 Della pace e del vero
 Io difensor sincero,
Tutta al pubblico ben donai la vita:
 Tu il grande esempio imita;
Serba ab opre più degne insigni squadre,
Serba la pace al mondo, e pensa al padre.

X.

Aspice (vestem aperit, dum talia fatur, Imago),
Aspice, nate, latus manifesti labe veneni
Infectum : scelerata tuo me invidit amori,
Me misero ante diem vis auri funere mersit;
Quanquam ego, justitiæ addictus veroque ferebar
Impendisse omnes in publica commoda curas.
Macte tamen, sequere hæc firmo vestigia passu,
Justaque magnanimas servans ad bella phalanges,
Parce, precor, pacem temerare, patrisque memento.

X.

« Ah! de la haine déguisée
« Crains les obscures trahisons;
« Vois sur ma poitrine embrasée
« Les ravages des noirs poisons. »
A ces mots, l'ombre gémissante
Ecarta d'une main tremblante
La robe qui couvrait son sein.
« Oui, la perfidie étrangère
« A ton amour ravit un père,
« Et soudoya mon assassin [1].

« Sous mes lois toujours la licence
« Vit avorter ses vains projets.
« Je fus l'appui de l'innocence,
« Le bienfaiteur de mes sujets.
« O mon fils! prends-moi pour modèle,
« Et, pour une cause plus belle,
« Réserve ce noble transport.
« Avant de désoler la terre
« Par les maux d'une injuste guerre,
« Lis ma vie, et songe à ma mort.

[1] Cette supposition de l'empoisonnement de Léopold ne repose que sur des bruits populaires; et les auteurs des imitations latine et française, en reproduisant cette fiction de l'italien, n'ont prétendu lui donner aucune espèce de créance.

XI.

La voce degli estinti non penetra
Fino al core degli uomini assonnati.
In vano a dotta pietra
Fido taluno i fatti inimitati:
Che degli altrui sudori,
Dei gloriosi allori,
Scordevol passa, e in grembo al Dio di Tebe
Scherza l'ingrata plebe.
Ciascun di legger teme i dover suoi
Sopra i negletti marmi degli eroi.

XI.

Vera pii sed vana canunt oracula Manes.
Quid prodest memori victuram incidere saxo
Historiam, brevibusque notis comprendere magnos
Heroas? veterum tumulos et avita sepulcra
Calcat, et indecorem sequitur plebs ebria Bacchum,
Præteriti secura ævi, secura laborum
Per quos magnanimi laudem meruere parentes;
Heroum neglecta silent monumenta, peritque
Vivendi optima lex, majorum inscripta sepulcris.

XI.

Mais, dans le sommeil léthargique
Où nous plongent de vils flatteurs,
O morts! votre voix prophétique
Peut-elle arriver à nos cœurs?
Non, non : l'importune sagesse
Aux princes qu'endort la mollesse
Ne fait entendre qu'un vain son;
Et toujours leur superbe oreille
De la raison qui les conseille
Dédaigna l'austère leçon.

Pourquoi sur la pierre savante
Graver, par des soins superflus,
Ces traits que froidement l'on vante,
Et qu'hélas on n'imite plus?
Empreint de glorieux exemples,
L'antique pavé de tes temples,
Peuple ingrat, ne peut t'émouvoir;
Et sur la tombe solitaire,
Des grands hommes dépositaire,
Tu crains de lire ton devoir.

XII.

Lo spettro disparì; si chiuse il sasso;
Si chiuse : e il Ciel, vendicator severo
D'ogni paterno impero,
Del Gallo vincitor guidonne il passo.
Giunge il Gallo ed incalza,
D'una in un' altra balza
Spinge, rovescia, urta, scompiglia, abbatte,
Le schiere stupefatte;
Rompe col ferro la Britannica trama,
E appena l'orme sue segue la Fama.

XII.

Dum loquimur, tumulo se nobilis umbra recondit;
Saxa super coeunt : sed nulli impune paternum
Imperium sprevisse datur; Deus ilicet ultor,
Victorem ipse Deus passu rapit alite Gallum.
Gallus adest; alia ex aliis in castra rejectum
Impiger exagitat, sequitur, premit, obruit hostem,
Ocior igne Jovis, ferroque britannica rumpit
Consilia, et terrore potens grassatur, euntis
Dum passus rapido vix æquat Fama volatu.

XII.

Le spectre a fui dans les ténèbres ;
Il rentre au séjour de la paix,
Et sur lui les marbres funèbres
Se sont refermés à jamais.
Il a fui ; mais le Ciel sévère
Du mépris des ordres d'un père
Punit de coupables enfans ;
Et, pour assurer sa vengeance,
Contre eux du héros de la France
Il guide les pas triomphans.

Ce guerrier se montre et renverse
Des Germains les faibles remparts ;
Il chasse, atteint, combat, disperse,
Détruit leurs bataillons épars.
Le glaive, d'une trame ourdie
Par l'or et par la perfidie,
A tranché les fils odieux ;
Et, dans son vol, la Renommée
Veut en vain de la grande armée
Suivre l'élan victorieux.

XII.

Pugna, che il Ciel lo vuole! il Ciel t' appella,
Napoleon, liglio di Marte invitto!
Il nemico sconfitto
Mostri sue piaghe ad Albion rubella.
Apprenda qual mercede
S'abbi' a violar la fede!
Regni la sacra Fè! frema l'Orgoglio!
Virtù sieda sul soglio,
Dacchè cinse il mio duce i Regii fregi!
Si lo vuole il Destin, ch' è il Rè de' Regi.

XIII.

Pugna igitur, quoniam superis placet, inclyta Martis
Progenies; tibi fas veteres iterare triumphos,
Napoleon invicte. Suas jam jamque Britanno
Germanus clades inhonestaque vulnera monstret,
Edoceatque simul quæ, justo numine Divûm,
Perjuros maneant violatæ præmia pacis!
Regnet ubique Fides, cedat Furor, imperet orbi
Justitia : hæc Regi regum firmata voluntas,
Ex quo Napoleon frontem diademate cinxit.

XIII.

Noble fils du Dieu de la guerre,
Cours, vole à de nouveaux combats!
Le ciel t'arma de son tonnerre;
Qui peut résister à ton bras?
Que de ses blessures fumantes
Etalant les traces sanglantes,
Cruel mais juste châtiment,
A Londres Vienne fasse entendre
A quel prix affreux doit s'attendre
Quiconque est traître à son serment!

Qu'à son tour Albion soumise
Ne trouble plus notre bonheur!
Qu'à jamais sur ton trône assise,
La Vertu règne avec l'Honneur;
Que l'Envie à tes pieds frémisse;
Que l'orgueil, son lâche complice,
Tremble et disparaisse à sa voix!
Telle fut, quand le diadème
Couronna ta valeur suprême,
La volonté du Roi des Rois.

XIV.

E Tu sul Trace Bosforo respira,
Maestoso monarca d'Oriente !
Tu 'l prode braccio ammira,
Che regger volle il soglio tuo cadente.
Ulm, Vertengan, rammenti
I bellici portenti
D'eroe famoso ; e se una giusta pace
Non frena il Russo audace,
Sappi Ottomanno, che invincibil spada
Puo di Bizanzio disputar la strada.

XIV.

Tu quoque subjectis dominum quem Thracius undis
Bosphorus agnoscit, nimios jam pelle timores :
Disce virum, Ottomanæ cui libertatis amico
Mens fuit instantem solii fulcire ruinam ;
Egregii tu gesta ducis, pugnataque ad Ulmam
Prælia et insoliti miracula respice belli :
Quod nisi Sarmaticos pax justa coerceat ausus,
Forsan et invicto tua jura tuebitur ense,
Et Byzantiacis avertet mœnibus hostem.

XIV.

Et toi dont les mains incertaines
Gouvernent cent peuples divers,
Toi dont les immenses domaines
Dans leur sein renferment des mers ;
Sur ton trône ébranlé respire :
Régis en paix le vaste empire
De cet illustre Soliman.
Ulm a rassuré le Bosphore ;
L'appui d'un héros peut encore
Raffermir le sceptre Ottoman.

Oui, si prévenant sa défaite,
Le Russe n'obtient pas la paix,
Et, par une prompte retraite,
Ne se renferme en ses marais,
Qu'il sache qu'un bras invincible,
Le bras dont la valeur terrible
Vient de foudroyer les Germains,
Confondant bientôt son audace,
Et de Byzance et de la Thrace
Saura lui fermer les chemins.

XV.

Ma che? l'ardente fulmine di guerra
Gl' inni canori già interrompe, e tuona
Fin sull' Austriaca terra...
Degli alti eventi cogli Dei ragiona
Il Bardo affettuoso;
Che pe 'l comun riposo
Scuotano l'Indo e 'l Tago il giogo indegno
Del Britannico regno,
Chiede all' Olimpo. Il suo cantar sospende,
Tempra la cetra, e nuova gesta attende.

J. Grobert.

XV.

Bellicus inceptis sed jam fragor obstrepit hymnis;
Æra tonant, longè austriacas audita per urbes.
Multa movens, rerum tanto super ordine, Bardus
Mente domos petit æthereas, fruiturque Deorum
Colloquio, supplexque rogat, si reddere terris
Otia fortè velint, aliquando turpe Britanni
Servitium abrumpant Indusque Tagusque. Morantem
Temperat interea chelyn, expectatque paratus
Dum nova felices poscant sibi carmina palmæ.

M. Cauchy.

XV.

Mais déjà l'Autriche tremblante
De débris voit ses champs couverts,
Et la trompette menaçante
Interrompt nos doctes concerts;
Loin du bruit le Barde s'élance :
Ses accords, amis du silence,
Montent vers la voûte des cieux.
Sensible aux malheurs de la guerre,
Des grands intérêts de la terre
Il s'entretient avec les Dieux.

« Albion ! puisse un jour le Tage
« D'un tribut honteux s'affranchir,
« Et de son superbe héritage
« Cesser enfin de t'enrichir !
« Puisse, pour le repos du monde,
« De l'Indus la rive féconde
« Secouer tes avares lois ! »
Il dit, et, d'une main habile
Accordant sa lyre docile,
Il attend de nouveaux exploits.

M. DE WAILLY.

ODES

SUR LA GUERRE D'AUTRICHE.

PREMIÈRE ODE.

Tel un cerf dont les chiens pressent déjà la trace,
Et qui trouve en sa fuite un novice imprudent ;
L'échange ingénieux qui trompe leur audace,
L'arrachant pour un jour au sort qui le menace,
Livre une autre victime à leur cruelle dent.

Telle, ô Napoléon, quand ta vengeance est prête,
Albion, prompte à fuir et fière de tromper,
Laisse au Germain crédule affronter la tempête,
Et sous le fer levé plaçant une autre tête,
Sourit peut-être au coup dont tu vas la frapper.

O champs de Marengo ! terre encore fumante !
D'armes et d'ossemens sillons tout hérissés,
Où de tant de Germains la déroute sanglante
Jusqu'aux bords du Danube a porté l'épouvante,
Vos tristes souvenirs sont-ils donc effacés ?

Et toi que par deux fois sauvèrent deux prodiges,
Vienne, songe à ces camps si voisins de tes tours.
Les terribles avis cachés sous leurs vestiges,
D'un orgueil insensé détruiront les prestiges :
La clémence a son terme et la vengeance un cours.

Quoi ! par ses propres coups sanglante et déchirée,
Si notre France, en proie aux civiles fureurs,
Seule a pu soutenir l'Europe conjurée,
Et purgeant d'ennemis son enceinte sacrée,
Répandre en tant de lieux sa gloire et ses erreurs ;

Si la France, par vous réservée au pillage,
Sans trésors, sans amis, sans chef et sans soldats,
A réduit au néant un précoce partage,
Et de votre dépouille accru son héritage,
Qu'osez-vous espérer, aveugles potentats ?

Qu'osez-vous espérer ? nos haines sont éteintes :
Ici rien à corrompre, et rien à diviser :
Chaque jour voit serrer les chaînes les plus saintes :
Et ce faisceau disjoint qui brava vos atteintes,
Quand il est réuni, pourrez-vous le briser ?

Un seul chef nous soumet à des lois paternelles,
Appelé par nos vœux, créé par sa vertu :
La France aime à dormir à l'ombre de ses ailes ;
Et son front couronné de palmes immortelles,
La pare de l'éclat dont il est revêtu.

Le Nil de ses exploits conserve la mémoire :
Aux champs ausoniens vos guerriers l'ont connu :
Guastalle a vu son bras décider la victoire,
Formio, Léoben ont parlé de sa gloire :
Albion, sans frémir, ne l'a point attendu ;

Albion, qui, de sang et de pouvoir avide,
Marchande du même or assassins et soldats,
Qui, moins fière déjà de son rempart humide,
Achète votre appui pour sa cause homicide,
Et recule sa perte, en livrant vos États.

Ces guerriers que du Nord votre imprudence appelle,
Contre nos étendards se sont déjà montrés.
D'un peuple de marchands ils servaient la querelle;
Oubliés dans nos fers pour tout prix de leur zèle,
Leur vainqueur généreux les a seul délivrés.

Pourquoi les tirez-vous de leurs champs d'esclavage?
Pourquoi les tentez-vous par de plus doux climats?
La Seine coule loin de leur triste rivage;
Echappée à nos coups, cette horde sauvage,
Sur vos bords plus voisins pourra fixer ses pas.

Le Rhin baigne aujourd'hui notre vaste frontière;
Vous prépariez nos fers, vous perdez vos sujets:
Ainsi l'a voulu Mars, dont la main meurtrière,
Des Etats à son gré déplace la barrière;
Son caprice a trompé de plus sages projets.

Mais, Français! ces traités dont ton orgueil murmure
Ont prévenu des maux cent fois plus désastreux.
Redoute, en la sondant, d'agrandir ta blessure:
Qui résiste au destin, aggrave son injure;
Et tu pourras signer des pactes moins heureux.

Quand les forfaits d'un prince ont comblé la mesure,
Au cœur de ses sujets Dieu souffle la fureur :
Quand ce Dieu veut punir une peuplade impure,
Il inspire à son chef la haine, le parjure ;
Il sème autour de lui le vertige et l'erreur.

Tantôt d'un faux éclat il rehausse son crime ;
Tantôt par des revers il sape sa grandeur :
Mais par quelques chemins qu'il le traîne en l'abîme,
Toujours d'un sceau terrible il marque sa victime,
En fermant son oreille aux leçons du malheur.

M. Monvel, *fils.*

DEUXIÈME ODE.

O châtiment soudain! terrible prophétie,
A peine proférée, aussitôt accomplie!
Quel Dieu m'a dévoilé l'oracle du Destin!
Quoi! cent mille guerriers! une peuplade entière
A disparu, semblable à la vapeur légère
Qu'absorbe un rayon du matin.

Maintenant, disaient-ils, le Héros de la Seine
Menace de ses coups une rive lointaine:
Avant qu'il ait franchi tant de climats divers,
Nous aurons dans leurs droits rétabli tous nos princes;
Nous aurons dévasté, partagé ses provinces,
Et vengé quinze ans de revers.

Ainsi Napoléon, leur roi, dans son ivresse,
Mesurait tes efforts sur sa propre faiblesse;
Ainsi l'insecte lent qui traîne sa prison
Oserait calculer, sur sa marche timide,
En combien de momens l'aigle le plus rapide
Peut franchir un vaste horizon.

Déjà les vents enflaient ta voile frémissante;
Albion tressaillait dans une morne attente:
L'Iller en pleurs t'annonce une injure à venger;
Le Bavarois fidèle invoque ta présence,
Et ce bras, qui peut bien suspendre sa vengeance,
N'est jamais lent à protéger.

Tout s'ébranle à l'instant. De ces plaines fécondes
Que la Seine enrichit du bienfait de ses ondes,
Jusqu'au sable où le Rhin cache ses derniers flots,
S'élance par essaims une ardente jeunesse,
Qui part, en saluant de ses chants d'alégresse,
La France, mère des héros.

Aux portes du Couchant, vous les cherchez encore,
Imprudens ennemis! regardez vers l'Aurore.
C'est entre Vienne et vous que flottent leurs drapeaux;
Ils gardent les sentiers qui mènent aux Noriques:
Vous ne reverrez plus vos demeures antiques,
Qu'en foulant aux pieds leurs tombeaux.

Peut-être, en ce danger, pour couvrir votre fuite,
Des fils de la Néva vous attendez l'élite;
Assistance tardive! Ah! sans doute ils viendront;
Mais pour nous couronner d'une nouvelle gloire,
Pour offrir à nos bras une double victoire,
Et pour subir le même affront.

Mais de quelle terreur vous laissez-vous abattre!
Eh quoi! déjà vaincus presque avant de combattre,
Généraux et soldats courbent leurs fronts soumis!
Ainsi l'art d'un Héros certain de sa puissance,
Otant jusqu'à l'espoir d'une vaine défense,
Sauve et confond ses ennemis.

Connaissez, ô Germains! quel Monarque est le nôtre:
Du sang des siens avare, il épargne le vôtre;
Et de Mars vers ce but il tourne les secrets.
A la foi des traités son grand cœur se confie;
Mais il veille: et son bras, contre la perfidie,
Garde des foudres toujours prêts. M. Monvel, *fils*.

TROISIÈME ODE.

Cachons bien au Scythe perfide
Les présens de Bacchus, les bienfaits de Pallas;
Par ces trésors de nos climats,
Si nous tentons jamais son indigence avide,
Quels bras l'enchaîneront dans ses sombres frimas?

Long-temps la Vistule guerrière
Contint dans ses déserts le Scythe audacieux;
Mais le complot ambitieux
Qui de sa liberté marqua l'heure dernière,
A détruit ce rempart antique et précieux.

Le maître du Danube et celui de la Sprée,
De leur cupidité recueilleront le prix;
Un jour, les lambeaux qu'ils ont pris,
Seront pour leur complice une proie assurée,
Et leurs propres Etats rejoindront ces débris.

L'Europe a frémi d'épouvante:
Elle a craint pour ses arts, pour ses mœurs, pour ses lois,
Lorsqu'elle a vu l'un de ses Rois
Unir à sa querelle une horde sanglante
Que dut toujours le Nord enfermer dans ses bois.

Par ses propres enfans livrée,
Elle a craint le retour de ces temps odieux,
Où la valeur de nos aïeux,
Aux essaims renaissans du peuple hyperborée
Vainement disputa ses peuples et ses Dieux.

Mais quel éclatant météore,
Elevé tout à coup de l'humide Océan,
Dans sa marche toujours croissant,
Passe comme l'éclair du couchant à l'aurore,
Et lance sur l'Autriche un rayon menaçant?

Echappée à son influence,
Goûte bien, Albion, ce bonheur d'un moment;
Mais tu triomphes vainement:
L'astre à pas de géant suit son orbite immense,
Et va par son retour marquer ton châtiment.

C'est le Héros de l'Idumée!
C'est le triomphateur d'Arcole et de Lodi!
Du péril commun averti,
Il s'écrie, et sa voix a fait naître une armée:
Il s'élance, et déjà l'intervalle est franchi.

Déjà son audace savante
Sépare des Germains les bataillons surpris:
Il fond sur ces rangs désunis,
Dont son art enchaîna la valeur impuissante,
Et sous le même joug rassemble leurs débris.

Montrez-vous, héros de Scythie!
Ravi par vos conseils aux douceurs de la paix,
César accuse vos délais.
L'effroi vous retient-il? ou votre perfidie
Le veut-elle à nos coups livrer dans son palais?

Si loin de vos froides retraites,
Cherchiez-vous une proie ou d'illustres combats?
Etes-vous brigands ou soldats?
Et de votre allié contemplant les défaites,
Bornez-vous vos exploits à piller ses Etats?

Exemple à jamais mémorable!
Terrible et digne effet d'un aveugle courroux,
Qui livrait l'Europe à leurs coups!
Trop heureux, ô Germains! qu'un courage indomptable
La sauve en triomphant et du Scythe et de vous.

De nos bandes victorieuses
A peine ils ont un jour soutenu les regards.
Déjà leurs escadrons épars,
Ravageant de l'Ister les rives malheureuses,
D'une lutte inégale évitent les hasards.

Allez, conquérans intrépides,
Du Bosphore avili partager les rançons.
Pratiquez sur lui nos leçons;
Et demandez aux Dieux que nos aigles rapides
N'aillent pas y troubler vos faciles moissons.

Environné de cent cohortes,
Cachant son jeune front sous un double laurier,
S'avance un monarque guerrier.
Vienne à son seul aspect laisse tomber ses portes,
Et couvre ses chemins de rameaux d'olivier.

Rassure-toi, cité tremblante,
Le Héros des Français, maître de ton destin,
Ne vient pas la torche à la main
Consumer, disperser ta dépouille sanglante,
Et sur tes monumens punir ton souverain.

Maître des secrets de la guerre,
Napoléon préfère à ses tristes succès
Les arts utiles de la paix;
Et ce bras, que Dieu même arma de son tonnerre,
Sur un prince abaissé ne retombe jamais.

Flambeaux et garans de l'histoire,
Durables monumens, à nos derniers neveux
Attestez ces exploits fameux;
Et, sur votre foi même, ils auront peine à croire
Ce qu'à peine aujourd'hui peuvent croire nos yeux.

Et toi, séjour de l'abondance,
Conduite par le temps à de plus douces lois,
Europe! que tes mille voix
Elèvent ce guerrier dont l'insigne vaillance
Contre la barbarie a maintenu tes droits.

Jadis, un effort moins sublime,
Sous Martel, à Poitiers, soutint nos étendards;
Jadis, après moins de hasards,
De l'Occident sauvé le suffrage unanime
Releva pour son fils le trône des Césars.

M. Monvel, *fils*.

CAMPAGNES DE L'AN XIV.

Tremble dans tes foyers, orgueilleuse Carthage :
Des cendres de l'Asie immolée à ta rage,
Les Dieux, les justes Dieux suscitent un vengeur.
Il va briser ton sceptre et délivrer Neptune ;
Entouré des Gaulois, suivi de sa fortune,
Il part : tu veux en vain conjurer ton malheur.

Tels étaient l'entretien et l'attente du monde :
Mars du haut d'un rocher, dominateur de l'onde,
Des cris de la vengeance épouvantait les airs :
La foudre allait donner le signal des conquêtes.
Nos vaisseaux, protégés du souffle des tempêtes,
En mobiles forêts s'élançaient sur les mers.

Nous partions, quand soudain l'agile Renommée,
« L'Europe est contre vous ; Albion alarmée
« Rejette ses périls sur la tête des Rois. »
Le Héros à regret s'arrache du rivage :
Il commande ; et déjà, brûlantes de courage,
Ses aigles vers le Nord s'envolent à sa voix.

Venez, fiers ennemis, affronter sa colère....
Tout se tait devant nous ; leur courroux délibère.
Des combats cependant ils donnaient le signal !
De ces cœurs belliqueux la ruse est l'espérance :
Et couvrant sa frayeur d'un voile de prudence,
Leur chef promet de vaincre, et se croit Annibal.

Nous marchons, et la mort déjà les environne.
Au Nord, vers le Midi, j'entends rugir Bellone,
Nous dit Napoléon : allez, enfans de Mars....
Nous, courons vers le Sud ; nous, volons vers le Pôle :
Ainsi les vents captifs déchaînés par Eole,
Sur la terre en grondant fondent de toutes parts.

Chassés par l'aquilon, tels on voit deux nuages,
Où le courroux du ciel amassa les orages,
Entrechoquer leurs fronts au milieu des éclairs.
De leurs flancs déchirés la foudre échappe et gronde,
Descend, brûle et ravage ; et, toujours vagabonde,
Ou roule dans les cieux, ou sillonne les airs.

Ainsi des deux côtés une affreuse Euménide,
Du tonnerre enfermé dans le bronze homicide,
Allumait la fureur, et vomissait la mort.
Mais prodigue de sang, avide de carnage,
Le tonnerre lui-même, inutile au courage,
Laisserait trop d'empire au caprice du sort.

Le glaive impatient demande la mêlée ;
Il brille : des Français la rage redoublée
Dans les rangs ennemis s'ouvre mille chemins.
Contre ces indomptés où trouver un asile ?
Ils ont les pieds, le bras et le courroux d'Achille :
Les vaincus à nos fers tendent leurs faibles mains.

D'où revient ce guerrier dont la gloire a des ailes ?
Comme le roi des airs, dont les vives prunelles
Découvrent loin des cieux quelques dignes rivaux,
Fond sur eux, les combat et les enlève aux nues,
Et vainqueur, agitant ses ailes étendues,
Revient, triomphe encor dans vingt combats nouveaux.

Aux ordres fraternels tel ce guerrier s'élance.
La Victoire le suit, la Terreur le devance;
Les Germains devant lui sont de faibles troupeaux:
De nos soldats vainqueurs la foule l'environne;
Et leurs mains sur sa tête, où la gloire rayonne,
En voûte ont élevé des forêts de drapeaux.

Du Tyrol suspendu sur de profonds abîmes,
Voyez-vous nos soldats escalader les cimes,
Ou suivis ou guidés par les fiers Bavarois?
Voyez-les attachés à l'arbuste, aux racines,
Gravir ces vieux rochers, ces pendantes ruines,
Que n'oserait tenter le rapide chamois.

L'abîme est sous leurs pieds, la mort pleut sur leur tête;
Ils montent. L'ennemi qui jurait leur défaite,
Vaincu de leur audace, a ployé l'étendard:
Il veut se rallier; mais rien ne nous arrête;
De rochers en rochers, de retraite en retraite,
Notre glaive le suit jusqu'au dernier rempart.

Du Rhin à l'Eridan court une chaîne immense;
Elle s'étend, se rompt, se rattache en silence,
Et saisit les vaincus au moment d'échapper.
Sur leurs flancs, derrière eux, en face est l'épouvante.
A leurs yeux effrayés l'épée étincelante
Semble voler dans l'air toujours prête à frapper.

A ces vastes desseins un seul homme préside.
Le jour, c'est le nuage où leur céleste guide,
Invisible et présent, conduisait les Hébreux;
La nuit, il est encor la colonne enflammée
Dans l'ombre du désert par Dieu même allumée
Pour éclairer leur route et marcher devant eux.

Le vieux Danube, ouvrant ses ondes paternelles,
Reçoit, sauve ses fils à la gloire infidèles,
Et cache leur terreur sous l'abri d'un rempart.
O Dieux ! toute une armée aura donc pris la fuite !
La honte de son chef l'indigne ; elle s'irrite,
Rappelle les combats, relève l'étendard.

Du hasard et du nombre, ô triomphes faciles !
Haslach !.... Braves Français, voilà vos Thermopyles.
Ici des légions, et là quelques soldats.
Leur gloire par des fers ne sera point flétrie ;
Ils mourront. — Pardonnez, enfans de la patrie,
Je vous ai crus trahis par le Dieu des combats.

Rien ne peut étonner cette troupe d'Alcides.
Calmes, présens partout, sous la foudre intrépides,
Leurs corps sont des rochers qui bravent les assauts.
Enfin Léonidas saisit un drapeau, vole,
Enfonce les Germains, les frappe, les immole ;
Sous nos glaives vengeurs le sang coule en ruisseaux.

Fuyez, fuyez encor, légions trop timides ;
De la mort dans vos rangs allez remplir les vides,
Ou craignez de tomber sous les coups du lion.
Bientôt Napoléon.... A ce nom, l'épouvante
Repousse vers ses murs cette foule tremblante ;
Telle l'ombre d'Achille effrayait Ilion.

L'aiguillon du remords les ramène aux batailles.
Impuissante chaleur ! nouvelles funérailles !
Du feu de leur courroux c'est le dernier éclair.
Précipité des cieux, son antique domaine,
Leur aigle consterné loin du soleil se traîne,
Et n'ose regarder l'oiseau de Jupiter.

A l'aspect de la foudre Ulm fait ouvrir ses portes.
O déshonneur ! j'ai vu de nombreuses cohortes
Sortir, avant l'assaut, de ces murs tout entiers !
Mais un cercle est tracé par la main du génie :
Il faut ici du joug subir l'ignominie,
Ou d'un sang inutile arroser nos lauriers.

Arrêtons-nous, ô Muse ! admire ce spectacle !
De l'Europe et des Rois le vainqueur et l'oracle
Prélude à son triomphe en ce jour solennel.
Autour de ce héros qu'attend le Capitole,
Montenotte, Lodi, Castiglione, Arcole,
Brillent avec leurs sœurs d'un éclat immortel.

Deux fleuves à ses pieds roulaient dans les campagnes ;
Nos guerriers, ses enfans couronnaient les montagnes ;
Tous confondaient sur lui leurs avides regards ;
Tous s'écriaient : « Voilà le Dieu de la Victoire !
« Nos fronts sont éclairés des rayons de sa gloire ;
« Il écarte de nous la mort et les hasards. »

O Français ! suspendez ces transports légitimes.
Ils viennent, vos captifs ; que vos cœurs magnanimes
Respectent les vaincus, et plaignent le malheur.
A quelle extrémité les destins t'ont réduite,
Terre d'Arminius ! pleure : un nouveau Thersite
Attache à tes drapeaux sa honte et sa terreur.

Des mains de tes soldats il voit tomber les armes !
Notre gloire attestant ses coupables alarmes,
Condamnera son nom à l'immortalité.
Les yeux sont fatigués de compter ces esclaves :
Leurs forces et leur nombre irritaient tous nos braves.
« Quel malheur, disaient-ils, ou quelle indignité !

« La peur a donc glacé leurs mains inanimées ?
« Avec moins de soldats dévorant trois armées,
« Jeune encor, l'Italique avait conquis la paix.
« Nous étions moins nombreux, quand sa foudre imprévue
« Du mont de Jupiter avec nous descendue,
« Vengea dans un seul jour sa gloire et les Français. »

Du voile épais des cieux l'ombre se décolore :
Ils brillent des clartés d'une seconde aurore,
Et leur robe d'azur reprend sa pureté.
Voilà qu'au même instant de la voûte éthérée
Descend d'un vol tranquille une vierge sacrée,
L'idole des Français, l'auguste Humanité.

Les fêtes de la paix sont ses plus belles fêtes;
Ses regards attentifs observaient nos conquêtes,
Notre innocente gloire a désarmé son cœur.
Elle vient consacrer une époque nouvelle;
Et, tenant d'une main sa couronne immortelle,
Ses transports en ces mots s'adressent au vainqueur :

« Guerrier, quand tu parus sur la scène du Monde,
« Mon cœur, je l'avouerai, dans sa douleur profonde,
« Craignit un Alexandre, et plaignit l'univers;
« Mais deux fois, descendu de ton char de Victoire,
« Tu me montras la Paix, compagne de ta gloire,
« Et du bonheur public tous les canaux rouverts.

« Les Alpes, l'Eridan, le Nil, les Pyramides,
« Soumis, non ravagés par tes exploits rapides,
« De César, d'Alexandre, admiraient le rival :
« Aujourd'hui, dépouillés du sceptre de la guerre,
« Ces deux fiers conquérans, sous qui tremblait la Terre,
« Descendent des hauteurs où tu n'as plus d'égal.

« Toi seul as mérité de porter ma couronne ;
« La voix du Monde entier par mes mains te la donne :
« Ton génie a sauvé des peuples de guerriers.
« Consacre par mon nom le siècle de ta gloire :
« Bienfaiteur des mortels, réunis dans l'histoire
« Les palmes de Minerve à tes brillans lauriers. »

La Déesse, à ces mots, remonte vers les nues.
Ses paroles dans l'air par l'écho répandues,
Excitent dans l'armée un long frémissement ;
Sur leurs glaives vainqueurs, par le héros lui-même,
Tous jurent d'imiter cette vertu suprême :
Et les vaincus en pleurs entendent ce serment.

Le bruit t'en a frappé ; rappelle ta constance,
Veuve de Sobieski [1], toi qui, pour ta défense,
N'a pas même son ombre et son noble cercueil !
Tes murs nous sont ouverts, et tes palmes sont prêtes ;
Reçois nos légions : garde, garde tes fêtes ;
Un héros les épargne à tes Rois dans le deuil.

M. P. F. Tissot.

[1] La ville de Vienne, défendue et sauvée par ce héros de la fureur des Ottomans.

DE AUSTERLICIENSI PRÆLIO.

CARMEN DITHYRAMBICUM.

Posce lyram; siluisse nefas tibi, Musa: triumphe!
Io triumphe! nobili ter et quater
Carmine depropera.

Victor hyperboreas, nec toto Marte, phalanges
Fudit Napoleon tuus.

Illa, illa nostro restitit fracta objice;
Quæ Scythicis, immane fremens, eruperat antris
Barbara diluvies.

Tua res agitur; amplam tibi victoriam,
Vel qua doles, partam puta,
O felix nimis ac nimis
Europa tanto vindice!

Hæc tibi, æternis memoranda fastis,
Attulit longam bona lux salutem;
Hæc tibi leges placidosque ritus,
Hæc tibi cultos retinere mores
Præstitit; blandos eadem reducet
Artium lusus. Properate, vates,
Pars triumphorum quoque magna, tantis
Debitam rebus properate laudem.

Ille adest vobis celebrandus heros,
Qui Scytham, pugnâ domitum feroci,
Jamque centenis hominum minorem
Millibus, pigras remeare nudum
Cogit ad arctos.

Venerat extremo cœli borealis ab axe
Gens effræna virûm, conducto milite jussa
Cæsareas explere acies, pelagique tyrannis
Auxiliare odium et socios præbere furores.

Nivis arctoæ sede relicta,
Mille per urbes, mille et fluvios,
Iter insuetum carpere gaudet
Ore minaci truculenta cohors;
Jamque Austriacos tetigit fines,
Et mansuetum propior pestis
Territat orbem.
Quacumque vagos movit gressus,
Scelere impresso fœdavit iter :
Hìc abductis bobus arator
Pavidus fugit, cremat insontes
Hìc flamma casas hìc innuptis
Pia virginibus trepidat mater;
Ipso tandem sævius hoste
Pubes socios Germana timet.

Sufficiat vestris Germanica præda trophæis,
Egregii heroes! neve ultra tendere gressum,
Neve truces libeat Gallis opponere turmas.
Haud bene consilio, quo res sibi subdere novit
Napoleon fatoque ipsi dare jura videtur,

Haud bene virtuti certet, mihi credite, qui vos
Præceps in medios animi rapit impetus hostes.

Præterea cui nunc succurrere?
Quamve paras, Arcti gens effera,
Perdere opem? Sero jam nil eget
Austria præsidio, quam Gallicus
Marte brevi domitam Cæsar premit.
Aspice quis campos maculet cruor,
Quotque, altis Ulmæ sub mœnibus,
Captivi peditis stent millia!
Pulvis habet, strictæ vel compedis
Turpe gravat pondus, quibus agmina
Jungere, quorum armis comitantibus
Debueras Gallos prosternere.
Cladibus in tantis quæ spes super?
Quid medica extincto prosit manus?

Nulla quidem Austriaci jam spes fulcire caducam
Imperii molem; sed nondum pacta Britannis
Ira fidem exsolvit, nondum satis Anglia rebus
Consuluisse suis per stragem et funera gaudet.
Cædibus arva novis madeant, sic Anglia jussit:
Arma, Scythæ, rapite arma; pari concurrite fato,
Venalesque animas alieno impendite Marti.

Cogit sœva ferox, dum loquor, agmina,
Infensamque aciem parat,
Quem gemini latè dominum agnovere Triones,
Quem tellus pavet ultima,
Cæsar hyperboreus.

Hîc quidquid invisum horridumve procreat
Regnata hyemi plaga perpetuæ;
Quidquid humani scythica sub arcto,
Nescium cultûs avidumque prædæ,
Liberis passim gregibus vagatur:
Inusitatas ferreum vires genus,
Vastumque robur exerit.
Hîc portenta virûm, quibus,
Mos a teneris, nunc Riphæas
Calcare nives, nunc hyberno
Sub Jove somnos carpere, fractis
Nunc fluminibus, cogente siti,
Prævio potum quærere ferro.
Crevere in horas copiæ; fœdo latet
Oppressa tellus milite;
Placidumque in orbem tota sedibus ruit
Convulsa barbaries suis.
Stat contra, Europæ leges pacemque tueri
Certus, et arctoam terris avertere pestem,
Napoleon. Jam castra movet, jam frontibus horrent
Oppositis instructæ acies, Martisque propinqui
Fortunam variasque vices nox dividit una.

Segnes quin age, Gallicæ
Virtutis nimium invida
Nox, abrumpe moras; brevi
Gyrum contrahe circulo,
Festinumque volucribus
Sol maturet equis diem.

Audimur; expetitam
Cœlo facem coruscat,

Tanti sequestra fati,
Aurora : quot labores
Visura, quot triumphos!
Primo retecta sole,
Utrinque castra fervent
Seque invicem lacessunt.
Tumuli sed ecce ab alta
Qua Cæsar arce sedit,
Gallorum et universi
Tutela Cæsar orbis,
Signum exiit duelli.
Cuncta ilicet moventur,
Agilisque, sævum in hostem,
Necis decoræ amantes
Rapit impetus catervas.
Tonuere fulminantis
Horrenda Martis æra,
Uteroque clausum opaco
Sulphur, globosque læves,
Præsentis arma lethi,
Diro vomunt fragore.
Undante spissiori
Circum supraque fumo,
Glomeratur atra nubes,
Quam subter it cruento
Cæcus furore Mavors.
Clangoribus turbarum,
Clamoribus virorum
Hinnitibusque equorum,
Cœlum remugit omne.
Montes lacusque vasto
Latè assonant tumultu.

Phlegræa (tantus horror !)
Credas per arva magnos
Bellare Diis gigantas.

Ipse, velut summo regni securus Olympo
Jupiter, immissis hinc atque hinc proterit hostes
Fulminibus rex Napoleon, totumque pererrat
Campum oculis, nunc dextram aciem, nunc ille sinistrum
Instaurans latus, ingentesque minoribus afflat
Diis animos, pugnamque regit, vincitque jubendo.

Vincis, Napoleon; vincis, io! feram
Arcti progeniem Gallica perculit
Virtus. Hæc ubi sunt quæ placidis gravem
Incussere metum gentibus agmina?
Pars aut missilibus strata jacet globis,
Aut sæva gladii cuspide concidit.
Partem vincla domant; pars agilem fugam
Dum stagni dubias per glacies parat,
Altis interiit mersa paludibus.

Talia spectanti quis enim tibi pectore sensus,
Advena Cæsar, erat? Contraria numina serus
Agnoscis, nil posse ducem, nil posse catervas,
Fataque Gallorum Scythicis præcellere fatis.
Egregium bello, cœlique faventis alumnum
Napoleonta vocas; positisque inglorius armis,
Relliquias bellorum et rari militis agmen,
Jussum doctus iter, patriam usque reducis ad Arcton.
Jam redit aurea pax : miseræ, confidite, gentes;
Omnis abesto metus, nostro Scytha pellitur orbe.

Lætis ergo suum decet
Victori honorem solvere cantibus :

Decet lyrâque flatilique tibiâ,
Tubæque majori sono,
Cuncta procul veteris superantem nomina famæ
Ad astra ferre principem;
Utilem bello pariterque paci
Principem, sæcli decus, et ruentis
Pondus Europæ tolerare natum.
Hunc, cives, patriæ patrem,
Hunc belli socium dicite, milites;
Libertatis et artium
Vindicem placidæ, celebrate, gentes,
Quascumque vitæ mitiori deditas
Studiisque liberalibus,
Europa vasto mater amplexu fovet.
Quantis ille periculis
Erepta dulci reddidit otio
Regna, quibus Scythici Martis furor
Aut grave servitium aut funus crudele parabat!
Quantis præcipuè, Gallia, cladibus,
Quali te rapuit malo,
Quam nempe hostis atrox odiis pejoribus unam
Urgebat, duce tot scelerum atque emptore Britanno!
Huc ille, geminum qui ferox orbem quatit,
Nocentis hospes insulæ,
Pretiumque sceleri dicit, et fusum impio
Rependit auro sanguinem!
Huc adsit ille; brevia permensus freti
Interjacentis æquora;
Videatque terris imperantem latiùs,
Cœloque tollentem caput,
Exuere propriis ipse quam provinciis
Optavit amens Galliam!

At tu, cui tantos licuit frænare furores,
Tu sæclis date principium melioribus, heros,
Salve; teque suam felix Europa salutem,
Te decus alma suum, te patrem Gallia dicat;
Sequana dum tacito Luparæas alluet arces
Flumine, perpetui dum frigoris hospita densis
Albescent nivibus celsæ juga summa Pyrenes,
Dum cadet alterno crescetque reciproca motu
Implacidum Thetys quæ summovet orbe Britannum !

M. Cauchy, *secrétaire archiviste de la chambre des Pairs.*

ODE

AUX DRAPEAUX CONQUIS A AUSTERLITZ ET TRANSFÉRÉS DANS L'ÉGLISE MÉTROPOLITAINE DE PARIS.

Napoléon l'a dit le jour de la victoire :
Etendards ennemis, loin de mon territoire,
Pour commander la Paix, j'ai su vous conquérir.....
Vienne me veut encore autour de ses murailles,
Mais au Dieu des batailles
Paris doit vous offrir.

Etendards ennemis, partez, le temps s'écoule....
Sans repaître en chemin les regards de la foule,
D'Austerlitz à Paris ne vous arrêtez plus.....
De Belloi vous attend sur le seuil de ce temple
Où la cité contemple
L'éclat de ses vertus.

Déjà l'airain sacré du haut des tours résonne;
Déjà l'hymne pieux que le pontife entonne,
Par le peuple et par l'orgue est redit à la fois;
Et la Religion, comme la Renommée,
Pour bénir notre armée
Paraît avoir cent voix.

Drapeaux, inclinez-vous! Dieu protège la France.
Dieu, de nos bataillons secondant la vaillance,
A remis en nos mains vos dards audacieux....
Plutôt que l'ennemi ne vînt à vous reprendre,
Dieu saurait vous suspendre
A la voûte des cieux.

N'espérez plus revoir, ni la Néva sauvage,
Ni du Danube altier le fertile rivage;
Mais sous le même toit que la divinité,
Vous serez les garans d'un succès que l'histoire
Sans vous n'eût pas fait croire
A la postérité.

M. de Piis.

ODE

SUR LA GUERRE DE PRUSSE.

LE DÉPART.

Paisible, et satisfait de l'encens que la terre
Offre en tribut à ses autels,
Le héros avait dit à son puissant tonnerre :
« Dors, et laisse en paix les mortels. »

Il avait dit : déjà des fêtes magnifiques
S'apprêtaient, rivales des jeux
Qu'institua la Grèce aux plaines olympiques
En l'honneur de ses demi-dieux.

L'Europe désormais, sous sa main glorieuse,
Respirait de ses longs revers ;
Et des bardes français la lyre belliqueuse
Méditait de plus doux concerts.

Voilà que tout-à-coup des flots de la Baltique
Le cri de la guerre est sorti ;
Et des mers d'Archangel à l'onde Adriatique
Ce cri sinistre a retenti.

La discorde aux pieds d'or quitte Albion sanglante,
Et de l'empreinte de ses pas
Naissent des légions que sa torche effrayante
Guide aux homicides combats.

« Dieu ! dit le laboureur, quel est ce météore
« Qui s'avance sur les moissons ?
« Messager des courroux, vient-il semer encore
« La famine dans nos sillons ? »

Et cependant qu'il parle, une ligue insensée,
Levant ses orgueilleux drapeaux,
Nous menace ; et déjà, dans sa folle pensée,
Rêve le trépas des héros.

Des Parthes autrefois telle on vit la démence,
Quand leurs traits, du fond des déserts,
Menaçaient le tonnerre, et de leur impuissance
Pensaient l'effrayer dans les airs.

Peuples ne craignez pas : en vain l'hydre abattue
Se relève et brave son sort ;
Hercule s'arme, il marche, et va, de sa massue,
Lui porter la dernière mort.

Voyez-vous ce serpent long-temps caché sous l'herbe,
Qui du creux d'un chêne élancé,
S'attache au roi de l'air, et s'applaudit, superbe,
Du noir venin qu'il a lancé ?

L'aigle, sans s'étonner, de sa terrible serre
Saisit l'ennemi tortueux ;
Et, déchiré, sans vie, il le rend à la terre,
Et suit sa route vers les cieux.

M. Pierre Le Brun.

STANCES

SUR LA GUERRE DE PRUSSE.

Les héros sur nos bords revenaient pleins de gloire;
Une insolente cour, ô démence! ô fureur!
Insulte à leur valeur.
Insensés! vous avez réveillé la Victoire.

Elle dormait, paisible, au milieu des Français:
Elle se lève, elle vole; et la France
Appelle à la vengeance
Ses enfans belliqueux qu'avait séduits la paix.

Quel héros les conduit et devance leurs pas?
A son aspect les trônes mis en poudre
Tombent frappés du foudre:
Qui pourrait, à ces traits, ne le connaître pas?

Ministre malheureux, va dire à l'Angleterre
Que ces guerriers dont les lâches discours
Mendiaient ses secours,
De leurs corps déchirés couvrent au loin la terre.

Un monarque est en fuite, et son armée aux fers.
Fière Albion! à tes amis fatale,
Propice à ta rivale,
Ta haine à son pouvoir livre ainsi l'univers.

Le jour est arrivé : je vois s'armer le bras
A qui le ciel a remis sa vengeance,
Et le colosse immense
De son trône embrasé tomber avec fracas.

Le voyez-vous sanglant, versant des pleurs de rage,
Braver le ciel, de ses rugissemens
Troubler les élémens,
Se rouler sur la terre et mordre le rivage?

Il se débat, blasphème, expire..... Son vainqueur,
Libérateur de la terre et de l'onde,
Donne la paix au monde,
Et rend à l'Eternel son tonnerre vengeur.

M. Lebrun des Charmettes.

SUR LA BATAILLE D'JENA.

IMPROMPTU.

Manes de Frédéric, si chers à la Tamise,
Rosback n'accusa point la valeur des Français;
Vous n'y vainquîtes que Soubise :
Jena vient d'expier sa faute et vos succès.

de Ximénez.

ÉPITRE

A NAPOLÉON BONAPARTE.

LE TEMPLE DE LA GLOIRE, LA COLONNE TRIOMPHALE DE LA PLACE VENDOME, L'ARC DE TRIOMPHE, ETC., ETC.

Quel éclat, ô César, sollicite ma lyre?
Jusque dans tes loisirs faut-il que je t'admire;
Que Paris en dix ans doive plus à tes lois,
Que n'a dû tout l'empire à dix siècles de rois?
Je cherche cet amas de bizarres structures,
Ce mélange confus de palais, de masures,
Qui, de nos citoyens enfans capricieux,
D'un maître insouciant n'attiraient point les yeux.
Je vois de toutes parts le goût et le génie
Porter dans ce chaos et l'ordre et l'harmonie.
Un prodige nouveau m'arrête à chaque pas.
Dans ces murs à ta voix naissent les Phydias.
Partout brillent enfin sur cette heureuse terre
Les travaux de la paix entrepris dans la guerre.
Ce forum s'aplanit, s'étend sous le niveau;
Cette rue anguleuse obéit au cordeau;
Ces fangeux carrefours s'épurent, s'agrandissent;
Ces boulevards étroits s'ombragent, s'élargissent;
De ces toits inégaux les faîtes sont unis;
Ce Théâtre écroulé renaît de ses débris.
Là, s'élève sans faste une pieuse enceinte,
Où la tendre pitié, la religion sainte,

Des pauvres recueillis prévenant les besoins,
Au faible, au malheureux prodigueront leurs soins.
Ici, dans un superbe et pompeux édifice,
Le commerce, afranchi par ta main protectrice,
Viendra contre la fraude invoquer tes arrêts,
Et du monde apaisé régler les intérêts.
Plus loin dans ces greniers ta sage prévoyance
A ta ville chérie assure l'abondance.
De spacieux abris, d'élégans pavillons
De Flore et de Cérès nous étalent les dons.
L'utile naît partout sous des formes charmantes.
J'erre au bruit enchanteur des sources jaillissantes.
Ces caprices de l'art, ces modestes fragmens,
De l'immortel ciseau nobles délassemens,
T'ont vu, pour animer leurs bassins, leurs cascades,
Des grottes d'alentour attirer les Naïades.
Dans le champ Tardenois un fleuve était caché;
Et, parmi les roseaux sur son urne penché,
Dans un calme profond voyait rouler les âges.
Tu l'appelles; il vient, il quitte ses bocages.
Les monts sont abaissés, les rochers sont fendus;
Et ses limpides flots, sur Paris suspendus,
Se frayant sous nos pas des routes souterraines,
Ruisselant à grand bruit de nos mille fontaines,
Vont abreuver les airs desséchés par l'été,
Et comme la fraîcheur répandre la santé.
Long-temps de ce bienfait nourrissant l'espérance,
Paris eût de ses rois imploré l'indolence.
A toi seul appartient d'accomplir nos souhaits,
D'achever de nos rois les travaux imparfaits.
Monumens de leur gloire, ils s'effaçaient comme elle;
Ton règne leur imprime une vie immortelle.

L'un, sous des toits obscurs dérobant ses contours,
Elevait sans honneur son portique ou ses tours.
Déployant aujourd'hui son imposante masse,
Du siècle qui l'adopte il atteste l'audace.
D'autres, par les hivers mutilés ou ternis,
A mon œil étonné se montrent rajeunis.
Ce palais, revêtu d'opulence et de gloire,
De sa triste origine a perdu la mémoire.
Dans ses riches lambris, dans ses bocages frais,
Qu'ont orné de concert la victoire et la paix,
Les vieillards de l'état, nos pères, nos modèles,
Les débris glorieux de nos longues querelles,
Les illustres garans de notre liberté,
Goûtent les doux loisirs que leur fit ta bonté.
Ce Temple où, tous les ans, les élus des provinces
Vont jurer leur amour au plus juste des princes,
Et de ton zèle ardent approuver les desseins,
Se présente orgueilleux de ses nouveaux destins,
Et de ce péristyle où des arts de la Grèce
Les vainqueurs de Mansard ont porté la richesse.
 Vieilli dans son ébauche et du temps offensé,
Le Louvre languissait par ses Rois délaissé.
Tu parais : il s'achève, et ton auguste image
De Perrault, de Louis a couronné l'ouvrage.
Ce Louvre qui le suit, souvenir de Henri,
Allîra ton grand nom avec ce nom chéri.
D'un portique élégant sa base se décore.
Un monument rival devant lui vient d'éclore,
Qui, de ce grand ensemble unissant les trois parts,
Va rendre ce séjour digne de nos Césars.
C'est là qu'avec orgueil règne et se développe
Cet Olympe chargé des destins de l'Europe.

La Seine s'en étonne, et s'éloigne à regret
Des lieux où chaque jour lui révèle un bienfait.
Combien de tes faveurs sa splendeur s'est accrue !
Ses ponts, dont les sommets insultaient à la vue,
T'ont livré leurs fardeaux, et sont en un moment
Du fleuve qu'ils foulaient devenus l'ornement.
Plus d'embarras confus, d'indignes voisinages,
De cloaques impurs. Ses superbes rivages
S'ouvrent de toutes parts, et, rivaux de beauté,
Viennent s'offrir à moi dans leur immensité.
Dans quel riche appareil, de ses nymphes suivie,
De ses quais spacieux la Seine énorgueillie,
Déploie à mes regards son cours majestueux,
A travers ses bassins, ses ports tumultueux,
Et ses thermes flottans et ses barques légères,
D'un peuple industrieux agiles messagères,
Cette foule, tribut de cent peuples divers,
Que l'éclat de ta ville impose à l'univers !
 Oui, digne de régner où Rome est la seconde,
Paris s'élèvera souveraine du monde !
Paris verra comme elle, en ses murs triomphans,
De Minerve et du Pinde accourir les enfans !
J'en jure ces trésors, objet de tant d'hommages,
De mille souverains somptueux héritages,
Restes de tant d'Etats autour d'eux foudroyés,
Magnifiques tributs à nos armes payés.
J'en jure les débris de Corinthe et d'Athènes,
Qu'ont suivis dans tes murs les dépouilles romaines.
Contemporains muets des Rois les plus vantés,
Eternels habitans des royales cités,
Las de pompes, d'honneurs, de fastueux spectacles,
Tes actions, grand Roi, sont pour eux des miracles.

Cet arc majestueux, qu'au retour des combats
Dédia ton amour aux premiers des soldats;
Cette colonne altière où se roule imprimée
La gloire des héros qu'assemblait ton armée,
Sur les mêmes airains qu'aux champs des ennemis
A travers mille feux ces héros ont soumis;
Ce portail triomphal, dont la vaste étendue
Remplit de ton palais la lointaine avenue,
Bravent les coups du temps, et semblent par leur poids
D'un peuple de géans retracer les exploits.
Dirai-je enfin ce temple, où luttant d'opulence,
Tous les arts, appelés par ta munificence,
De leurs siècles fameux surpassant la grandeur,
S'empressent d'acquitter la dette de ton cœur?
En vain tu prétendis, lorsque pour tes phalanges
Tu fondas de ce temple un tribut de louanges,
Des parvis consacrés à leurs noms glorieux
N'interdire qu'au tien l'accès religieux:
Tu n'échapperas point aux nations nouvelles,
Qu'attireront bientôt ces tables immortelles;
Et qui, dans la cité digne objet de tes soins,
D'un règne fabuleux chercheront les témoins.
Eh! comment faire un pas dans ce séjour de gloire,
Sans nommer le héros dont s'étonne l'histoire,
Qui, de Mars, de Pallas épuisant les faveurs,
Comme à tous les dangers, vole à tous les honneurs?
Les noms d'Ulm, d'Aboukir décorent ces façades,
La honte d'Alvinzi vivra sous ces arcades;
Du Lion de la Sprée, en sept jours terrassé,
Sur le pont d'Jena l'opprobre est retracé.
Dans l'Austerlitz naissant brillera la journée
Qui, de vingt potentats fixant la destinée,

T'a vu, le cimeterre et l'olive à la main,
Abattre et relever l'empire du Germain.
Le plus grand nombre enfin, parmi ces personnages,
Dont le marbre en cent lieux nous offre les images,
Sorti de tes conseils, de tes camps, du sénat,
N'a-t-il pas de ce règne emprunté son éclat?
C'est toi qui les guidais dans la plaine guerrière
L'intrépide d'Haupoult, le calme Saint-Hilaire;
Kléber, qui, sous nos lois, retenant l'Africain,
Ne put être vaincu que par un assassin;
Ce généreux Desaix, qui, dans Thèbe aux cent portes,
Des sources du Danube entraîna ses cohortes,
Et, des fers de l'Anglais trop prompt à s'affranchir,
Courut à Marengo triompher et mourir;
Et ce nouveau Roland, disciple de tes armes,
Qui, chargé de lauriers et baigné de tes larmes,
Dans Esling, où sa fougue avait jeté l'effroi,
Expira glorieux de son amour pour toi!

Quel Français ne contemple avec des yeux d'envie
Ces braves dont le sang coula pour la patrie,
Ces grands cœurs, que pour prix de leur fidélité
Tu viens d'associer à l'immortalité?
Poursuis, n'arrête point le zèle qui t'inspire;
Grand roi, par ta sagesse affermis ton empire;
Ouvrage d'un mortel, il peut dégénérer:
Sur nos propres vertus il le faut assurer.
A l'aspect d'un Bayard que le lâche rougisse;
Devant un Lamoignon que le crime pâlisse;
Que d'exemples français l'enfant environné,
Au sortir de l'école où tu l'as ramené,
Retrouve sur ses pas les héros qu'il révère,
Les sages qu'il chérit, les auteurs qu'il préfère;

Dans son sein embrasé sente germer l'honneur,
Et dévoue à l'état son génie et son cœur !
Que, l'un par l'autre enfin appelés à s'instruire,
Les siècles immortels sachent se reproduire,
Perpétuer l'éclat dont tu viens m'éblouir,
Et porter notre gloire au dernier avenir !

M. Viennet, *de Béziers.*

ODE

SUR LA BATAILLE D'JENA.

Aux champs glacés du nord, quel tumulte s'élève ?
Quel Dieu des Rois vaincus ose tirer le glaive,
Et d'un cri belliqueux trouble la paix des airs ?
Remontons-nous au siècle où, quittant leurs rivages,
Les Vandales sauvages
Coururent de l'Afrique inonder les déserts ?

De l'Angleterre encor je reconnais l'ouvrage :
Soulevée à sa voix et vendue à sa rage,
La Prusse tout à coup sort de son long sommeil ;
D'une moisson de fers ses guérets se hérissent,
Ses légions s'unissent,
Et ses cris de la France appellent le réveil.

Moins prompts que ses guerriers, les noirs essaims de grues,
De leur phalange ailée, obscurcissant les nues,
S'exilent de la Thrace aux premiers aquilons.
Tel le Nil vit sur lui fondre en nuage sombre
Ces insectes sans nombre,
Qui dévoraient l'espoir de ses riches vallons.

Mais, craignant des Français l'audace impétueuse,
Des fils de Frédéric la cour tumultueuse
De la froide Russie appelle les enfans :
« Venez : si le destin nous réserve la fuite,
« Que votre noble élite
« Repousse des Français les drapeaux triomphans.

« Que dis-je? unissons-nous quand la France repose;
« Les guerriers qu'aujourd'hui son pouvoir nous oppose,
« Avant d'être assemblés vont tomber dans nos mains;
« Affaiblis dès long-temps de leurs succès funestes,
« Ils n'offrent que des restes
« Moissonnés à demi par le fer des Germains. »

D'Alexandre, à ces mots, la valeur imprudente,
Oubliant d'Austerlitz la défaite sanglante,
Rassemble à flots pressés ses bataillons guerriers;
Il ranime l'ardeur de ce peuple barbare,
Et l'espoir qui l'égare
Croit au front du vainqueur arracher ses lauriers.

Napoléon le voit et vole à son armée;
Plus prompt que la Russie et que la renommée,
Vers la Prusse étonnée il porte les combats.
Un roi seul contre lui dans Jena s'élance [1],
Et l'Europe en silence
Tourne un œil incertain sur leurs sanglans débats.

Le jour brillait à peine : à leur ardeur guerrière
Un brouillard ténébreux dérobe la lumière;

[1] La bataille d'Jena eut lieu au commencement de la campagne avant l'arrivée des Russes.

Nos héros ont frémi de perdre leurs exploits,
Mais enfin de la nuit qui retient leur courage,
Le soleil les dégage :
Tout s'ébranle, tout part et s'élance à la fois.

Muse! peins les horreurs que ce combat rassemble;
Ces guerriers corps à corps se mesurant ensemble,
Ces mobiles remparts croulant sous notre effort;
Peins la grêle de feu, les flèches enflammées
Que sur les deux armées
Le bronze des deux camps vomit avec la mort.

Tel, quand deux vents fougueux et d'Afrique et de Thrace
Déchaînent la tempête et luttent dans l'espace;
L'air retentit du choc des tonnerres rivaux.
Le soleil, sans rayons, fuit sous un voile sombre,
La mer mugit dans l'ombre,
Et Neptune effrayé craint un second chaos.

Parmi ceux qu'a frappés la grêle meurtrière,
Ruchel et Mœllendorf, couchés dans la poussière,
Perdent avec leur sang l'espoir d'un vain succès;
L'un, parmi les mourans, sur ses armes expire,
L'autre à peine respire,
Et tend ses bras vaincus aux chaînes des Français.

Brunswick combat en vain; les éclats de l'orage
De ses yeux tout sanglans lui ravissent l'usage [1];
Il tombe en rappelant ses bataillons épars;
Sur le sol paternel qui vit naître sa gloire,
Il tombe; et la victoire
Fuit avec la lumière à ses derniers regards.

[1] Le duc de Brunswick perdit la vue par suite d'une blessure qu'il reçut dans cette bataille.

O Ferdinand ! ta mort, fatale à ton armée,
D'un Français inconnu ſera la renommée [1] !
Du trépas ou des fers il t'a donné le choix :
Ta main l'ose frapper, tu meurs ; le noir abime
Engloutit sa victime,
Et le fer d'un soldat se teint du sang des Rois.

Long-temps chaque parti combat sans avantage ;
Long-temps des deux côtés Mars assouvit sa rage ;
Par lui chefs et soldats à la mort sont offerts,
Et l'affreuse Alecton, échappée au Tartare,
Avec un ris barbare,
Ouvre aux deux camps rivaux les portes des enfers.

L'un, conservant sa gloire en voyant fuir sa vie,
Sur son front qu'au laurier le noir cyprès envie,
D'un drapeau tout sanglant roule les vains débris.
Un autre ose arracher à des mains frémissantes
Les foudres mugissantes,
Et du glaive vainqueur le tonnerre est le prix.

[1] Le prince Louis Ferdinand de Prusse fut tué au combat de Saalfeld, quatre jours avant la bataille d'Jena.

J'ai cru qu'il m'était permis de placer sa mort dans cette journée ; c'est un tableau intéressant, qu'un grand cadre fait mieux ressortir. Les lecteurs qui condamnent ces légers anachronismes, et qui exigent d'un poète une exactitude trop historique, sont priés de se rappeler le précepte de Boileau.

La mort de ce prince est rapportée de la manière suivante dans le troisième bulletin :

« Voyant la déroute de ses gens, le prince Louis de Prusse, en brave et loyal soldat, se prit corps à corps avec un maréchal-des-logis du dixième régiment de hussards : *Rendez-vous, colonel*, dit le hussard, *ou vous êtes mort ;* le prince répondit par un coup de sabre : le maréchal-des-logis riposta, par un coup de pointe, et le prince tomba mort. »

Où court Napoléon? au fort de la tempête;
Est-il parmi les siens? brille-t-il à leur tête?
Partout de ses guerriers il dirige les pas;
Le voyez-vous réglant leur fureur indomptable,
D'un front inaltérable
Etendre ou resserrer la scène des combats?

Tel un mont sourcilleux qui domine les ondes,
Affermi par sa base au sein des mers profondes,
Repousse des autans le vol séditieux;
Mais, tandis qu'à ses pieds expirent les orages,
Sur son front sans nuages
S'unissent à l'envi tous les rayons des Cieux.

Déjà nos ennemis cèdent et se replient;
En vain leur jeune Roi, dont les cris les rallient,
S'élance sur nos dards, prêts à le déchirer[1];
Tel cet insecte ailé que la nuit sombre enfante,
Dans sa course imprudente
Va chercher le flambeau qui doit le dévorer.

Vainement contre nous leur nombre et leur courage
Tentent de Koésen le funeste passage;
Davoust soutient leur choc dans ce poste éclatant[2]:
Il épuise contre eux les hasards de Bellone,
Repousse leur colonne,
Et son bras indompté triomphe en résistant.

[1] Le roi de Prusse a eu deux chevaux tués sous lui, et a reçu un coup de fusil dans la manche (*Cinquième bulletin du 14 octobre*).

[2] A notre droite, le corps du maréchal Davoust faisait des prodiges; non-seulement il contint, mais mena battant pendant plus de trois lieues le gros des troupes ennemies, qui devait déboucher du côté de Kœsen. Ce maréchal a dé-

Enfin l'arrêt du sort décide leur querelle ;
La victoire elle-même a couvert de son aile
Nos fidèles héros dont elle fut l'appui :
Les légions du nord, à sa voix renversées,
Devant nous sont chassées
Comme aux feux du matin les nuages ont fui.

Mais quel Dieu veut encore ensanglanter leur fuite[1] ?
C'est Murat qui s'élance, et sa brillante élite
Achève leur ruine en volant sur ses pas ;
Leur retraite impuissante est un vaste carnage,
Et des larmes de rage
S'échappent de leurs yeux, que ferme le trépas.

Phalanges de Rosback, que trahit la victoire,
N'accusez plus des lieux témoins de notre gloire !
Notre sang de vos fils a marqué le chemin ;
A vos mânes vengés, offerts en hécatombe,
Ces cadavres sans tombe
Des vautours d'Jena vont assouvir la faim.

ployé une bravoure distinguée et de la fermeté de caractère, première qualité d'un homme de guerre. Il a été secondé par les généraux Gudin, Friant, Morand, Daultanne, chef de l'état-major, et par la rare intrépidité de son brave corps d'armée (*Cinquième bulletin du 14 octobre*).

[1] L'ennemi fit sa retraite en ordre pendant la première heure; mais elle devint un affreux désordre du moment que nos divisions de dragons et nos cuirassiers, ayant le grand-duc de Berg à leur tête, purent prendre part à l'affaire. Ces braves cavaliers, frémissant de voir la victoire décidée sans eux, se précipitèrent partout où ils rencontrèrent des ennemis. La cavalerie, l'infanterie prussiennes, ne purent soutenir leur choc; en vain l'infanterie ennemie se forma en bataillons carrés : cinq de ces bataillons furent enfoncés ; artillerie, cavalerie, infanterie, tout fut culbuté et pris. Les Français arrivèrent à Weymar en même temps que l'ennemi, qui fut ainsi poursuivi pendant l'espace de six lieues (*Bulletin du 14 octobre*).

Vous qu'illustra jadis ce succès mémorable,
Cessez de nous vanter un laurier périssable :
Couvert de votre sang, il est flétri pour vous ;
Tournez les yeux ; partout votre armée est vaincue,
Et votre aigle éperdue
N'a déployé son vol que pour fuir devant nous.

Suivez vos légions que la tombe dévore :
Leur essaim conjuré parut avec l'aurore,
Avec l'ombre du soir le trépas les atteint ;
C'en est fait ! et des nuits l'étoile avant-courrière
Voit devant sa lumière
Un empire qui tombe, et le jour qui s'éteint.

DORANGE.

ODE

SUR LA BATAILLE DE FRIEDLAND.

Le sang des étrangers a fait fumer la terre,
Et le feu de la guerre
S'est éteint devant lui.
J. B. Rousseau.

Comme au fond du Caucase et des monts de Pyrène,
La neige accroît et suit la neige qui l'entraîne,
Bellone à nos exploits joint des exploits nouveaux;
Le triomphe en courant suit son char homicide,
Et le Français rapide,
En ouvrant la carrière a vaincu ses rivaux.

Austerlitz, Jena, j'atteste vos ruines!
Marqués du sceau fatal des vengeances divines,
Du froid sommeil des morts dorment vos bataillons:
Le triste laboureur, que le deuil environne,
Sur leurs tombeaux moissonne
Des blés éclos du sang qui rougit vos sillons.

Mais sitôt qu'on a vu nos légions guerrières
De Berlin sous leurs pas abaisser les barrières,
Friedland veut encore arrêter nos succès;
Ses champs ouvrent encore une scène sanglante,
Et le Russe y présente
Une moisson nouvelle au glaive des Français.

Déjà sur ce théâtre où les attend la gloire,
Fiers amans de Bellone et fils de la Victoire,
Lannes, Mortier, Victor précipitent leurs pas [1].
Pour combattre avec eux les rivaux qui leur cèdent,
Les guerriers se succèdent,
Et dans un combat seul naissent mille combats.

A peine le flambeau des célestes demeures
Vers son pâle déclin voit descendre les heures,
Tous les chefs ont formé leurs rangs audacieux [2].
Un cri part : des deux camps disparaît l'intervalle,
Et leur fureur rivale
Joint le fer de la terre à la foudre des cieux.

Quel spectacle imposant! Là, deux camps en présence
S'ébranlent ; chaque pas change leur ligne immense ;
Là, l'école de Mars épuise ses secrets,
L'air mugit ; mais souvent le tonnerre infidèle
Perd sa route cruelle,
Et la mort au hasard a confié ses traits.

Quel est, ô brave Ney! la foule qui t'assiége [3]?
Sur tes guerriers sortis du bois qui les protége,

[1] Bonaparte, avec les corps des maréchaux Ney, Lannes, Mortier, avec la garde impériale et le premier corps, commandé par le général Victor, marcha en personne sur Friedland.

Les maréchaux Lannes et Mortier furent les premiers engagés : l'auteur a cru pouvoir y joindre le général Victor, quoiqu'il n'ait combattu que plus tard.

[2] Le combat fut généralement engagé vers cinq heures du soir.

[3] Du moment où l'ennemi s'aperçut que le maréchal Ney avait quitté le bois où sa droite était d'abord en position, il le fit déborder par des régimens de cavalerie, précédés d'une nuée de cosaques. La division de dragons du général Latour-Maubourg se forma sur-le-champ au galop sur la droite, et repoussa la charge ennemie : il fut blessé à la main droite dans le combat.

Le Russe a fait voler ses coursiers bondissans;
Maubourg les voit, Maubourg à tes côtés s'élance,
Et sa noble vaillance
Répond par le ravage à leurs coups impuissans.

Maubourg, ton sang jaillit; tu venges ta blessure!
De ces hordes du Nord, effroi de la nature,
Le plomb brûlant poursuit les géans belliqueux;
Leur chef, qui vainement rappelait leur cohorte,
Cède au flot qui l'emporte,
Et, perdu dans leurs rangs, il s'enfuit avec eux.

Tel tombe cet ormeau, dont l'antique feuillage
D'un torrent orageux couronnait le rivage,
Et des vents sur ses bords arrêtait les assauts;
Gonflé des eaux du ciel, le flot le déracine,
Et sa vaste ruine
Roule avec le torrent qu'ombrageaient ses rameaux.

Regardez ces deux chefs que leur audace emporte
Pour mesurer leurs bras devancer leur cohorte;
Le glaive atteint le glaive, et le suit dans les airs.
Tels, précédant la grêle et les traits du tonnerre
Qui fondent sur la terre,
Dans un ciel enflammé se croisent les éclairs.

Ici lutte de près une double phalange;
Sur les corps, sur le fer, triste et confus mélange,
Chaque bras égaré tente un aveugle effort:
Pressant pied contre pied l'ennemi qu'il menace,
Nul ne trouve un espace
Pour mesurer ses coups et diriger la mort.

Tels Borée et l'Auster, dans la nuit ténébreuse,
Fondant sur la forêt d'une vallée ombreuse,
Confondent dans son sein leurs souffles opposés,
Soudain les pins rivaux se heurtent et frémissent,
Et leurs fronts qui gémissent
Dispersent les éclats de leurs rameaux brisés.

Là de vingt bataillons la foule ensanglantée
A volé vers les bords de l'Alle épouvantée [1];
Tous ont fui le carnage ou la honte des fers;
Mais dans les flots cruels notre ardente poursuite
Ensevelit leur fuite,
Et ce fleuve est pour eux le fleuve des enfers.

D'autres, sauvés des fers, du fleuve et du carnage,
Vers la rive opposée échappaient à la nage;
L'onde et le sang baignaient leurs fronts humiliés,
Ils abordaient.... Le sort trahit leur vaine joie;
La foudre suit sa proie,
Et les rend au trépas, qui les eût oubliés.

Suivez Napoléon dans l'ardeur qui l'anime:
Tantôt vous le verrez, tel qu'un chef magnanime,
Par cent ordres divers varier le combat;
Tantôt mêlant sa course au tourbillon qui roule,
Il frappe dans la foule,
Et, pour vaincre en monarque, il redevient soldat.

[1] Plusieurs colonnes d'infanterie, qui attaquaient la droite du maréchal Ney, furent chargées à la baïonnette et précipitées dans l'Alle. Plusieurs milliers d'hommes y trouvèrent la mort : quelques-uns échappèrent à la nage.

O Friedland ! déjà, repoussant les batailles,
Les gardes de ton prince entouraient tes murailles [1];
Napoléon commande, et Ney s'est élancé ;
Dupont sur tes remparts suit ses pas intrépides,
Et leurs assauts rapides
Arrachent un triomphe à peine balancé.

Tout fuyait.... O prodige admiré de notre âge !
De l'aveugle mêlée un Dieu suspend l'orage !
Le calme a remplacé les coups tumultueux :
De la tombe des Czars Pierre a quitté la cendre ;
Aux soldats d'Alexandre
Une ombre a dévoilé ses traits majestueux.

« Soldats ! où vous conduit la terreur qui vous dompte ?
« Où courez-vous ? partout vous trouverez la honte
« Ou le Français vainqueur qui vous suit sans repos :
« Restez, restez plutôt sous le fer de la parque,
« Que d'entendre un monarque
« A vos bras désarmés demander mes drapeaux.

[1] La gauche du maréchal Ney arriva sur ces entrefaites au ravin qui entoure la ville de Friedland. L'ennemi, qui y avait embusqué la garde impériale russe à pied et à cheval, se développa avec intrépidité, et fit une charge sur la gauche du maréchal Ney, qui fut un moment ébranlée ; mais la division Dupont, qui formait la droite de la réserve, marcha sur la garde impériale, la culbuta, et en fit un horrible carnage.

L'ennemi tira de son centre et de ses réserves d'autres corps pour défendre Friedland ; vains efforts ! Friedland fut forcé, et ses rues furent jonchées de morts.

Il est plus d'un nom fameux qui n'a pu trouver place dans mes vers. Le génie lyrique, qui s'asservit difficilement à peindre des détails de combats, me défendait de prolonger ceux que l'on trouve dans cette ode ; la poésie épique peut seule raconter dans toutes les circonstances mille exploits illustres, que mon genre m'a seulement permis de rappeler.

« Ah ! de votre splendeur où sont les jours prospères?
« Avez-vous oublié les exploits de vos pères,
« Lorsque dans Pultava, puni de mes revers,
« Ce Charles, dont le vol lassait la renommée,
« S'échappant sans armée,
« De sa gloire perdue illustra nos déserts?

« Vous méritiez mes lois !... O changemens funestes!
« Combattez !...ou plutôt, soumis aux lois célestes,
« Au favori des Dieux unissez vos destins,
« Et qu'à sa dernière heure, avide encor de crimes,
« Albion sans victimes,
« Tourne contre ses fils ses poignards inhumains. »

A ces mots, qui du fer suspendent le ravage,
Le Czar fuit sur les vents comme un léger nuage;
Sur ces champs malheureux par le sang inondés,
Il plane; et, déplorant le destin d'Alexandre,
Semble vouloir défendre
Les sauvages états qu'il avait fécondés.

Mais le jeune monarque a rempli son attente :
Tilsit, qui vit de loin sa déroute éclatante,
Voit sur le Niemen deux nobles potentats;
Ils se parlent, la paix adoucit leur langage,
Ils s'en donnent le gage,
Et leur parole auguste est le nœud des états.

Vous dont la mort paya les palmes glorieuses,
Français, consolez-vous! nos mains religieuses
De vos corps déchirés recueillent les lambeaux;
Devant les monumens pleins de votre ruine
Napoléon s'incline,
Et la victoire en deuil pleure sur vos tombeaux.

Imprudente Albion contre nous conjurée,
Toi par le sang nourrie et de sang altérée,
Le sang doit expier tes lâches attentats !
Un opprobre éternel est près de ta menace,
Et ta coupable audace
S'élance vers l'abîme entr'ouvert sous tes pas.

Des bacchantes ainsi la funeste imprudence,
Sur les flancs de l'Etna, bondissant en cadence,
De ses feux assoupis affronte le sommeil :
Malheureuses ! fuyez et regagnez la plaine ;
La foudre souterraine
Du volcan qui s'enflamme annonce le réveil !

Oui, trop souvent dans l'ombre, ensanglantant la terre,
La paix fallacieuse a rallumé la guerre ;
Le fer est l'ennemi que tu ne peux tromper :
Qu'il frappe ! et qu'aux efforts des flottes qui les pressent,
Tes vaisseaux disparaissent
De l'empire mouvant qu'ils osaint usurper !

Prince, puisse la paix achever ton ouvrage !
Que le bronze, long-temps organe du carnage,
Aux danses des pasteurs appelle tes guerriers !
Toi-même, applaudissant de plus douces conquêtes,
Viens, au sein de nos fêtes,
Oublier ton tonnerre éteint sous des lauriers !

Que la voix des beaux-arts fixe l'heureux cortége !
Que l'humble laboureur loin des armes protége
De l'arbre qu'il planta les tributs imparfaits !
Et qu'effaçant le deuil de la terre attristée,
La corne d'Amalthée
Sur le char de triomphe épanche ses bienfaits !

DORANGE.

LA PAIX DE TILSIT.

Jusques à quand, sombre insulaire,
Troubleras-tu notre repos?
De tous côtés des cris de guerre
Annoncent tes forfaits nouveaux.
De cent nations belliqueuses
Les cohortes audacieuses
S'avancent vers nos régions.
Déjà leurs aigles menaçantes
Et leurs armes étincelantes
Ont provoqué nos légions.

Mais quel est ce peuple barbare
Accourant du fond des déserts?
Que veux-tu, farouche Tartare?
A l'Europe donner des fers?
Jette tes armes inutiles;
Retourne dans tes champs stériles:
Eh! que peut l'impuissant effort
De l'arc dont tes mains sont armées [1],
Contre ces bouches enflammées
Qui vomissent au loin la mort?

[1] On a vu vers Tilsit une armée de Kalmoucks se battant à coups de flèches. *Extr ait du quatre-vingtième bulletin de la grande armée.)*

Telle on voit la mer indocile
Battre de ses flots écumeux
Le pied d'une roche immobile
Dont le front se perd dans les cieux :
Telles ces hordes innombrables
Heurtent par cent chocs formidables
Nos invincibles bataillons ;
Mais, de toutes parts repoussée,
Leur multitude dispersée
A de sang rougi les sillons.

Dans ces champs souillés de carnage,
Descends, divine humanité !
Des guerriers fléchis le courage ;
Retiens leur fer ensanglanté !
L'amour des combats les enflamme ;
Que ta voix pénètre leur ame
De l'amour plus doux de la paix !
Joins, par une heureuse alliance,
Deux peuples rivaux en vaillance,
Deux rois, pères de leurs sujets.

Ce que n'ont pu faire la Sprée,
Ni l'Oder, ami des combats,
La douce et bienfaisante Astrée
Du vainqueur enchaîne les pas :
Près du Niémen il s'arrête ;
L'olivier ombrage sa tête ;
Pour l'Europe présage heureux !
Et déjà sur l'onde étonnée
S'élève l'île fortunée
Où la paix doit combler ses vœux.

Le fleuve impétueux, dont l'onde
De Tilsit baigne les coteaux,
Penché sur son urne féconde,
Dormait sur un lit de roseaux.
Au nom du héros il s'éveille :
« Quels sons ont frappé mon oreille? »
Dit le Dieu, d'un air indigné,
« Que veut cette armée immobile?
« Et pour qui ce palais fragile
« A mes deux rives enchaîné ? »

« — Réprime une injuste colère :
« Niémen, fleuve aimé des cieux,
« Sur tes flots vois l'Europe entière
« Porter un regard envieux :
« Un grand spectacle se prépare;
« Ces Rois que ton onde sépare,
« Dans peu sur ton sein réunis,
« Fermant le temple de la guerre,
« Vont donner la paix à la terre,
« Et briser les fers de Thétis. »

Du fleuve ils ont quitté la rive;
L'onde les porte avec respect :
Tout se tait; l'armée attentive
Contemple leur auguste aspect.
Elle voit de deux frêles barques
S'élancer deux puissans monarques,
Du monde arbitres souverains.
Ils ont dit : à leur voix, les princes,
Les empires et les provinces
Ont dejà changé de destins.

Va, fils des Czars, de ta patrie
Reprends les travaux suspendus[1] :
De Pierre égale le génie,
Surpasse-le dans ses vertus;
Jusqu'au sein de la Sibérie
Appelle l'active industrie
Et les arts, enfans de la paix;
Rends heureux un peuple qui t'aime ;
Que l'éclat de ton diadème
Soit tempéré par tes bienfaits.

Soldats chéris de la Victoire,
Qui peut donc retenir vos pas?
N'avez-vous point assez de gloire?
Cherchez-vous de nouveaux combats?
N'entendez-vous pas la patrie,
Qui, des champs de la Sarmatie,
Vous rappelle dans vos foyers?
Venez sur cet heureux rivage
Recevoir le prix du courage,
Et mêler le myrte aux lauriers.

Mais il a franchi l'immense intervalle
Qui l'éloignait de ses sujets;
Il a revu sa capitale
L'heureux conquérant de la paix.
L'air s'embrase, le canon gronde;
Réjouis-toi, reine du monde,
Napoléon est de retour!
Souviens-toi que, dans la Victoire,
Son grand cœur, avide de gloire,
L'est encor plus de ton amour.

[1] La jonction de la mer à la Baltique.

Les héros fameux que l'histoire
Se plaisait à nous retracer,
Devant ce colosse de gloire,
Verront leur gloire s'abaisser.
Sa grandeur est incomparable.
Quel guerrier fut plus formidable,
Quel roi compta plus de vertus ?
Ce prince, aussi vaillant que sage,
Egale Alexandre en courage,
En bonté surpasse Titus.

M. Damin.

ODE

SUR LES DRAPEAUX ENVOYÉS AU CORPS LÉGISLATIF,

ET PRÉSENTÉS PAR M. PHILIPPE DE SÉGUR.

Loin de moi la Muse insensée
De Pindare au vol souverain :
Qu'importe à ma noble pensée
Le triomphe d'un char d'airain ;
Qu'importe l'éclat de ces fêtes,
Où l'orgueil brigue des conquêtes
Indignes des vœux d'un guerrier ;
Ces clameurs, cette foule immense,
Et ces palmes que la démence
Attache au front d'un vil coursier ?

Non, non, les combats d'Olympie
Jamais n'occuperont ma voix ;
Ma lyre, long-temps assoupie,
Résonne pour d'autres exploits.
A mes accords l'aigle sensible
Quitte le trône inaccessible
Où siége le roi de l'éther ;
Et la foudre même charmée,
Par mes nouveaux chants désarmée,
S'endort aux pieds de Jupiter.

Rivaux de Tyrthée ou d'Apelle,
Eternisons ce noble jour ;
Venez, la France nous appelle,
Thémis nous ouvre son séjour.
Sous ses voûtes indépendantes,
L'éloquence, aux lèvres ardentes,
Déjà s'empare d'un grand nom ;
Et, cédant au Dieu qui l'inspire,
De l'Olympe promet l'empire
A l'astre de Napoléon.

Mais la trompette au loin résonne.
Vers ces portiques immortels,
Quel amant chéri de Bellone
S'avance aux accens paternels ?
Sous la palme dont elle est ceinte,
Sa tête conserve l'empreinte
Du glaive inhumain des combats ;
Il vient, la France l'accompagne ;
Les drapeaux qu'agitait l'Espagne
Marchent captifs devant ses pas.

C'est toi, Philippe?.... Des conquêtes
Le chemin ne t'est point fermé:
En vain, pour ses terribles fêtes
L'Erèbe t'avait réclamé.
S'enivrant des pleurs d'une épouse,
La mort, implacable et jalouse,
En vain te frappait de son dard:
La gloire ranima ta vie,
Et, loin de la parque ennemie,
Te voila de son étendard.

Puisse la lyre des Orphées
Chanter Ségur victorieux!
Il marche, entouré des trophées
Que rougit son sang belliqueux.
« Le voilà ce noble héritage,
« Dit-il, ces drapeaux dont le Tage
« Osa troubler le long sommeil;
« Ils ont menacé ce rivage,
« Et leur éternel esclavage
« Expie un coupable réveil.

« Etendards que mon œil contemple,
« Parez les autels de Thémis;
« Aux murs glorieux de ce temple,
« Un héros vous avait promis.
« Vainement les fils de Pyrenne
« Contre notre aigle souveraine
« S'unirent aux enfans des mers:
« César se lève, son tonnerre
« Brise le glaive de la guerre,
« Et rend un peuple à l'univers.

« Long-temps des ténèbres sanglantes
« Enveloppèrent les Etats,
« Et les couronnes chancelantes
« Quittaient le front des potentats.
« Sèche tes pleurs, Europe antique,
« Vainqueur du chaos politique,
« Napoléon règne sur toi;
« Et, sortant d'une nuit profonde,
« Le vaste équilibre du monde
« Se révèle aux yeux de son Roi.

« Ainsi, tandis que les tempêtes
« Des champs d'azur troublent la paix,
« Et pour un moment sur nos têtes
« Viennent jeter leur voile épais,
« L'aigle, dédaigneux de la terre,
« Prend l'essor, vole, du tonnerre
« Traverse le brûlant séjour:
« Là, dominateur des nuages,
« Il plane, libre des orages,
« Et contemple l'astre du jour. »

M. A. Soumet.

LES EMBELLISSEMENS DE PARIS,

RÉSULTAT

DES VICTOIRES DES FRANÇAIS.

Pièce qui a remporté le prix décerné par la classe de la langue et de la littérature française de l'Institut, dans sa séance du 10 avril 1811.

Quand l'heureux Amphion, placé par la victoire
Au trône de Cadmus qu'ennoblissait sa gloire [1],
Posant le bouclier, le glaive des combats,
Agrandit les remparts défendus par son bras;
On dit que du héros reconnaissant l'empire,
Les pierres s'élevaient aux accords de sa lyre.
Tels furent les récits dont Thèbes autrefois
Honora les bienfaits du plus grands de ses rois;
Bienfaits environnés d'héroïques prestiges.
Français! voici le temps d'expliquer ces prodiges.
Chez un peuple guerrier, sur la terre de Mars,
Cette lyre divine élevant les remparts,
A des chants belliqueux mêlant son harmonie,
C'est l'accord du pouvoir, des arts et du génie.

[1] Amphion ne fut couronné roi de Thèbes qu'après avoir vaincu de nombreux ennemis. D'autres princes, avant lui, avaient régné dans cette ville, fondée par Cadmus; mais Amphion fut le premier qui l'entoura de remparts et lui donna des monumens publics.

J'en atteste vos murs et ces hardis travaux,
Ces arcs triomphateurs, ces temples des héros,
Qui des grands souvenirs nobles dépositaires,
Diront à nos neveux la gloire de leurs pères.
 Tandis que de nos tours dominant la hauteur,
Le bronze des vaincus prend les traits du vainqueur [1];
Quand le marbre s'anime au flambeau de l'histoire;
Quand sous le char d'airain que guide la victoire,
La porte triomphale, au sein de nos remparts,
Joint sa pompe guerrière à la pompe des arts:
Vous tous qui, mutilés et chargés d'un long âge,
Cédez avec lenteur au temps qui vous outrage,
Edifices pompeux des François, des Henris,
Affermissez vos murs, rejetez vos débris,
Et, d'un luxe nouveau déployant la richesse,
Recommencez le cours d'une longue jeunesse.
 Toi surtout qui vieillis avant d'être achevé,
Monument que dix Rois n'avaient pas élevé,
Répare ces lenteurs d'une imparfaite gloire,
Qui, même en l'honorant, accusait leur mémoire.
Napoléon a dit à ce Louvre orgueilleux:
« Sois le palais des Rois et l'Olympe des Dieux. »
Soudain, avec cent bras, la grue obéissante
Elève sur ces murs la poutre frémissante;
La pierre, qui gémit sous l'acier des marteaux,
En socles s'arrondit, se courbe en chapiteaux;
Le monument s'achève, et sa pompe nouvelle
Pare sans la cacher sa vieillesse immortelle.
 Oui, ne l'effacez point, respectez ses débris:
Les nobles souvenirs errent sous ces lambris;

[1] *Ex ære capto.* Inscription de la colonne élevée sur la place Vendôme.

Ici, Colbert, Villars, et Tourville et Turenne
Illustraient de Louis la grandeur souveraine:
Ici de Montausier la généreuse voix
Instruisait aux vertus l'héritier de nos rois:
Ici viennent s'unir leurs augustes images
A ces marbres chargés de vingt siècles d'hommages,
A ces Dieux, de la Grèce immortels habitans,
Qui protégeaient ses lois, guidaient ses combattans,
Se couronnaient de fleurs aux jours de ses conquêtes,
Partageaient ses plaisirs, ses travaux et ses fêtes.
Hélas! ils ont aussi partagé ses revers!
La Grèce, qui de Rome avait reçu des fers,
A vu, dans leur exil, ces familles divines
Aborder en tremblant le Dieu des sept collines,
Son aigle inexorable et son sénat de Rois,
Conquis après mille ans par de nouveaux exploits.
Ces illustres bannis que le droit de la guerre
A deux fois réservés aux vainqueurs de la terre,
Ont trouvé dans nos murs, pour fixer leurs destins,
Et l'olivier d'Athène et l'aigle des Romains.
Le Capitole même, où n'est plus la victoire,
A vu passer comme eux du parti de la gloire
Ses héros, ses grands Dieux, ses pénates mortels [1]:
Sans changer de patrie ils ont changé d'autels.
La Rome des Césars n'est plus au bord du Tibre;
Rome de Léon Dix, et Florence encor libre,
Des chefs-d'œuvre d'un siècle ennobli par les arts
Ont payé nos succès, enrichi nos remparts.

[1] On sait que les anciens distinguaient les grands Dieux, *magni Dii*, *Dii immortales*, les Dieux citoyens, *Dii indigetes*; les Dieux particuliers des familles, que chacun était libre de choisir à sa fantaisie, pénates, etc.; tous divisés en deux classes principales, *Dii majores*, *Dii minores*.

Le crayon d'Ausonie et les pinceaux belgiques [1]
Décorent ce palais, séjour des Dieux antiques,
Et la main des Lebrun, sur les peuples vaincus
Y fait régner encor les rois qui ne sont plus.
O pouvoir du génie et des veilles savantes!
Des marbres immortels et des toiles vivantes
Dans ce temple des arts rapprochent tous les lieux,
Les siècles, les talens, les héros et les Dieux.
Tels, si vous parcourez le jardin qui rassemble
Ces végétaux lointains surpris de vivre ensemble,
Dans cet espace étroit s'offriront à vos yeux
Ce dattier dont Memphis adora les aïeux,
Cet arbre qui nourrit l'Indien des deux mondes
Et lui verse un lait pur de ses grappes fécondes,
La flèche du palmiste et ses chapiteaux verts,
Le coton blanchissant qui mûrit dans les airs,
Les cèdres parfumés, et la palme inodore,
Qui s'abandonne aux vents dans les champs de l'aurore,
Exilés, aujourd'hui citoyens dans nos bois.
Ainsi de tous les arts conquis par vos exploits,
Ont fleuri dans nos murs les palmes immortelles :
Le génie enflammé par d'éclatans modèles,
Illustrant le ciseau, le crayon, le burin,
D'une héroïque ardeur fait palpiter l'airain;
Donne au marbre les traits et la voix de l'histoire [2];
Transporte sur la toile, où se peint la victoire,
Le choc des légions... que verra l'avenir :
Ou, fier d'éterniser un plus doux souvenir,

[1] On a voulu exprimer dans ce vers ce qui distingue le plus éminemment l'école italienne et l'école flamande, dont l'une est célèbre surtout par la perfection du dessin, l'autre, par la beauté du coloris.

[2] Bas-relief du Louvre, par M. Moette.

Sur les foudres éteints de Bellone enchaînée,
Aux autels de la Paix il conduit l'hyménée [1].
Cependant à l'éclat de ces arts fastueux
S'allie avec noblesse un luxe fructueux;
La Seine sans offense a pu gonfler ses ondes:
Des remparts élevés sur ses grottes profondes
Le sommet s'élargit et protège ses bords.
Je vois ses ponts nouveaux unir ses nouveaux ports;
Leur voûte s'affermit sur la plaine mobile,
Et les chars vont rouler où fuit la rame agile.
Jardins, bordez le fleuve; et vous, frais boulevarts,
D'une double ceinture ombragez nos remparts.
Tombez, cachots impurs [2]; naissez, grands édifices:
Aux mœurs, à l'indigence, au commerce propices,
La main qui fait les Rois posa vos fondemens.
Tu les avais prévus ces sages monumens,
Immortel écrivain, peintre éloquent d'Alzire;
Quand ta plume légère embellit Cachemire [3],
Tu disais : des saisons prévenant les hasards,
Empruntez à Delhy ses prévoyans bazars.
Ils s'élèvent : déjà leur utile prudence
De la moisson prodigue enferme l'abondance,
Et des secrets trésors de la fécondité
Conserve l'héritage à la stérilité [4].

[1] Un grand nombre de peintres connus ont traité ces divers sujets, il serait superflu de nommer les plus célèbres.

[2] Le Temple, le Châtelet, etc.

[3] Voyez dans Voltaire de Kehl, 36e volume, le premier des dialogues ou entretiens philosophiques, intitulé : *Des embellissemens de la ville de Cachemire.*

[4] Greniers d'abondance.

Tu disais : dans vos murs où la misère implore
Ce pain qui la fait vivre et qui la déshonore,
Verrai-je aux malheureux quelque asile s'ouvrir ?
Roi, ce sont les sujets qu'il te faut conquérir :
Mets l'outil nourricier dans leur main diligente.
Ces vœux sont exaucés : à la foule indigente
S'est ouvert l'atelier de nos arts plébeïens [1],
Asile où le travail forme les citoyens,
Rend les cœurs au devoir, les bras à la patrie.
Tu disais : des Romains imitez l'industrie:
Qu'au sein de vos cités, multipliant leur cours,
Les fleuves asservis vous prêtent leurs secours.
Eh bien! sous nos remparts une route secrette
De la Nymphe d'Arcueil et du Dieu de l'Ivette,
Qui dans un lit de fer y grondent enchaînés,
Fait couler avec art les flots disciplinés.
L'air qui les comprimait les rend à la lumière:
Dans les plaines de l'air, leur fougue prisonnière
S'échappe en frémissant de ce lit souterrain;
Naïades! respirez par vos tubes d'airain :
Aux fêtes des palais lancez vos girandoles ;
De vos franges d'albâtre entourez ces coupoles ;
Montez, tourbillonnez, flottez au gré des vents
En voile diaphane, en panaches mouvans;
Et, tandis qu'au soleil votre gerbe limpide
Disperse le brouillard de sa poussière humide,
Et dans l'air qui s'épure à son flot argenté,
Verse au loin la fraîcheur et répand la santé ;
Tombez sur ces gradins en bruyantes arcades [2];
Sur le pavé glissant retombez en cascades ;

[1] Dépôts de mendicité.

[2] On sait que la fontaine des Innocens, plus particulièrement décrite dans ce

Que le flot qui serpente et qui lave nos murs
Chasse un limon bourbeux dans des canaux obscurs.
C'est ainsi que d'un Roi la féconde puissance
Fait du luxe un bienfait même pour l'indigence.

Mais d'un peuple nombreux prévenir les besoins,
Est-ce donc tout le fruit de ses généreux soins ?
Non ; il veut que des arts la pompe tutélaire
Imprime à tout ce peuple un noble caractère.
Il dispute à l'oubli les vertus, les exploits ;
Fait asseoir Lhôpital au portique des lois [1] ;
Place un guerrier fameux sous le dais funéraire
Près de l'autel funèbre où repose Voltaire,
Et sur ces grands débris, confiés au tombeau,
De l'immortalité fait veiller le flambeau.
Par lui des monumens la visible éloquence
Raconte le bienfait, redit la récompense ;
Agrandit le passé d'un noble souvenir ;
D'un vertueux exemple enrichit l'avenir ;
Propage des talens la sainte idolâtrie,
Et brave dans les cœurs la gloire et la patrie.

Oui, ranimer l'honneur, enflammer le devoir,
Tel des grands monumens fut toujours le pouvoir :
Et, sans chercher ailleurs tant d'exemples célèbres,
Qui de la nuit des temps ont percé les ténèbres,
Voyez chez les Romains, au mépris des licteurs,
Un nouveau Marius braver les sénateurs.

passage, ne donne constamment une eau pure et abondante que depuis l'achèvement des travaux rappelés dans les vers précédens.

[1] Il serait sans doute superflu de désigner plus particulièrement les statues, les temples, les monumens de tout genre auxquels on fait allusion dans ces vers, qui sont exposés aux yeux de tout le monde.

Caton même se tait, tout est glacé de crainte;
Le consul s'est levé : sa voix terrible et sainte
Implore les autels de Jupiter Stateur [1].
A ce grand souvenir, à ce nom protecteur,
Le sénat se rassure; il voit l'auguste idole
Comme au temps de ses rois sortir du Capitole.
Catilina frémit : le foudre menaçant
Semble déjà tombé sur son front pâlissant.
Il fuit, l'aigle vengeur poursuit l'incendiaire;
Il meurt; et le sénat, le peuple, Rome entière
Dans le temple où jadis triomphaient ses ayeux,
A ce nouveau triomphe appelle encor ses Dieux,
Et croit que du consul éclairant la victoire,
L'astre de Jupiter luit sur le char d'ivoire [2].

Ainsi chez nos neveux, en des siècles nouveaux,
Leur roi, si la victoire avait fui ses drapeaux,
S'écrirait : « Je t'implore, ô temple tutélaire [3] !
« Où des mânes guerriers le culte héréditaire
« Sur un marbre vieilli fait triompher encor
« Les vainqueurs d'Iéna, les vainqueurs du Thabor ! »

[1] Allusion à cette fin de la première Catilinaire : « Et toi, Jupiter Stateur, dont le temple a été élevé par Romulus, sous les mêmes auspices que Rome même! toi, nommé dans tous les temps le soutien de l'empire romain! tu préserveras de la rage de ce brigand tes autels, ces murs et la vie de nos citoyens, etc. »

[2] Ces deux derniers vers sont une imitation de Virgile, qui peint le vainqueur d'Antoine : *Stans celsâ in puppi*, et ajoute : *Patrumque aperitur vertice sidus.* On n'a fait que substituer à la pompe guerrière le char des triomphateurs, et l'astre de Jupiter Capitolien, dieu tutélaire de Rome, à l'étoile de César, génie tutélaire de son fils adoptif, Octave Auguste. Personne n'ignore combien ces sortes d'images étaient familières aux poètes de l'antiquité. On pourrait en citer de nombreux exemples, et j'ai cru qu'il était permis de les employer dans des sujets tirés de l'antiquité même.

[3] Le Temple de la gloire qui va s'élever en face du palais du Corps législatif.

Sa douleur, des héros invoquerait l'exemple;
Les héros indignés sortiraient de leur temple,
Et nos soldats, conduits par ces chefs belliqueux,
Forceraient la fortune à les suivre comme eux.
Monument protecteur, hâte-toi de paraître!
Sur le marbre et l'airain hâtez-vous de renaître,
Vous, que dans son enceinte appellent vos exploits!
Oh! quand viendra le jour où l'arbitre des rois
Sur le char de la paix conduira la victoire
Du palais de l'honneur au temple de la gloire?
Il est venu ce jour : l'aigle triomphateur
De ce dôme élancé domine la hauteur,
Et porte dans les Cieux la palme et le tonnerre :
Le bronze retentit sans alarmer la terre,
Et, chassant les vapeurs de l'Orient vermeil,
Aux fêtes de la gloire invite le soleil.
Les clairons belliqueux, les lyres poétiques,
Des fêtes de la gloire entonnent les cantiques :
« Gloire! » Le char paraît, devançons les coursiers!
« Gloire! » Suivez le char et semez les lauriers...
Le temple s'ouvre : aux yeux de la foule attendrie
Paraissent les héros qu'a pleurés la patrie;
Voilà leur nom, leur cendre et leurs traits immortels [1].
La patrie, en ce jour, au pied de leurs autels
Apporte le tribut de sa reconnaissance.
Enflammant tous les cœurs, la voix de l'éloquence
Fait retentir ces murs du bruit de leurs exploits,
Et, comme aux sons du barde, on voyait autrefois
Des fantômes guerriers agiter les nuages,
J'ai cru voir des héros tressaillir les images.

[1] Les urnes, les statues des grands hommes, les tables de marbre où leurs noms doivent être gravés.

A tout ce qui fut grand et qui servit l'état,
Sur les mers, dans les camps, au lycée, au sénat,
La déité du temple apporte la couronne;
Le marbre la reçoit, le monarque la donne;
Et, tel que Jupiter environné des Dieux,
Sur un trône entouré de ces morts glorieux
Qu'invoque la patrie et que l'Europe admire,
De ces vastes regards il parcourt son empire.
Sur des monts aplanis il voit les chars rouler,
Loin du lit paternel des fleuves se mêler,
La gerbe des marais fatiguer la faucille,
Tandis qu'à ses côtés l'espoir de sa famille,
Un fils, qui, le front ceint du bandeau des Césars,
Régna dès le berceau sur la ville de Mars,
Se plaint que de sa gloire, épuisant l'héritage,
Un père ne réserve à son jeune courage
Que des rivaux vaincus, que des trônes amis,
Des remparts achevés et des fleuves soumis.

M. J. J. Victorin Fabre.

LES EMBELLISSEMENS DE PARIS,

RÉSULTAT

DES VICTOIRES DES FRANÇAIS,

Pièce qui a remporté le premier accessit, au jugement de la seconde classe de l'Institut, dans le concours de 1811.

.....Imperium est Jovis
......................
Cuncta supercilio moventis.
HOR., lib. III, od. I.

Ils ne sont plus ces jours où des Rois avilis
En un lâche repos dormaient ensevelis.
Du héros souverain l'infatigable zèle
Rassemble l'univers dans sa France immortelle.
Il peut tout; et d'un mot, au sein de nos remparts,
Des tributs de la guerre il enrichit les arts.
Venez, bronzes soumis, dépouille des batailles,
En pyramide altière embellir nos murailles;
Venez du vieux soldat frapper les yeux ravis;
Que du bras qui lui reste il vous montre à ses fils.
Tombe aux champs de Rosbach, insolent témoignage,
Qui d'un jour de revers éternisais l'outrage!
Glaive de Frédéric! brille au temple de Mars!
Livre-nous, ô Memphis! tes monumens épars;
Et vous, marbres conquis, dans la célèbre Rome,
Vers la grande cité précédez le grand homme.

Peindrai-je aux flancs neigeux de l'Apennin soumis
Sur l'abime, à sa voix, les chemins affermis?
A travers les sommets perdus dans les nuages
Le verra-t-on frayer d'audacieux passages,
Partager aux cités l'urne immense des eaux,
Sous la terre profonde étendre les canaux,
Et, traçant au commerce une route hardie,
Rapprocher les confins de la France agrandie?
Mais Paris me rappelle, et mon œil satisfait
De sa splendeur utile admire le bienfait.
Des gothiques réduits la masse informe et sombre
Voit le soleil percer les vapeurs de son ombre;
De ponts majestueux le fleuve est couronné;
Le rivage s'enchaîne au rivage étonné;
La fontaine s'épanche et le quai se déploie;
L'espace s'élargit dans la publique voie;
Les pieux hôpitaux dotent la pauvreté;
Les marchés abondans nourrissent la cité,
Et Cérès établit ses granges opulentes
Où Mars amoncelait ses armures sanglantes[1].
Seine, réjouis-toi! prodigue de trésors,
Le canal tutélaire, épanché sur tes bords,
Fait voguer jusqu'à nous les fruits de l'industrie,
Enrichit de ses flots la naïade appauvrie,
Epure au loin les airs, et dans Paris charmé
Arrête l'incendie en son vol enflammé.
Pour enchanter les yeux, un luxe moins austère
Imprime à ses travaux un plus doux caractère,
Arrondit ces contours où l'œil doit voir encor
Des filles d'Hespérus éclater les fruits d'or[2],

[1] Greniers d'abondance sur le terrain de l'Arsenal.

[2] L'orangerie projetée.

Dessine ce jardin, vaste et savant domaine,
Qu'embellit de ses dons une Flore lointaine;
Agrandit cette enceinte où le soir quelquefois
Des enfans de Bruno revient gémir la voix;
Rajeunit ce palais d'éternelle mémoire,
Qu'éleva Médicis dans les jours de sa gloire,
Et non loin, déployant nos pompeux boulevards,
Ouvre une lice immense à la course des chars.
Rien ne reste imparfait: ce Panthéon célèbre
Qui menaçait Paris de sa chûte funèbre,
Moderne Capitole à la mort consacré,
Par d'utiles efforts s'élève rassuré;
Et sa houlette en main la bergère céleste,
Dont Nanterre cachait l'hermitage modeste,
Protége encor, du haut de son temple immortel,
La ville du héros qui protégea l'autel.
Superbe et délivré de la rouille des âges,
Ce Louvre, désormais l'orgueil de nos rivages,
Ce Louvre qui long-temps, solitaire, avili,
Accusa de nos Rois l'héréditaire oubli,
S'achève; et, consolé de ses affronts antiques,
Aux noces du monarque il prête ses portiques;
Dans son sein protecteur éclatent rassemblés
Ces monumens lointains parmi nous appelés,
Ces chefs-d'œuvre rivaux qu'au fond de l'Hellénie
Fit éclore jadis le ciseau du génie,
Et tous ces Dieux captifs en nos murs accourus
Sur les pas du vainqueur d'Arcole et de Fleurus.
Que d'autres monumens de gloire et de conquêtes,
Gages de nos combats embellissent nos fêtes!
Que de grands souvenirs viennent planer sur eux!
Le généreux enfant du guerrier généreux

Sur le bronze amolli, sur la pierre animée,
D'un père à chaque pas trouve la renommée,
A cent jours de victoire il assiste en un jour :
Le passé, le présent lui parlent tour-à-tour.
La colonne éclatante et dans l'air élancée
Atteste de Trajan la grandeur surpassée.
Les voilà ces parvis où l'éloquent burin
Sur des pilastres d'or et des tables d'airain
De tant de morts fameux doit graver la mémoire,
Et raconter aux yeux leur immortelle histoire!
Plus loin s'élève et brille un arc triomphateur
Dont Septime lui-même eût envié l'honneur :
Là, semblent tressaillir devant la noble enceinte
Ces bronzes dont Lysippe enorgueillit Corinthe,
Ces coursiers voyageurs conduits par leurs destins
De la ville éternelle aux murs des Constantins,
Et qui, formés jadis pour le char de la gloire,
Sont venus jusqu'à nous de victoire en victoire.

Le Tibre a de la Seine envié la splendeur :
« Sans le fils du héros où serait ma grandeur ?
« A-t-il dit. O Lutèce! cité souveraine!
« Triomphe : dépouillant l'auguste nom de reine,
« Des Dieux et des Césars l'imposante cité
« Te transmet sa puissance et son éternité. »

MILLEVOYE.

LA PAIX CONQUISE,

CHANT PROPHÉTIQUE.

Folle Albion, tu dis : « Je suis reine ! la terre
« Enfante l'or pour moi dans son sein tributaire ;
« Thétis s'enorgueillit de gronder sous ma loi. »
Tu le dis : tes nochers, sur la foi des étoiles,
Ont déployé les voiles....
Tu ne vois pas la mort qui s'embarque avec toi.

A tes mâts suspendu, l'impatient fantôme
Compte déja tes fils promis à son royaume;
Les temps arriveront : toi, tes fils vous mourrez.
Le glaive brisera le trident de Neptune,
Et ta grande infortune
Réjouira long-temps les peuples enivrés.

Le héros et l'Europe ont proscrit l'insulaire.
Dieu livrera demain au vent de sa colère
De tes prospérités l'édifice croulant.
Tu ne vomiras plus sur nos riantes plages
Tes flammes, tes orages,
Tes dons fallacieux et ton nocher tremblant.

Tu peux encor, troublant les ondes subjuguées,
Egarer sur les mers tes flottes fatiguées;

Le sceptre d'Amphitrite en tes mains resplendit;
Et cependant, fixée aux bords de la Tamise,
Sur des trésors assise,
La faim, spectre hideux, chaque jour s'agrandit.

Parmi d'impurs brouillards, sous la glèbe stérile,
Tes laboureurs guidant la charrue inutile,
De la riche Cérès ignorent les leçons;
Cesse de comparer ton île ténébreuse
A notre France heureuse,
Empire du soleil et des blondes moissons.

La France avec ses bois, ses plaines embaumées,
Sa gloire, son beau ciel, ses palais, ses armées,
Comme un astre éclatant domine l'univers:
Et l'Angleterre, triste et le front chargé d'ombre,
Comme une tache sombre,
Importune et noircit l'azur brillant des mers.

Français, montrons-nous fiers du sort et de nous-mêmes!
Nos armes font les Rois, et sur leurs diadèmes
Réfléchissent l'éclat d'un règne triomphant.
De ses héros éteints le Tibre se console,
Et le vieux Capitole
Attache sa fortune au sceptre d'un enfant.

Mais quel deuil obscurcit les palmes de la gloire?
Quelle plainte se mêle aux chants de la victoire,
Ainsi qu'une onde amère à des flots purs et doux?
De cent climats divers un même cri s'élève!
Devant le roi du glaive,
Peuples, pourquoi ces cris, et que demandez-vous?

Ils demandent la Paix ! Trop long-temps les deux mondes,
Se cherchant, se heurtant sur l'abîme des ondes,
Ont rougi de leur sang les flots épouvantés.
Ils demandent la Paix ! Qu'est-elle devenue?
Quelle rive inconnue
Dérobe son sourire à nos bords attristés ?

Elle est dans Albion.... Sous des chaînes cruelles,
L'Avarice et l'Orgueil, farouches sentinelles,
Gardent la douce Vierge, amour des nations.
Elle est dans Albion, la noble fugitive;
Elle y gémit captive,
Ses yeux, noyés de pleurs, cherchent nos pavillons.

Mais soudain le héros a fait signe à ses braves;
Les braves ont volé. Les mers, long-temps esclaves,
Roulent avec orgueil sous nos vaisseaux sacrés.
En vain toute Albion accourt sur ses rivages,
Le démon des ravages
A vu ses bataillons et les a dévorés.

Sous des crêpes jaloux pourquoi voiler tes charmes,
Déesse? Calme-toi. Celui qui voit tes larmes,
A promis ta conquête à ses heureux Français.
Ne vois-tu pas s'enfuir le léopard horrible
Devant l'aigle terrible
Dont le vol généreux présage les succès?

La Déesse conquise aux vainqueurs s'abandonne;
Notre appareil guerrier la rassure et l'étonne;
La Paix, sous des drapeaux, brille plus belle encor.
Le soldat empressé la contemple; il admire
Et son chaste sourire,
Et sa coupe joyeuse et sa couronne d'or.

La Victoire a chanté l'hymne retentissante.
Mais les doux souvenirs de la famille absente
Sur le char triomphal poursuivent le guerrier;
Son cœur rêve déjà la grotte solitaire,
Le chaume héréditaire
Et les longs entretiens, délices du foyer.

La France nous revoit..... Ainsi qu'aux jours antiques
Déjà nous apportons à nos Dieux domestiques
Des ennemis vaincus les sanglans étendards;
La mère a couronné le fils qu'elle idolâtre,
Et la beauté folâtre
Nous arrache, en riant, nos casques et nos dards.

M. Emile Deschamps.

ODE

SUR LA BATAILLE DE LUTZEN.

Sur un mont assiégé par d'éternels orages,
Debout, l'œil menaçant, le front dans les nuages,
L'hiver, tyran du Nord, excitait les combats;
Il entend des sanglots et des voix gémissantes,
Il regarde, il voit fuir les hordes frémissantes
De ses pâles soldats.

« Quoi, lâches, vous fuyez! l'effroi vous environne!
« Et le Français vainqueur briserait ma couronne!
» Non; non, j'abattrai seul tous ces puissans héros;
« Ils ne dormiront plus sous le toit de leur pères,
« La rigueur de mon souffle aux rives étrangères
« Desséchera leurs os.

« Les routes de Lutzen à vos pas sont ouvertes ;
« Soldats ! vous trouverez des campagnes désertes,
« Des murs abandonnés de leurs soutiens fameux,
« Un peuple fugitif, des vieillards dans les larmes,
« Et de faibles enfans tremblant au bruit des armes,
« Trop pesantes pour eux !

« Qu'excité par vos mains, le rapide incendie
« Enveloppe en courant de son aile agrandie
« Les immenses palais qu'éleva leur orgueil !
« Sous des débris fumans étouffez leur mémoire !
« Eteignez les rayons de leur antique gloire
« Dans la nuit du cercueil.

« C'est alors qu'en triomphe, amenant vos conquêtes
« Aux bords de la Neva, dans mes royales fêtes,
« Vous traînerez captifs les fils de l'étranger.
« Allez, que votre bras aujourd'hui me seconde,
« Je promets à vos vœux les dépouilles du monde,
« Et je cours vous venger. »

Il se lève, il étend son sceptre redoutable ;
Les vents font éclater leur choc épouvantable,
L'air frémit, la mer gronde et le pôle a tremblé :
Du fleuve impétueux les eaux sont suspendues,
Et le soleil, caché dans l'épaisseur des nues,
Tient son flambeau voilé.

Le géant irrité de ses flèches perçantes
Brise de nos guerriers les armes impuissantes ;
Dans ses chaînes de glace il arrête leurs pas ;
Venez, cruels enfans de l'âpre Moscovie,
Otez à ces héros une mourante vie
Qu'ils ne défendent pas.

Mais c'est peu que le ciel contre nous se déclare :
La Haine au cœur d'airain, la Discorde barbare,
Noires filles d'enfer soudain ont apparu ;
Et vers l'Elbe indigné du pied foulant la terre,
Dressant sa tête impie au séjour du tonnerre,
La Révolte a couru.

Français! soutiendrez-vous le poids de votre gloire ?
Vous suiviez sans effort le fils de la Victoire
Dans le vol triomphant de ses prospérités ;
Son génie enchaînait le destin des batailles,
Et le bruit de son nom renversait les murailles
Des plus fermes cités.

Imitez aujourd'hui sa constance sublime !
L'œil de vos ennemis vous cherche dans l'abîme :
Levez-vous, et portez votre front dans les cieux !
Ah ! ce n'est point l'effort d'une vertu commune
De combattre les Rois, les peuples, la fortune,
La nature et les Dieux !

Tel le volcan mugit sous l'Afrique ébranlée ;
La mer s'enfle et franchit sa rive désolée,
L'astre aux rayons de feu, sur son char s'est voilé,
La tempête s'accroît, le jour fuit, l'homme expire ;
Mais Atlas immobile a soutenu l'empire
De l'Olympe étoilé.

De la froide Scythie épuisant les rivages,
Bellone a soulevé cent nations sauvages,
Qui roulent vers l'Oder leurs épais tourbillons,
Et, poussant mille cris de vengeance et de haine,
Sous leurs coursiers légers font voler dans la plaine
La poudre des sillons.

Moins nombreux sont les flots des mers bouleversées,
Moins bruyant l'aquilon dans les forêts glacées.
Cependant vous tremblez, lâches enfans du Nord!
Les destins vont changer, votre fuite s'apprête,
Et cent bronzes tonnans lancent sur votre tête
La vengeance et la mort!

O France! astre brillant qu'ont vu lever mes pères!
Tu dissipes la nuit des ombres passagères
Qui voilaient de ton front l'éclatante splendeur;
Le destin, qui des temps a précédé la source,
Peut seul au haut du ciel assigner dans leur course
Un terme à ta grandeur!

Ah! si vous m'inspirez, vierge de l'Hypocrène,
J'irai, je veux redire aux Nymphes de la Seine
Les exploits immortels de nos jeunes guerriers.
Puisse leur noble chef, approuvant mon délire,
Détacher de son front et suspendre à ma lyre
Un seul de ses lauriers!

Qu'un autre aille chanter d'une bouche infidèle
Ces Rois ensanglantés dont la rage cruelle
Poursuit sur des débris le nom de conquérant:
Je n'irai point de fleurs couronner leurs images,
Ni brûler le parfum de mes libres hommages
Aux autels des tyrans.

Le souverain des Dieux d'un seul coup de tonnerre
Ecrase les géans, fils affreux de la terre.
Le monstrueux Thryphée exhale ses douleurs....
Que la foudre se taise et que le ciel s'épure!
Beaux rivages d'Enna, couvrez-vous de verdure,
De moissons et de fleurs.

Ainsi gronde Bellone, au repos condamnée,
Et de cent nœuds d'airain la Discorde enchaînée
D'affreux mugissemens épouvante les airs :
Le héros la saisit d'une main triomphante,
Il la presse, il l'étouffe ; et la Victoire enfante
La paix de l'univers.

M. de Cormenin.

DERNIER CRI

DE LA GARDE IMPÉRIALE.

Ils ne sont plus les fils de la victoire !
Mars a trahi leurs efforts et nos vœux.
Pleurez, Français ! l'appui de votre gloire
Est descendu dans la tombe avec eux.
A leur valeur l'Anglais rendant hommage,
Voulut en vain les soustraire au trépas ;
Les preux ont dit en volant au carnage :
« La garde meurt, elle ne se rend pas. »

Toi qui deux fois leur dûs le diadême,
Toi qui sans eux eus gémi dans les fers,
Napoléon, à cette heure suprême,
Te verra-t-on partager leurs revers ?
Ils sont tombés les héros de la France,
Et toi tu fuis du milieu des combats ;
Tu fuis donc, sourd à ce cri de vaillance :
« La garde meurt, elle ne se rend pas. »

Dix Rois ligués ont fait fléchir ta tête,
Français trop fier de les avoir vaincus;
Pour t'affranchir du joug de leur conquête,
Tu tenterais des efforts superflus:
Mais si jamais l'heure de la vengeance
Vient à sonner, magnanimes soldats,
Ralliez-vous à ce cri de vaillance:
« La garde meurt, elle ne se rend pas. »

M. Lefevre, *de Rouen.*

MESSÉNIENNE

SUR

LA BATAILLE DE WATERLOO[1].

Ils ne sont plus, laissez en paix leur cendre.
Par d'injustes clameurs ces braves outragés
A se justifier n'ont pas voulu descendre;
Mais un seul jour les a vengés:
Ils sont tous morts pour vous défendre.

Malheur à vous si vos yeux inhumains
N'ont point de pleurs pour la patrie!
Sans force contre vos chagrins,
Tremblez; la mort peut-être étend sur vous ses mains!

[1] Cette élégie fut composée au mois de juillet 1815.

Que dis-je? quel Français n'a répandu des larmes
 Sur nos défenseurs expirans?
Prêt à revoir les Rois qu'il regretta vingt ans,
Quel vieillard n'a rougi du malheur de nos armes?
En pleurant ces guerriers par le destin trahis,
Quel vieillard n'a senti s'éveiller dans son ame
Quelque reste assoupi de cette antique flamme
 Qui l'embrasait pour son pays?

Que de leçons, grand Dieu! que d'horribles images
L'histoire d'un seul jour présente aux yeux des Rois!
Clio, sans que la plume échappe de ses doigts,
 Pourra-t-elle en tracer les pages?

Cachez-moi ces soldats sous le nombre accablés,
Domptés par la fatigue, écrasés par la foudre,
Ces membres palpitans dispersés sur la poudre,
 Ces cadavres amoncelés!
Eloignez de mes yeux ce monument funeste
 De la fureur des nations:
 O mort! épargne ce qui reste.
 Varus! rends-nous nos légions!

 Les coursiers frappés d'épouvante,
 Les chefs et les soldats épars,
 Nos aigles et nos étendards
 Souillés d'une fange sanglante,
 Insultés par les léopards,
 Les blessés mourant sur les chars,
Tout se presse sans ordre, et la foule incertaine
 Qui se tourmente en vains efforts,
 S'agite, se heurte, se traîne,
 Et laisse après soi dans la plaine,
 Du sang, des débris et des morts.

Parmi des tourbillons de flamme et de fumée,
O douleur! quel spectacle à mes yeux vient s'offrir?
Le bataillon sacré, seul devant une armée,
S'arrête pour mourir.
C'est en vain que, surpris d'une vertu si rare,
Les vainqueurs dans leurs mains retiennent le trépas;
Fier de le conquérir, il y court, s'en empare :
LA GARDE, avait-il dit, MEURT ET NE SE REND PAS.

On dit qu'en les voyant couchés sur la poussière,
D'un respect douloureux frappé par tant d'exploits,
L'ennemi, l'œil fixé sur leur face guerrière,
Les regarda sans peur pour la première fois.

Les voilà ces héros si long-temps invincibles!
Ils menacent encor les vainqueurs étonnés!
Glacés par le trépas, que leurs yeux sont terribles!
Que de hauts faits écrits sur leurs fronts sillonnés!
Ils ont bravé les feux du soleil d'Italie,
De la Castille ils ont franchi les monts;
Et le Nord les a vus marcher sur les glaçons
Dont l'éternel rempart protège la Russie.
Ils avaient tout dompté..... Le destin des combats
Leur devait, après tant de gloire,
Ce qu'aux Français naguère il ne refusait pas:
Le bonheur de mourir dans un jour de victoire.

Ah! ne les pleurons pas! sur leurs fronts triomphans
La palme de l'honneur n'a pas été flétrie;
Pleurons sur nous, Français, pleurons sur la patrie:
L'orgueil et l'intérêt divisent ses enfans.
Quel siècle en trahisons fut jamais plus fertile?

L'amour du bien commun de tous les cœurs s'exile :
La timide amitié n'a plus d'épanchemens ;
On s'évite, on se craint ; la foi n'a plus d'asile,
Et s'enfuit d'épouvante au bruit de nos sermens.

O vertige fatal ! déplorables querelles
Qui livrent nos foyers au fer de l'étranger !
Le glaive étincelant dans nos mains infidèles,
Ensanglante le sein qu'il devrait protéger.

L'ennemi cependant renverse les murailles
De nos forts et de nos cités ;
La foudre tonne encore, au mépris des traités.
L'incendie et les funérailles
Epouvantent encor nos hameaux dévastés ;
D'avides proconsuls dévorent nos provinces ;
Et, sous l'écharpe blanche, ou sous les trois couleurs,
Les Français, disputant pour le choix de leurs princes,
Détrônent des drapeaux et proscrivent des fleurs.

Des soldats de la Germanie
J'ai vu les coursiers vagabonds
Dans nos jardins pompeux errer sur les gazons,
Parmi ces demi-dieux qu'enfanta le génie.
J'ai vu des bataillons, des tentes et des chars,
Et l'appareil d'un camp dans le temple des arts.
Faut-il, muets témoins, dévorer tant d'outrages ?
Faut-il que le Français, l'olivier dans la main,
Reste insensible et froid comme ces Dieux d'airain
Dont ils insultent les images ?

Nous devons tous nos maux à ces divisions
Que nourrit notre intolérance.
Il est temps d'immoler au bonheur de la France
Cet orgueil ombrageux de nos opinions.

Etouffons le flambeau des guerres intestines.
Soldats, le ciel prononce, il relève les lis :
Adoptez les couleurs du héros de Bovines,
En donnant une larme aux drapeaux d'Austerlitz.

France, réveille-toi ! qu'un courroux unanime
Enfante des guerriers autour du souverain !
Divisés, désarmés, le vainqueur nous opprime ;
Présentons-lui la paix, les armes à la main.

Et vous, peuples si fiers du trépas de nos braves,
Vous, les témoins de notre deuil,
Ne croyez pas, dans votre orgueil,
Que, pour être vaincus, les Français soient esclaves.
Gardez-vous d'irriter nos vengeurs à venir :
Peut-être que le Ciel, lassé de nous punir,
Seconderait notre courage ;
Et qu'un autre Germanicus
Irait demander compte aux Germains d'un autre âge
De la défaite de Varus.

M. Casimir Delavigne.

PLUS DE POLITIQUE.

JUILLET 1815.

AIR : Ce jour-là sous son ombrage...

MA mie, ô vous que j'adore!
Mais qui vous plaignez toujours
Que mon pays ait encore
Trop de part à mes amours;
Si la politique ennuie,
Même en frondant les abus:
Rassurez-vous, ma mie,
Je n'en parlerai plus.

Près de vous, j'en ai mémoire,
Donnant prise à mes rivaux,
Des arts, enfans de la gloire,
Je racontais les travaux.
A notre France agrandie,
Ils prodiguaient leurs tributs;
Rassurez-vous, ma mie,
Je n'en parlerai plus.

Moi, peureux dont on se raille,
Après d'amoureux combats,
J'osais vous parler bataille,
Et chanter nos fiers soldats.

Par eux la terre asservie
Voyait tous ses Rois vaincus.
Rassurez-vous, ma mie,
Je n'en parlerai plus.

Sans me lasser de vos chaînes,
J'invoquais la liberté;
Du nom de Rome et d'Athènes,
J'effrayais votre gaîté.
Quoiqu'au fond je me défie
De nos modernes Titus,
Rassurez-vous, ma mie,
Je n'en parlerai plus.

Oui, ma mie, il faut vous croire,
Faisons-nous d'obscurs loisirs.
Sans plus songer à la gloire,
Dormons au sein des plaisirs.
Sous une ligue ennemie,
Les Français sont abattus.
Rassurez-vous, ma mie,
Je n'en parlerai plus.

M. P. J. DE BERANGER.

LA SAINTE ALLIANCE,

CHANSON

Chantée à la fête donnée, à Liancourt, par M. le duc de la Rochefoucauld, pair de France, pour la délivrance du territoire français.

AIR du Dieu des bonnes gens.

J'ai vu la Paix descendre sur la terre,
Semant de l'or, des fleurs et des épis.
L'air était calme, et du Dieu de la guerre
Elle étouffait les foudres assoupis.
« Ah ! disait-elle, égaux par la vaillance,
« Français, Anglais, Belge, Russe ou Germain,
« Peuples, formez une sainte alliance,
« Et donnez-nous la main.

« Pauvres mortels ! tant de haine vous lasse;
« Vous ne goûtez qu'un pénible sommeil.
« D'un globe étroit divisez mieux l'espace,
« Chacun de vous aura place au soleil.
« Tous attelés au char de la puissance,
« Du vrai bonheur vous quittez le chemin.
« Peuples ! formez une sainte alliance,
« Et donnez-vous la main.

« Chez vos voisins vous portez l'incendie ;
« L'aquilon souffle, et vos toits sont brûlés;
« Et quand la terre est enfin refroidie,
« Le soc languit sous des bras mutilés.

« Près de la borne où chaque Etat commence,
« Aucun épi n'est pur de sang humain.
« Peuples ! formez une sainte alliance,
« Et donnez-vous la main.

« Des potentats, dans vos cités en flammes,
« Osent, du bout de leur sceptre insolent,
« Marquer, compter et recompter les ames
« Que leur adjuge un triomphe sanglant.
« Faibles troupeaux, vous passez sans défense
« D'un joug pesant sous un joug inhumain.
« Peuples ! formez une sainte alliance,
« Et donnez-vous la main.

« Que Mars en vain n'arrête point sa course ;
« Fondez les lois dans vos pays souffrans :
« De votre sang ne livrez plus la source
« Aux rois ingrats, aux vastes conquérans.
« Des astres faux conjurez l'influence :
« Effroi d'un jour, ils pâliront demain.
« Peuples ! formez une sainte alliance,
« Et donnez-vous la main.

« Oui, libre enfin, que le monde respire ;
« Sur le passé jetez un voile épais ;
« Semez vos champs aux accords de la lyre :
« L'encens des arts va brûler pour la paix.
« L'espoir riant, au sein de l'abondance,
« Accueillera les doux fruits de l'hymen.
« Peuples ! formez une sainte alliance,
« Et donnez-vous la main. »

Ainsi parlait cette vierge adorée,
Et plus d'un Roi répétait ses discours.
Comme au printemps la terre était parée,
L'automne en fleurs rappelait les amours.
Pour l'étranger, coulez, bons vins de France!
De la frontière il reprend le chemin.
Peuples! formons une sainte alliance,
Et donnons-nous la main.

M. P. J. DE BERANGER.

ÉPITRE

A M. LE COMTE DE GOUVION SAINT-CYR,

SUR L'ARMÉE.

ENFIN, brave Saint-Cyr, tu nous rends une armée;
La France désormais, sans en être alarmée,
Peut voir l'Europe entière entourer ses confins;
Le sort de ma patrie est dans ses propres mains.
Ce n'est pas qu'effrayé de quelques bruits sinistres,
J'accuse sans raison les rois et leurs ministres;
Ils ont juré la paix, et j'en crois leurs sermens;
Mais on voit dans les cours de plus grands changemens:
La mort dispose aussi de ces maîtres du monde;
Et l'histoire de l'homme, en trahisons féconde,
Apprend aux nations qu'un peuple désarmé
Par ses rivaux jaloux est toujours opprimé.
Accomplis donc les vœux et l'espoir de la France,
Assure son repos et son indépendance;

Qu'au dehors, au dedans, prêts à nous protéger,
Nos bataillons encor soient craints de l'étranger.
Que de nos saintes lois respectant l'harmonie,
Redoutés des partis et de la tyrannie,
Dignes d'un peuple libre, ils soutiennent le poids
Du grand nom qu'à la France ont acquis ses exploits.
Repousse de leurs rangs ces soldats mercenaires,
Qu'aux fanges des cités, à d'infâmes repaires,
Disputait autrefois, l'or et le glaive en main,
Le commerce honteux d'un grossier spadassin;
Coutume des vieux temps, par nos mœurs condamné,
Qu'a vu louer encore la tribune étonnée,
Et qui, déshonorant le prince et le guerrier,
Du plus saint des devoirs faisait un vil métier.
Du jour où, renversant d'injustes priviléges,
Où, rompant d'Andely les traités sacriléges,
L'héritier des Bourbons, au trône remonté,
Sous le dais avec lui plaça la liberté;
Du jour où des Capets il couronna l'ouvrage,
Et de nos droits à tous fit un égal partage,
Nos devoirs sont communs : tout Français est soldat;
Quand l'état le protège, il doit servir l'Etat.
Loin d'un métier si noble un intérêt sordide!
La gloire en est le prix, l'honneur en est le guide;
Et si d'un tel honneur on osait s'affranchir,
La loi qui nous appelle a droit de nous punir.
En vain, pour condamner cette loi tutélaire,
Rappelle-t-on ces jours de gloire et de misère,
Où les ordres d'un maître, au sénat apportés,
Pour repeupler les camps dépeuplaient les cités.
L'abus d'un droit auguste en proscrit-il l'usage?
L'homme a-t-il à son Dieu refusé son hommage,

Le jour, qu'au nom de Dieu, des prêtres criminels
Aux flammes des bûchers ont livré les mortels?
Robespierre et Marat font-ils à ma patrie
Haïr la liberté, que souilla leur furie?
Dès qu'un ambitieux a du sceptre abusé,
Faut-il qu'aux mains des Rois le sceptre soit brisé?
Et, ne distinguant rien, ni fautes, ni prodiges,
Doit-on de tout un règne effacer les vestiges?
Contre les seuls abus sachons nous prémunir;
Des erreurs du passé préservons l'avenir.
Non, je ne verrai plus, dans leurs jeunes années
Les générations comme un champ moissonnées;
Mais j'ai vu trop long-temps nos bataillons déserts
A la patrie en deuil rappeler nos revers.
Dans l'âge où de ses fils l'heureuse adolescence
Montre en eux la vigueur unie à la vaillance,
Où de nobles désirs le cœur sollicité,
Au nom de la patrie a déjà palpité;
Que par la voix du sort sa voix se fasse entendre,
Et nomme ceux d'entre eux qui la doivent défendre;
Ce tribut, qu'elle impose au printemps de leurs jours,
De leurs travaux à peine interrompra le cours;
Et si les jeux de Mars plaisent à leur jeune âge,
Si la gloire des camps enflamme leur courage,
A leur ambition les chemins sont ouverts;
Mars n'a plus de lauriers qui ne leur soient offerts.
Leurs dangers sont communs, leurs destins doivent l'être,
Et, sans leur demander quel sang les a fait naître,
La main, qui de l'état dispense les bienfaits,
Récompense le zèle et compte les hauts faits.
La faveur et l'intrigue, à nos armes fatales,
Du mérite modeste orgueilleuses rivales,

Ne le soumettront plus au pouvoir usurpé
D'un colonel imberbe au collége échappé.
Nos guerriers t'ont béni, quand ta mâle éloquence,
De ces pestes de cour foudroyant la puissance,
A montré leurs efforts luttant contre les lois,
Et leur avidité fatiguant tous les Rois.
Eh! que de Rois encor eût trompé leur adresse!
Que de malheurs encor eût causés leur souplesse,
Si l'auteur d'un bienfait trop long-temps envié,
Au peuple qui l'obtient ne l'avait confié;
Et, pour mieux déjouer leurs nouveaux artifices,
N'eût du pouvoir royal enchaîné les caprices!
On dit qu'il a trahi les droits des potentats;
Que, donnant des liens à qui n'en souffre pas,
De ces droits immortels, simple dépositaire,
En faveur de son peuple il n'a pu les distraire.
Ma muse s'en étonne, et, sans examiner
Ni d'où viennent ces droits, ni qui peut les donner,
Des défenseurs du trône, adoptant la doctrine,
Laisse au pouvoir des Rois sa plus haute origine.
Si du ciel dans leurs mains le sceptre est descendu,
Si Dieu leur a transmis un pouvoir absolu,
Que veulent ces appuis de la grandeur suprême?
Qu'ils soient devant un Roi comme devant Dieu même.
Est-ce en lui résistant qu'on sert la royauté?
Qu'ils aillent à ses lois plier leur volonté,
Et, quoi que veuille enfin sa haine ou sa clémence,
Le front dans la poussière, adorer en silence.
Mais si Dieu, pour nous seuls créant les souverains,
A borné le pouvoir qu'il a mis dans leurs mains;
Si, las de commander à des troupeaux d'esclaves,
Les Rois, se soumettant à d'utiles entraves,

A nos vœux, à nos mœurs daignent se conformer,
Quel sujet orgueilleux osera les blâmer?
Et, mieux instruit des lois que le Ciel a prescrites,
A leur munificence imposer des limites?
Que dis-je? oublîrait-on que mille et mille fois
A changé parmi nous l'autorité des Rois?
N'a-t-on pas vu les grands, les juges et les prêtres
De Louis tour à tour dépouiller les ancêtres?
Invoquait-on alors ce pouvoir immortel;
Ou ce qu'il donne au peuple est-il seul criminel?
Contre lui, nous dit-on, il a donné des armes.
Dans le cœur de ton roi dissipe ces alarmes;
Dis-lui, Saint-Cyr, dis-lui qu'un peuple satisfait
Avec reconnaissance a reçu le bienfait.
Parle au nom des guerriers dont les bords de la Loire
Ont vu le sacrifice ajouter à leur gloire,
Dont toi-même as vingt ans partagé les travaux,
Et dans les champs d'honneur dirigé les drapeaux;
Dis à ton Souverain, dont la haute prudence
Leur rend une patrie et les rend à la France,
Qu'ils vaincront pour le trône et la gloire des lis,
Comme ils ont si long-temps vaincu pour leur pays;
Qu'à leurs ennemis seuls leurs bras sont redoutables;
Que de mille combats, monumens vénérables,
Au signal de leur Roi prenant leurs boucliers,
Ils reviendraient apprendre à nos jeunes guerriers
Comme on brave la mort, les climats, les fatigues,
Et comment par le glaive on disperse les ligues.
Si leur égarement n'était pas oublié,
En plaignant ses effets, dis qu'il est expié;
Que les délations, l'infâme calomnie,
De cent visirs contre eux armant la tyrannie,

Ont trois ans sans péril provoqué leur repos;
Qu'ils ont des factions abhorré les complots.
Dis surtout que le peuple, ému de leurs injures,
De leurs accusateurs dément les impostures,
Et, d'un jour trop fatal perdant le souvenir,
Des récits de leur gloire aime à s'entretenir.
N'as-tu pas entendu ces concerts de louanges,
Ces cris d'amour, d'orgueil, qu'excitaient nos phalanges,
Quand, des bords étrangers, la déesse aux cent voix
A notre oreille avide annonçait leurs exploits?
Vois tressaillir encor cette foule enivrée,
Quand, de leur gloire immense et du peuple adorée,
La presse ou le burin rappelant quelques traits,
Vient de notre infortune adoucir les regrets.
Qui peut aimer la gloire, et d'une âme tranquille
Prononcer les grands noms de Gemmappe et de Lille,
De Valmy, de Fleurus, d'Austerlitz, d'Jena,
Et des murs qu'en héros défendit Masséna?
Les pourrai-je compter ces illustres journées,
Qui vingt ans de l'Europe ont fait les destinées,
Tous ces monts sourcilleux par nos aigles franchis,
Ces climats affrontés, ces fleuves asservis,
Ces champs où tant de fois des ligues insensées
Ont vu par nos drapeaux leurs aigles terrassées?
Cette gloire est partout, depuis les bords fameux
Que féconde le Nil de ses flots limoneux,
Jusqu'aux déserts glacés, où l'armée engloutie
N'a cédé qu'aux hivers la victoire et la vie.
Je n'examine point quel chef guidait leurs pas;
Quels desseins, quels motifs les poussaient aux combats:
Il en fut d'insensés, il en fut d'équitables.
Je compte leurs exploits, ils sont tous honorables,

Et l'histoire déjà, consacrant leur valeur
Fit la part de la gloire et la part de l'erreur.
Qu'importe à ces exploits que la haine ou l'envie
Dans un libelle obscur les condamne ou les nie,
Et de nos ennemis, exaltant les succès,
Ose dans leurs revers insulter les Français!
Qu'ont-ils donc ces revers dont pâlisse leur gloire?
Quels peuples jusqu'à nous a présentés l'histoire,
Qui, sans désespérer de leur propre vertu,
Contre tant d'ennemis aient jamais combattu?
Vingt rois s'étaient levés dans toute leur puissance;
L'orgueil, la trahison, la haine, la vengeance
Armaient les bataillons par l'Europe assemblés:
Que pouvaient les Français par l'Europe accablés?
Deux fois sous tant d'efforts ils ont courbé la tête.
Qu'a de honteux pour nous cette double conquête,
Dont le facile honneur, à vingt peuples commun,
Les a tous affranchis et n'en illustre aucun?
Cette innombrable ligue est le plus bel hommage
Qu'ait encore à l'Europe arraché leur courage,
Et parmi les héros c'est encor s'élever
Que de voir cet orage et de l'oser braver.
Grâce à toi, leur fierté s'est déjà réveillée.
Du bruit de leurs exploits la France dépouillée
N'a pas du moins perdu ses plus fermes soutiens.
La patrie et ses fils resserrent leurs liens.
Il en est cependant, qui, peu faits à l'injure,
N'ont pas de la vengeance étouffé le murmure;
Mais tu sauras les vaincre et ramener leur foi
De l'amour de la France à l'amour de leur Roi:
Dans le cœur d'un Français ne vieillit point la haine;
Parle de la patrie, ils reviendront sans peine.

D'autres, vers le passé reportant leurs regards,
Sur la Vistule encor cherchent nos étendards,
Et sur la Meuse, hélas! retrouvant nos frontières,
Pleurent ses bords chargés de couleurs étrangères.
Gardons-nous d'insulter à ces nobles douleurs,
Et de blâmer en eux ce qu'on admire ailleurs.
Comme eux, Bayard, Turenne auraient versé des larmes,
Et Duguesclin peut-être aurait repris les armes.
Que dis-je? ne crois pas que je veuille imiter
Ces hommes qui, toujours prêts à les irriter,
Montrant loin du péril un courage intrépide,
Prêtent à leurs regrets une oreille perfide,
Et, rougissant pour eux d'un glorieux revers,
Les voudraient renvoyer au bout de l'Univers.
Entre les deux excès maintenons leur vaillance;
Qu'il suffise aujourd'hui de notre indépendance;
Aux douceurs du repos nous devons aspirer:
Notre honneur est entier; rien n'est à réparer:
Pour moi, dont les talens, voués à ma patrie,
Ont toujours des partis combattu la furie;
Moi, qui, depuis vingt ans, célébrant nos hauts faits,
Voudrais unir ensemble et la gloire et la paix,
Puissé-je être entendu des guerriers que j'admire,
Inspirer à leurs cœurs ce que mon cœur m'inspire,
Le mépris des ingrats qui pensaient les flétrir,
Et l'horreur des méchans qui les veulent aigrir!
Puissent enfin l'Armée, et le Peuple, et les Princes,
Dans un même intérêt unissant nos provinces,
Ne nous donner jamais, en rompant leur traité,
Ni liberté sans Roi, ni Roi sans liberté!

M. Viennet, *de Béziers.*

ÉPITRE AU ROI.

Quand au pied de ce trône où siége la bonté,
La France entière apporte un tribut mérité,
Prince auguste, un suivant du Dieu de l'harmonie,
Riche en zèle du moins, s'il est pauvre en génie,
Ne peut-il au milieu de ces tributs divers,
T'adresser à son tour son hommage et ses vers?
Eh! qui ne prendrait part à ce jour d'allégresse!
Toutefois ces élans de la publique ivresse,
Ces grands arcs triomphaux de ton chiffre embellis,
Ces guerriers citoyens, qui de touffes de lys
Ombragent devant toi leurs armes pacifiques,
L'encens pur remplissant nos vieilles basiliques,
Ces palmes, ces festons, cette brillante nuit,
Où de cent feux rivaux l'éclat serpente et luit,
Et tout cet appareil dont la pompe s'étale,
Charment bien moins tes yeux que ton ame royale;
Tes yeux de ces honneurs ne sont plus étonnés.
Depuis que les Français sous tes lois ramenés
Possèdent dans Louis leur plus douce conquête,
Chaque jour qui s'écoule est le jour de ta fête.
J'en atteste ce peuple affamé de te voir,
Ce peuple dont l'amour est ton premier pouvoir.
Sans cesse par ses vœux il appelle son maître.
Sitôt que devant lui tu consens à paraître,
Il court, se précipite.... Un seul, un même cri
Part, salue à l'instant l'héritier de Henri.

Ton auguste famille à tes côtés s'avance.
Ces princes chevaliers, ces nobles fils de France,
Si long-temps par l'orage éloignés de nos bords,
Les voilà.... Leur sourire accueille nos transports.
Quel spectacle touchant! quel concert unanime!
A ton royal aspect le vieillard se ranime;
Et, par la mère instruit, le faible nourrisson
Bégaye en te nommant sa première leçon.
Mais les femmes... Comment puis-je en vers dignes d'elles
Retracer le tableau de leurs transports fidèles!
Sexe aimable, jamais pourrons-nous oublier
Qu'à la cause des Rois jaloux de t'allier,
A l'heure où mugissait le bronze des batailles,
Nous te vîmes en foule au sein de nos murailles,
D'un regard, d'un seul mot, encourager l'ardeur,
Rassurer la faiblesse, échauffer la tiédeur,
Et des lys abattus relevant la bannière,
Leur prêter de tes vœux le charme auxiliaire.
Sous les murs du palais à son maître rendu,
Je crois te voir d'amour et d'ivresse éperdu,
Sans atours, sans apprêts, et même sans cadence,
Improviser les pas d'une joyeuse danse.
A ton folâtre appel tout s'unit, tout répond:
Que de mains au hasard s'entrelacent en rond.
Voyez-vous ces enfans, ces vierges, ces épouses,
Fouler les arbrisseaux, insulter les pelouses,
Mettre en deuil le parterre, et, pour six mois entiers,
Préparer des labeurs aux pâles jardiniers!
Sans doute à ces tableaux, pour toi remplis de charmes,
De tes yeux satisfaits s'échappaient quelques larmes,
Et tu faisais tout bas dans ton cœur attendri
Le serment du bonheur de ton peuple chéri.

Son bonheur en effet entre tes mains repose;
Et quand à l'affermir ta vertu se dispose,
Laissons en liberté quelques esprits chagrins,
Don Quichottes nouveaux, combattre des moulins
Se créer jour et nuit de bizarres fantômes,
Etendre ou resserrer la liste des royaumes,
Et de l'Europe amie ensanglanter la paix.
L'un grave et s'égarant sous le feuillage épais
De ces vastes jardins dessinés par Lenôtre,
Vient, de son plan guerrier infatigable apôtre,
Rêver tout à son aise à ce grand mouvement
Dont il marque le but et fixe le moment.
Au seul bruit de sa voix s'avancent trente armées,
A l'aide d'un bambou sur le sable formées.
Son ordre fait mouvoir les nombreux bataillons;
Le vent se lève..... adieu guerriers et pavillons.
Tandis que le projet, enfant de son délire,
S'évapore et s'enfuit sur l'aile du zéphire,
L'autre glace la lune, encroûte le soleil,
Et détache une part de son disque vermeil,
Qui doit à point nommé brûler notre planète.
Toutefois, en dépit de la docte lunette,
Le Monde qu'embrasait un calcul ennemi,
Reste encor sur son axe assez bien affermi.
D'autres, non moins plaisans, quoique plus méthodiques,
Confiant au papier des secrets politiques,
En Lycurgues nouveaux, en Solons transformés,
Offrent pour trente sous leurs songes imprimés.
L'un déroule in-quarto son projet de finance,
L'autre vient suppléer au sens d'une ordonnance.
« Prenez, dit celui-ci, je réponds du succès,
« Si mon livre au château peut s'ouvrir un accès :

« Sur les moindres abus j'éclaire le monarque. »
Celui-là de nos mœurs s'établit l'Aristarque......
« Pour les régénérer il est un sûr moyen,
« Nous dit-il, c'est celui de n'apprendre plus rien.
« Nous n'avons pas besoin de penseurs philosophes,
« C'est aux seuls libéraux qu'on doit nos catastrophes.
« Voulons-nous être heureux, régler nos différens,
« Sauver enfin l'Etat ? Soyons tous ignorans.
« Ma méthode est facile et l'on peut y souscrire;
« Notre bon Duguesclin ne savait pas écrire. »
Mais quoi, de ces derniers qu'importent les travers?
On ne retourne pas des esprits à l'envers.
La Raison même en vain leur tiendrait ce langage:
« D'autres temps, d'autres lois. Voyez, voyez le sage,
« Dont un torrent fougueux, qui roule à gros bouillons,
« Vient couvrir le domaine et noyer les sillons.
« De peines et d'efforts stérilement prodigue,
« Pensez-vous qu'au torrent il oppose une digue,
« Ou veuille le contraindre à rebrousser son cours?
« Non, d'un travail utile empruntant le secours,
« Il creuse vingt canaux. Par une route aisée,
« L'onde se distribue avec art divisée,
« Se partage en filets, se promène en ruisseaux,
« Fertilise les champs, baigne les arbrisseaux;
« Et le sage a bientôt changé par sa prudence
« Les flots dévastateurs en source d'abondance:
« Il aurait pu tout perdre, il a tout conservé. »
Mais, bon Dieu! quel tumulte à ces mots élevé,
De nos réformateurs m'annonce la furie?
Les cheveux hérissés, leur foule se récrie,
Et veut, sans nul égard pour sa comparaison,
A l'hôpital des fous envoyer la Raison.

Eh bien ! pour apaiser cette fureur extrême,
Il suffit d'un seul mot : ce sage, c'est toi-même.
Oui, grand Prince, et je crois que, sans nous abuser,
Sur ta haute prudence on peut se reposer.
Une horrible tourmente a grondé sur nos têtes;
Mais le calme toujours doit suivre les tempêtes :
Tel est l'ordre éternel par Dieu même établi.
Naguère, le soleil languissant, affaibli,
Laissait les vents rivaux sur nos fertiles plages,
A longs flots pluvieux épancher les orages.
L'été renaît enfin et dore les moissons;
La vigne nous promet le nectar de ses dons.
Les hameaux consolés ont fait trève à leurs plaintes,
Et le bon villageois, affranchi de ses craintes,
Va remplir ses tonneaux d'un vin de bon aloi,
Et boire largement à la santé du Roi.
C'est ce Roi qu'on chérit, c'est en lui qu'on espère.
Un peuple entier se lie à son règne prospère.
Eh ! ne le voit-on pas, ferme dans ses desseins,
Assidu protecteur de nos droits les plus saints,
Nous faire de ses soins le constant sacrifice;
Du pacte social soutenir l'édifice,
Et, sans cesse veillant sur ce dépôt sacré,
Nous préparer enfin le repos désiré,
Qui doit nous délasser d'une pénible route.

Français, à ce propos, il m'est permis sans doute
De vous conter un fait qu'un docteur de la loi,
Le savant Ali-bey, garantit sur sa foi.
Lorsque la caravane en files prolongée,
Du village de Tor vers Suez dirigée,
Traverse le désert où luit un ciel ardent,
Quelque fâcheux débat, quelque triste incident,

Arrête à chaque pas et trouble le voyage.
La faim, la soif, l'ennui, le besoin de l'ombrage,
Un horizon semé de brûlantes rougeurs,
Tout allume le sang des pauvres voyageurs.
C'est une frénésie, une aveugle démence,
Qui se calme vingt fois et vingt fois recommence,
Jusqu'à l'heure où la voix des bruyans chameliers
Signale aux combattans un groupe de palmiers,
En s'écriant : « c'est assez; que les débats finissent! »
Tout s'apaise à ces mots, toutes les mains s'unissent;
A l'entour des palmiers on s'embrasse à l'instant,
Et le voyage alors se termine en chantant.
 Nous aussi, voyageurs sur nos propres rivages,
Ne pouvons-nous enfin, plus heureux et plus sages,
De la noire Discorde étouffer les accens!
Moins que la caravane aurons-nous de bons sens?
A l'ombrage des lois, autour de l'arche sainte,
Qui protége la France et défend son enceinte,
Abjurant des erreurs dont nous fûmes punis,
Formons un seul faisceau de nos vœux réunis!
Reprenons la candeur et la franchise antiques,
Mais libres sans retour des entraves gothiques,
Mais brisant les hochets d'un orgueil suranné,
Rallions-nous au Roi que Dieu nous a donné,
Et de tous les bienfaits que son cœur nous dispense,
Un accord fraternel sera la récompense.
Cet accord est le prix que demandent ses soins;
Ses regards attentifs veillent sur nos besoins,
Et, tandis que sa main, toujours prudente et sûre,
Va cherchant de l'Etat la dernière blessure,
D'un grand corps affaibli ranime la langueur,
Et lui rend par degré sa force et sa vigueur;

Il ne dédaigne pas, dans sa grandeur suprême,
Ces travaux dont l'éclat pare le diadème.
Grâce aux enfans des arts par sa voix excités,
Paris conservera le sceptre des cités.
Vingt chefs-d'œuvre nouveaux dans nos murs se préparent.
Nos modernes Rubens de la toile s'emparent,
Et leur mâle pinceau va dérober aux temps
Des Valois, des Bourbons les règnes éclatans.
Les sages, les héros que vingt peuples admirent,
Une seconde fois sous le ciseau respirent.
Ils renaissent : la mort a perdu son pouvoir;
Et la Seine bientôt, dans un flottant miroir,
Réfléchira leurs traits pleins de calme ou d'audace.
L'onde jaillit au gré du tube qui l'embrasse,
S'échappe, monte en gerbe et prend un libre essor;
Nos marchés spacieux s'agrandissent encor;
Tous les arts à la fois méditent des merveilles :
Ils savent qu'un grand prince encourage leurs veilles,
Et que de ces travaux pour ta gloire entrepris,
Ton auguste suffrage est le plus digne prix.
Mais à le mériter quand chacun se dispose,
Je frémis des périls où ce zèle t'expose.
Ne vois-tu pas d'ici tout le Pinde en rumeur ?
Dans nos derniers faubourgs il n'est point de rimeur
Qui déjà ne s'escrime en dépit de Minerve,
Qui du soir au matin ne tourmente sa verve,
Dans l'espoir d'arracher à son maigre cerveau
Ode, cantate, épître ou madrigal nouveau.
C'est encor peu : leur foule incessamment t'assiége,
S'acharne sur tes pas, se mêle à ton cortége.
Tu les verras partout un distique à la main
Dans ton propre palais te fermer le chemin,

Et, d'avance certains d'émerveiller la terre,
Au salon de *la Paix* te déclarer la guerre.
Mais on connaît ton goût, et ce goût épuré
Va te servir contr'eux de rempart assuré.
En faveur du motif excusant ce délire,
Tu recevras leurs vers (sans toutefois les lire);
Car si le sort jaloux t'en faisait une loi,
Combien tu sentirais le malheur d'être Roi!
Mais que dis-je? où m'emporte une indiscrète audace?
Et pour eux et pour moi je te demande grâce.
Au tribunal public, juge de nos travers,
La seule intention n'acquitte point les vers.
Ah! si la France encor possédait son poète,
De tous nos sentimens immortel interprète,
Avec quel saint transport, quel inéfable amour
Delille eût consacré leur fortuné retour!
On l'aurait vu pour toi, ranimant sa faiblesse,
Des roses du printemps couronner sa vieillesse,
Par un dernier tribut éterniser sa foi,
Et te faire agréer des vœux dignes de toi:
Comme un cygne expirant sur la rive chérie,
A la fois son berceau, sa tombe et sa patrie,
Retrouve de sa voix les sons mélodieux,
Et dans un chant de mort exhale ses adieux.

M. Baour-Lormian.

TABLE

DES MATIÈRES.

	Pages.
POÈME sur l'Assemblée des Notables, par M. J. Chénier.	1
Ode aux Français, par Lebrun.	6
Les Etats-Généraux, par Ginguené.	12
Epître au Roi, par M. J. Chénier.	18
Dithyrambe sur l'Assemblée nationale, par M.-J. Chénier.	22
Hymne pour la fête du 14 juillet 1790, par M. J. Chénier.	28
Le Français aux bords du Scioto, par Andrieux.	32
Hymne des Marseillais, par Rouget de Lisle.	38
Roland à Roncevaux, chant de guerre par Rouget de Lisle.	40
Ode nationale contre l'Angleterre, par Lebrun.	43
Hymne à la Liberté, par La Harpe.	47
Dithyrambe pour la Fédération, par M. J. Chénier.	53
Hymne chantée dans l'Eglise métropolitaine de Paris, par M. J. Chenier.	54
L'Autel de la Patrie, par Desforges.	55
La Patrie reconnaissante, ode sur la révolution du 9 thermidor, par Trouvé.	58
La prise de Toulon, stances par La Harpe.	61
Hymne patriotique, par Saint-Ange.	63
Dialogue entre une mère et son fils partant pour la fête de Barra et de Viala, par Collin d'Harleville.	66
La Liberté, ode par Vigée.	69

Pages.
Le Chant du Départ, par M. J. Chénier. 74
Le Chant des Victoires, par M. J. Chénier. 77
La Conquête de la Hollande par l'armée sous les ordres du général Pichegru, par Ximenez. 80
Ode sur la prise de la Hollande, par Trouvé. 82
Evacuation du territoire français, chant triomphal, par La Harpe. 85
L'Expédition d'Angleterre, ode, par Davrigni. 89
Traduction du poème séculaire d'Horace, choisie pour être chantée aux fêtes de la Liberté, par M. Daru. . 95
Chant dithyrambique, par Lebrun. 99
Cantate sur l'assassinat des plénipotentiaires à Rastadt, par Boisjolin. 102
Hymne pour la fête de la jeunesse, par Parny. 105
Chant de guerre contre l'Angleterre, par Désorgues. . 109
Ode qui a remporté le prix de poésie, au jugement de l'Institut national, le 15 germinal an x (5 avril 1802), par Masson. 113
Ode sur le vaisseau *le Vengeur*, par Lebrun. 118
Bonaparte en Italie. Première campagne. Par Deguerle. 121
Ode sur les dangers de la patrie, par Lebrun. 124
Le Vieillard d'Ancenis, élégie sur la mort du général Hoche, par M. J. Chénier. 128
Chant funèbre sur la mort du général Hoche, par Baour-Lormian. 134
Elégie sur la mort de Muiron, tué à la bataille d'Arcole, par M. J. Chénier. 137
Le Chant des vengeances, composé pour l'armée d'Égypte, par Rouget de Lisle. 139
Al Vincitor di Marengo, par A. Buttura. 141
Di Marengo la battaglia, par F. Gianni. 143
Les Conquérans modernes de l'Italie, par Pinière. . . 147

Pages.
Au premier consul, ode, par Pellet. 148
Chant du 14 juillet 1800, par Fontanes. 154
La Liberté des mers, ode, par Lefebvre. 161
Fragment du discours de François de Neufchâteau, lu à la séance publique de l'Institut, le 15 messidor an 8. 165
Bataille de Marengo, signature de la paix, par Lebrun. 167
Fragment du poëme d'Alexandre, par Lemercier. . . . 170
Ode sur la fête de la Paix. 9 novembre 1801. Par Théveneau. 172
Chant du 1er vendemiaire an IX, par Esmenard. . . . 175
Ode sur la Paix de Lunéville, par Desaintange. 179
Fragment d'une pièce intitulée *la Solitude et l'Amour*, par Ducis. 182
Le Rétablissement du culte après la Paix de Lunéville, poëme, par Baour-Lormian. 183
Distique, par Théveneau. 191
La Résurrection de la Grèce, dithyrambe, par H. Gaston. 192
Chant de départ de la grande armée pour la conquête de l'Allemagne, par Dupuy des Islets. 198
Sobieski à Vienne, ode sur la guerre de 1804, par François de Neufchâteau. 200
Ode à la grande armée, par Pierre Lebrun. 205
Napoleone al Danubio, canzone, par J. Grobert. . . 210
Imitation latine de l'ode précédente, par Cauchy. . . . *Ib.*
Napoléon au Danube, ode, par de Wailly. 211
ODES SUR LA GUERRE D'AUTRICHE. — Première ode, par Monvel, *fils*. 240
Deuxième ode, par Monvel, *fils*. 244
Troisième ode, par Monvel, *fils*. 246
Campagne de l'an XIV, par P. F. Tissot. 250

Pages.

De austerliciensi prælio, carmen dithyrambicum, par Cauchy. 257
Ode aux drapeaux conquis à Austerlitz, et transférés dans l'église métropolitaine de Paris, par de Piis. . . 264
Ode sur la guerre de Prusse, par Pierre Lebrun. 266
Stances sur la guerre de Prusse, par Lebrun des Charmettes. 268
Sur la bataille d'Jena, impromptu, par de Ximenez. . . 269
Epître à Napoléon Bonaparte, par Viennet. 270
Ode sur la bataille d'Jena, par Dorange. 276
Ode sur la bataille de Friedland, par Dorange. 283
La Paix de Tilsit, par Damin. 290
Ode sur les drapeaux envoyés au corps législatif, par Soumet. 294
Les Embellissemens de Paris, par J. J. Victorin Fabre. 298
Les Embellissemens de Paris, par Millevoye. 308
La Paix conquise, par Emile Deschamps. 312
Ode sur la bataille de Lutzen, par de Cormenin. . . . 315
Dernier cri de la garde impériale, par Lefevre, de Rouen. 319
Messenienne sur la bataille de Waterloo, par Casimir Delavigne. 320
Plus de Politique, par de Beranger. 325
La Sainte Alliance, par de Beranger. 327
Epître à M. le comte de Gouvion Saint-Cyr sur l'armée, par Viennet. 329
Epître au Roi, par Baour-Lormian. 337

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

TABLE

DES AUTEURS.

Pages.

ANDRIEUX. Le Français aux bords du Scioto. . . . 32
BAOUR-LORMIAN. Chant funèbre sur la mort du général Hoche. 134
Le rétablissement du culte après la paix de Lunéville. 183
Epître au roi. 337
DE BERANGER. Plus de Politique. 325
La Sainte Alliance. 327
BOISJOLIN. Cantate sur l'assassinat des plénipotentiaires à Rastadt. 102
A. BUTTURA. Al Vincitor di Marengo. 141
CAUCHY. Imitation latine de l'Ode italienne, intitulée : *Napoleone al Danubio*. 210
De austerliciensi prælio, carmen dithyrambicum. . 257
M. J. CHÉNIER. Poème sur l'Assemblée des Notables. 1
Epître au Roi. 18
Dithyrambe sur l'Assemblée nationale. 22
Hymne pour la fête du 14 juillet 1790. 28
Dithyrambe pour la fédération. 53
Hymne chantée dans l'église métropolitaine de Paris. 54
Le Chant du Départ. 74
Le Chant des Victoires. 77
Le Vieillard d'Ancenis, élégie sur la mort du général Hoche. 128
Elégie sur la mort de Muiron, tué à la bataille d'Arcole. 137

Pages.
COLLIN D'HARLEVILLE. Dialogue entre une mère et son fils partant pour la fête de Barra et de Viala. 66
DE CORMENIN. Ode sur la bataille de Lutzen. . . . 315
DAMIN. La Paix de Tilsit. 290
DARU. Traduction du poëme séculaire d'Horace, choisie pour être chantée aux fêtes de la Liberté. . . 95
DAVRIGNY. L'Expédition d'Angleterre, ode. 89
DEGUERLE. Bonaparte en Italie. Première campagne. 121
Casimir DELAVIGNE. Messénienne sur la bataille de Waterloo. 320
Emile DESCHAMPS. La Paix conquise. 312
DESFORGES. L'Autel de la Patrie. 55
DESORGUES. Chant de guerre contre l'Angleterre. . 109
DORANGE. Ode sur la bataille d'Jena. 276
Ode sur la bataille de Friedland. 283
DUCIS. Fragment d'une pièce intitulée *la Solitude et l'Amour*. 182
DUPUY DES ISLETS. Chant de départ de la grande armée pour la conquête de l'Allemagne. 198
ESMENARD. Chant du 1er vendemiaire an IX.. . . . 175
J. J. Victorin FABRE. Les Embellissemens de Paris. 298
FONTANES. Chant du 14 juillet 1800. 154
FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU. Fragment d'un discours lu à la séance publique de l'Institut, le 15 messidor an 8. 165
Sobieski à Vienne, ode sur la guerre de 1814. . . . 200
H. GASTON. La Résurrection de la Grèce, dithyrambe. 192
F. GIANNI. *Di Marengo la battaglia*. 143
GINGUENÉ. Les Etats-Généraux. 12
J. GROBERT. *Napoleone al Danubio, canzone*. . . 210

Pages.

LAHARPE. Hymne à la Liberté, récitée à l'ouverture du Lycée français, en 1792. 47
La Prise de Toulon, stances. 61
Evacuation du territoire français, chant triomphal. . 85
LEBRUN. Ode aux Français. 6
Ode nationale contre l'Angleterre. 43
Chant dithyrambique. 99
Ode sur le vaisseau *le Vengeur*. 118
Ode sur les dangers de la Patrie. 124
Bataille de Marengo, signature de la Paix. 167
PIERRE LEBRUN. Ode à la grande armée. 205
Ode sur la guerre de Prusse. 255
LEBRUN DES CHARMETTES. Stances sur la guerre de Prusse. 268
LEFEBVRE. La liberté des mers. 161
LEFEVRE, *de Rouen*. Dernier cri de la garde impériale. 319
LEMERCIER. Fragment du poème d'Alexandre. . , 170
MASSON. Ode qui a remporté le prix de poésie au jugement de l'Institut national, le 15 germinal an x (5 avril 1802.). 113
MILLEVOYE. Les Embellissemens de Paris. 308
MONVEL, fils. ODES SUR LA GUERRE D'AUTRICHE.
Première ode. 240
Deuxième ode. 243
Troisième ode. 246
PARNY. Hymne pour la fête de la jeunesse. 105
PELLET. Ode au premier consul. 148
DE PIIS. Ode aux drapeaux conquis à Austerlitz, et transférés dans l'église métropolitaine de Paris. . . . 264
PINIÈRE. Les Conquérans modernes de l'Italie. . . . 147

Pages.

ROUGET DE LISLE. Hymne des Marseillais. . . . 38
Roland à Roncevaux. Chant de guerre. 40
Le chant des vengeances composé pour l'armée d'Egypte. 139
DE SAINT-ANGE. Hymne patriotique. 63
Ode sur la Paix de Lunéville. 179
SOUMET. Ode sur les drapeaux envoyés au corps législatif. 294
THÉVENEAU. Ode sur la fête de la Paix. 9 novembre 1801. 172
Distique. 191
P. F. TISSOT. Campagne de l'an XIV. 250
TROUVÉ. La Patrie reconnaissante, ode sur la révolution du 9 thermidor. 58
Ode sur la prise de la Hollande. 82
VIENNET, *de Béziers*. Epître à Napoléon Bonaparte. 270
Epître à M. le comte de Gouvion Saint-Cyr sur l'armée. 329
VIGÉE. La Liberté, ode. 66
DE WAILLY. Napoléon au Danube, ode. 211
XIMENEZ. La Conquête de la Hollande par l'armée du général Pichegru. 80
Impromptu sur la bataille d'Jena. 266

FIN DE LA TABLE DES AUTEURS.

FAC-SIMILE

DES

ÉCRITURES

DE NAPOLÉON BONAPARTE, BERTHIER, BRUNE, DAVOUST, DESAIX, DESSOLLE, HOCHE, KELLERMANN, KLÉBER, MARMONT, MASSÉNA, MOREAU, NEY, OUDINOT, SOULT, SUCHET

Si l'impression que produisent sur nous les objets extérieurs, est une conséquence des rapports qui existent entre nos sens et notre esprit, il n'est pas moins sûr que, par une sorte de réaction du moral sur le physique, la sensation elle-même et le mouvement qui lui obéit se coordonnent avec la nature de la pensée. C'est ainsi que le caractère de l'homme se trahit par des actions, indifférentes pour le vulgaire, mais qui n'échappent pas à l'œil observateur, quand l'expérience lui a appris à discerner, dans des traces matérielles, les projections de la pensée. En vain chercherait-on à dissimuler devant lui; il trouve dans la physionomie, les discours, les goûts, les habitudes, des témoins vivans de nos moindres passions.

La parole est sous l'influence de la volonté; il est possible de la faire servir d'interprète à des sentimens mensongers; mais les inflexions de la voix et les gestes qui l'accompagnent sont presque toujours involontaires. Un accent triste, un regard abattu, décèlent l'inquiétude et le chagrin, alors même qu'une feinte gaîté éclate en bons mots et en saillies. Les moins habiles savent discerner ces dissonances; et, dans ce sens, il n'est pas vrai, comme l'a dit de nos jours un fameux diplomate, que *la parole ait été donnée à l'homme pour déguiser ses sentimens.*

Personne n'ignore avec quelle précision Lavater distinguait les différens caractères, d'après les traits du visage; on sait que M. de Sartine reconnaissait, à la tournure d'un homme, sa profession. Les historiens de Portugal ont célébré le tact physiognomonique du roi D. Sébastien, qui, en parcourant les

rues de sa capitale, découvrait au milieu de la foule les assassins et les filous. Il ne se trompa que deux fois dans les nombreuses arrestations qu'il prescrivit; encore, ajoutent les chroniqueurs, les deux individus qu'il fallut relâcher jouissaient-ils d'une assez mauvaise réputation.

L'élégant auteur des Etudes de la Nature puisait dans le système des harmonies et des contrastes la certitude de pénétrer les plus secrètes affections de l'ame. L'illuminé Boucholz parvenait au même résultat par une méthode semblable; et, suivant lui, en s'élevant à une certaine hauteur de contemplation, on trouve que le corps est identique avec l'esprit. Quel que soit le jugement qu'on porte d'un tel principe, il est du moins incontestable que les applications en étaient toujours d'une exactitude frappante. Dès qu'il connaissait les qualités morales d'une personne, il en décrivait aussitôt la physionomie et l'extérieur. Après la lecture du Fils de la Vallée, ouvrage de Werner, il fit le portrait de ce poète, sans omettre ses cheveux, extrêmement touffus; indice, ajoutait-il, du défaut total de force productrice dans cet écrivain.

Qui ne connaît le fameux Marcel, cet extravagant dansomane, qui voyait tout dans un Menuet? Non-seulement il devinait quelle était la patrie de ses élèves, mais il se flattait encore de préciser leur province et quelquefois leur village. On n'a pas oublié son mot à un Anglais : « A cette tournure pesante, à cette démarche embarrassée, je ne reconnais pas le citoyen libre de la Grande-Bretagne, mais un esclave de l'électeur de Hanovre. »

Les traits les moins prononcés, les circonstances

les moins remarquables, peuvent nous initier aux secrets du cœur humain. Entrez chez un homme de lettres : tout annonce la modération du sage et la simplicité de ses goûts ; sa bibliothèque seule fixe son attention. Les volumes qui chargent sa table paraissent la plupart vieux et usés; mais les œuvres de tous les classiques, soigneusement reliées, garnissent ses humbles tablettes. Si vous rencontrez Homère, Newton ou Fitch chez un homme qui n'entend pas un mot de grec, d'algèbre ou de métaphysique; considérez de plus près sa précieuse collection : vous remarquerez qu'elle est vierge encore.

Ces exemples et ces considérations démontrent que le caractère d'un homme se manifeste à son insu et de mille manières différentes; mais, de toutes les actions qui peuvent le trahir, il n'en est guère de plus favorable à cette étude que l'action d'écrire. Son témoignage serait infaillible, si des circonstances accessoires n'altéraient l'empreinte des signes. Tel homme qui cherche à tromper dans une lettre, communique à la tournure de ses phrases, au choix de ses expressions, l'intention de flatter ou de séduire; mais il ne cherchera sûrement pas à modifier son écriture d'après ce sentiment : seule elle restera exempte de toute imposture. Le style étant un langage, il peut aussi se prêter à la déception; et puisque malheureusement la droiture de l'ame n'est pas toujours une condition du talent, on peut discuter ce principe émis par Buffon : *le style est tout l'homme.* Quelques écrivains n'ont-ils pas caché leur perversité sous les couleurs de la vertu ? Peut-être eussent-ils fait moins de dupes, si tout le monde eût pu lire dans leurs cahiers originaux.

La forme de notre écriture dépend, jusqu'à un certain point, des principes que nous avons reçus ; mais elle change de jour en jour : parvenus à un certain âge, nous reconnaîtrions à peine nos premiers essais. Par quelle influence s'est opérée cette variation successive? Par l'impression habituelle des pensées qui nous préoccupent, des travaux qui nous attachent, de notre caractère enfin.

Ce qui n'est point régulier et symétrique offense les yeux d'un homme doué de l'esprit d'ordre ; pourquoi ne retrouverait-on pas dans son écriture les traces de cette qualité ? L'inconstant changera à tout moment les proportions et les distances ; celui qui se laisse emporter par sa vivacité précipitera sa plume, et, pour passer à la ligne suivante, n'attendra pas que la première soit remplie. L'un écrit à la hâte, parce qu'il est pressé d'en finir ; l'autre parce qu'il cherche à se délivrer de sa tâche. Ce double sentiment se reconnaît à l'imperfection des lettres à peine ébauchées.

Quelquefois la main semble allerpar sauts et par bonds, les lettres affectent des dimensions bizarres, les liaisons en sont brusques, les traits fortement prononcés : ces signes indiquent la pétulance de la colère. Si l'esprit est livré à la gaîté, la main qui à peine presse la plume, semblera se jouer sur le papier ; les écarts qu'elle se permet seront pleins d'abandon et de grâce.

La surcharge d'inutiles ornemens décèle la plume d'un désœuvré ou d'un maître d'écriture. Un homme minutieux poussera à l'excès le soin de se rendre lisible, n'omettra ni accent, ni point, ni virgule. Cette remarque est si vraie, qu'elle a donné lieu à

une expression proverbiale. Si les traits qui ne tiennent pas à la forme essentielle des lettres demeurent invariables, on peut croire que cette uniformité est en rapport avec une grande égalité d'humeur.

Il faut se garder de confondre l'hésitation d'un écolier, ou l'allure mesurée d'un copiste, avec la marche lente mais sûre d'un esprit méthodique. La persévérance dans le caractère de l'homme a des symptômes différens de la routine dans les habitudes; dans le premier cas, la main se soutient; dans le second, elle ne varie pas les formes.

Nous croyons en avoir dit assez pour faire comprendre qu'une telle étude peut conduire à des données positives, et pour faire sentir, par conséquent, combien serait utile et curieuse une collection de fragmens de l'écriture des hommes célèbres de tous les pays, car les signes qui distinguent les individus peuvent également servir à caractériser les peuples.

Une entreprise de ce genre n'entre pas aujourd'hui dans nos vue. Mais, après avoir élevé un grand monument aux guerriers qui portèrent si loin la gloire et la puissance du nom français, nous avons pensé qu'il ne serait pas sans intérêt de faire connaître dans des détails plus familiers ces héros de la patrie. Déjà, dans cette intention, nous avons publié leurs portraits. Les *fac-simile* de leur écriture deviendront ici le complément de cette collection. Que de beaux souvenirs se rattachent à ces traits! La main qui les forma fut trente ans fatale à nos ennemis; elle traça les *ordres du jour* de la victoire et la ligne de nos conquêtes; elle arrêta le cours de nos désastres, et pourra un jour venger nos revers.

A la tête des personnages, dont les lettres auto-

graphes composent ce recueil, paraît Napoléon. On verra que, général de la république, il songeait déjà à rallier les partis sous ses étendards, pour les soumettre à son sceptre. Sa note serait précieuse, quand elle n'offrirait que ce trait caractéristique. On peut y reconnaître aussi la vivacité de ses mouvemens, et toute l'empreinte d'un génie vif, grand, prompt et original.

L'écriture du général Desaix annonce un esprit cultivé, qui s'attache plus à la pensée qu'aux signes matériels; et ces signes, exempts de rudesse et de prétention, sont le type de la douceur et de la modestie. L'ensemble offre quelque chose qui rappelle son ame pleine de poésie et d'affections tendres. On sait que celui qui, dans les combats, portait un cœur si mâle, conserva dans toutes les actions de sa vie la naïveté de l'enfance; que ce fier capitaine adorait sa mère; et que ce citoyen, si dévoué à la patrie, fut chéri même de ceux qu'il avait combattus.

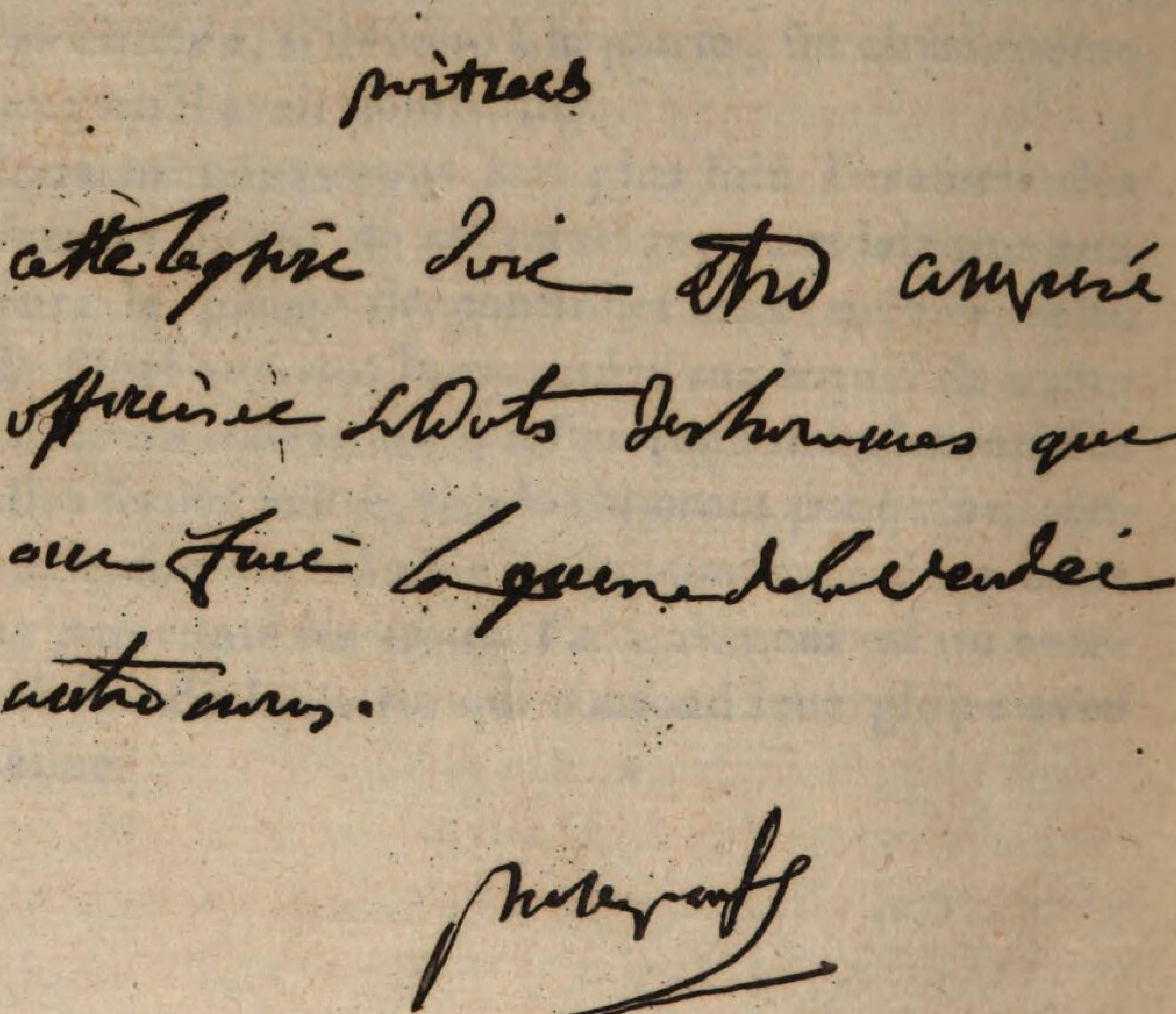
Nous ne pousserons pas plus loin l'examen des différentes pièces de cet ouvrage; nous laissons aux lecteurs le plaisir de continuer eux-mêmes cette étude. Quel que soit le caractère sur lequel ils exerceront leurs réflexions, quelles que soient les pensées qu'elles feront naître, ils n'oublieront pas qu'un sentiment commun animait les personnages dont nous avons emprunté les traits. Ce sentiment est un courage digne de la patrie qui confond leur gloire avec la sienne.

FRAGMENT

de l'Ecriture

DE BONAPARTE,

Tiré d'une Lettre écrite sous sa dictée, dans laquelle il avait corrigé de sa main le passage ci-dessous.



Fragment d'une lettre écrite par Napoléon Bonaparte.

Lille, le 18 messidor an XI.

Cette lettre est adressée au ministre de la guerre : Bonaparte l'informe de son intention de former une légion de deux escadrons de chasseurs et de trois bataillons d'infanterie, qui serait commandée par M. d'Autichamp, et composée entièrement de Vendéens. Cette légion devait se réunir à Poitiers.

Il écrivit de sa main, dans cette lettre, ces mots, après avoir rayé ceux qu'il remplaçait.

Poitiers.

Cette légion doit être composée, officiers et soldats, des hommes qui ont fait la guerre de la Vendée contre nous.

BONAPARTE.

Extrait d'une lettre du prince Berthier.

Milan, le 27 floréal an IV de la république.

Nous sommes ici dans une des plus belles villes de l'Italie et une ville de patriotes. Il paraît même qu'ils voulaient faire une révolution et conquérir leur liberté. Nous sommes occupés à habiller l'armée, à organiser notre artillerie et nos transports et à tirer des contributions en numéraire.

Parme, Plaisance, Modène sont à nos genoux, le reste de l'Italie tremble, et nous ne ménagerons pas les protecteurs de nos ennemis : tout se fait avec ordre : les ressources des pays conquis seront, j'espère, employées utilement pour les intérêts de la république.

Nous allons commencer le second chapitre de la campagne, je désire qu'il soit aussi brillant que le premier ; j'ose même être persuadé du succès. Nous agirons sous deux rapports ; l'un pour écraser l'armée de Beaulieu, l'autre pour donner à l'Italie la leçon qu'elle mérite.

Je désire, comme toi, qu'une paix honorable couronne nos exploits ; je t'assure que j'aurai bien du plaisir à rentrer dans la chaumière de mes parens et à cultiver mes amis.

Alex. Berthier.

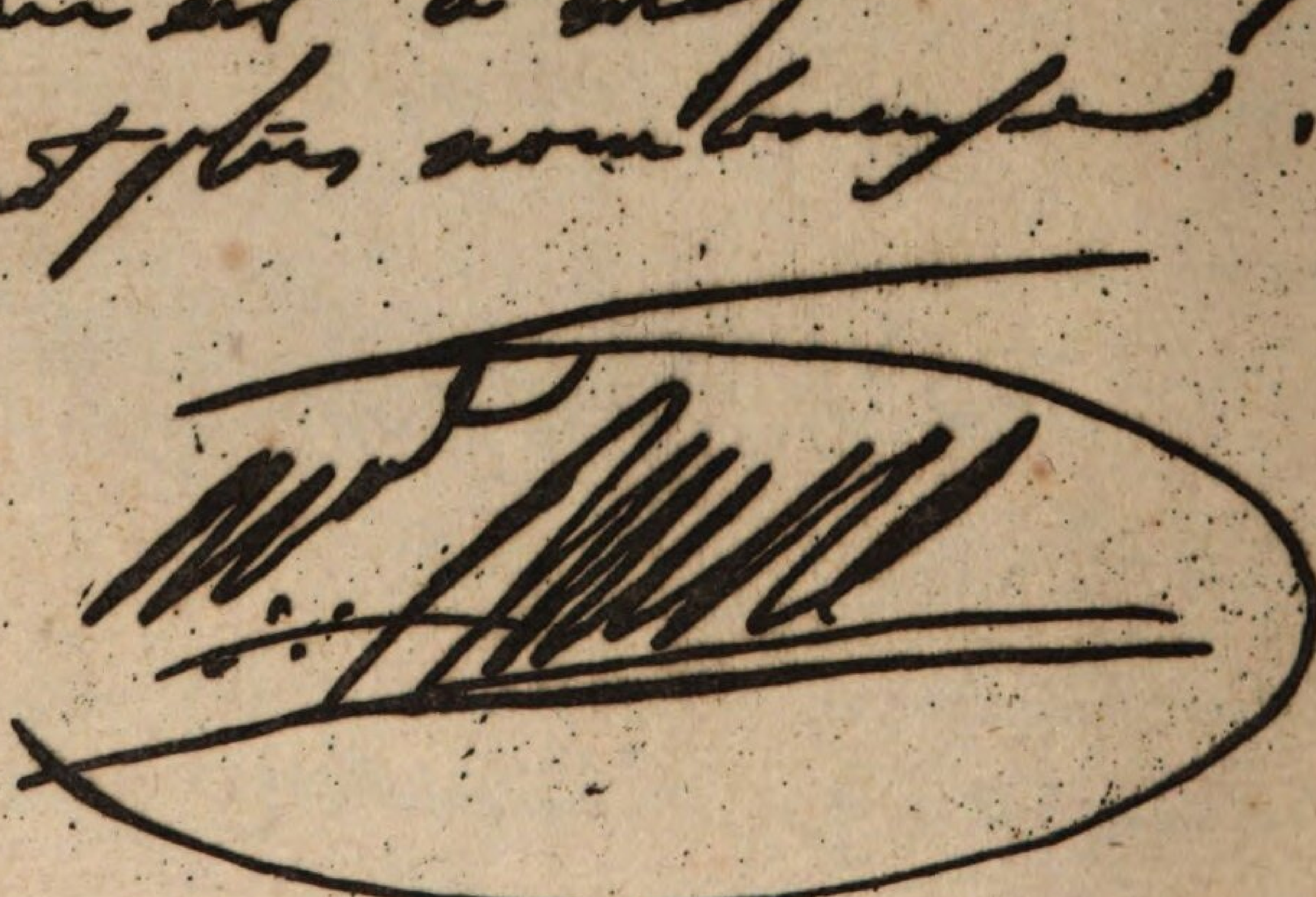
Post scriptum : Nous envoyons au Muséum les beautés des lieux par où nous passons.

nou voulou Commence le
Jourd chaputre de la Campagne
je dou quil soi aussi bullau
que le premi - jou mêm était
pernalei de succès — nou agiou
sour deux rapports l'un pour
cerasé l'inimi de beaulei l'autre
pour donnée à lètole la lecon
quelle merete — je dési Comme
toi quin paix honoroble
couronne nos esploi

Alex. Bertin

Milan le 29 florial au 4

Les 12. mille
espagnols qui arrivent
à hanovre sont
suivis par deux
Divisions plus fortes qui
maintenant ont passé le
Rhône. gen Boudet
la
forte de 14. m. h. est à
Stettin. la D.on molitor
qui est à magdebourg
est plus nombreuse.



Extrait d'une lettre du maréchal Brune.

Stettin, le 27 mai 1807.

Dantzick a capitulé le 26, les troupes françaises l'ont occupé. M. de Tavast, colonel, propriétaire du régiment d'infanterie de Calmar, chambellan actuel de sa majesté la reine, chevalier grand-croix de l'ordre de l'épée, est venu le 25 à Demmin pour traiter de l'échange des prisonniers avec le colonel Fays.

Les douze mille Espagnols qui arrivent à Hanôvre sont suivis par deux divisions plus fortes qui, maintenant, ont passé le Rhône.

La division Boudet, forte de quatorze mille hommes, est à Stettin. La division Molitor, qui est à Magdebourg, est plus nombreuse.

BRUNE.

*Extrait d'une lettre du général Davoust au général ***,*

Ostende, le 21 avril 1809.

Voilà la saison qui va bientôt permettre d'ouvrir une campagne qui, par son objet et ses résultats, sera la plus mémorable qui ait encore été faite. Tout nous fait présager les plus grands succès, le génie de notre empereur, la bravoure des troupes, etc.

DAVOUST.

voila la saison qui
va bientot permettre d'ouvrir
une campagne qui par son
objet et ses resultats sera
~~[illegible]~~ la plus memorable
qui ait encore été faite:
tout nous fait presager les plus
grands succès le genie de notre
empereur la bravoure des
troupes &c

L Davout

ce 21 avril ostende

Strasbourg a 7 prairial an 5

cependant si on fait la guerre contre les anglois et qu'elle se pousse avec vigueur je vous avoue y faire l'impossible il n'y a pas un soldat dans l'armée qui ne soit bien décidé a le faire est impossible. le gouvernement peut entreprendre des choses extraordinaires il trouvera tous le monde prêt a le seconder.

Desaix

*Extrait d'une lettre du général Desaix au général ***.*

Strasbourg, le 7 prairial an VII.

L'armée deviendra bientôt brillante et admirable ; elle se fera autant d'honneur par sa tenue et sa discipline que par sa valeur et sa patience dans les combats.

Je vous remercie bien de l'intérêt que vous avez pris à ma blessure ; elle se cicatrise assez rapidement, et j'ai l'espérance de pouvoir marcher sous peu de jours ; j'attends ce moment avec impatience pour profiter de nos instans de loisir pour aller voir les champs de bataille sur lesquels ont combattu les armées nos voisines, on ne peut pas rentrer dans ses foyers sans avoir vu ses camarades qui ont fait des choses glorieuses et honorables.

Cependant, si on fait la guerre contre les Anglais et qu'elle se pousse avec vigueur, je veux encore y faire l'impossible. Il n'y a pas un soldat dans l'armée qui ne soit bien décidé à le faire, cet impossible.

Le gouvernement peut entreprendre des choses extraordinaires ; il trouve tout le monde prêt à le seconder.

DESAIX.

*Extrait d'une lettre du général Dessolle au général ***.*

Hanovre, le 27 floréal.

Mes travaux se bornent à soutirer de l'argent aux Hanovriens, ce qui, tous les jours, devient plus difficile. Cette besogne ne s'accorde guère avec le métier de la gloire. Quand on a la tête éternellement pleine d'idées fiscales, on n'est presque plus militaire, et on oublie jusqu'à son titre de général pour ne se croire plus qu'un mauvais financier.

DESSOLLE.

hannovre ce 27 floréal

le G.l vatthe, et le citoyen Larsilly m'ont mis quelque fois au courant de vos travaux. pour moi, les miens se Bornant a soutirer de l'argent aux hannovriens a qui tout le jour devient plus diffiçille cette Besogne ne s'accorde guère avec le métier de la Gloire. quand on a la tête Eternellement pleine d'idées fiscales, on n'est presque plus militaire, et on oublie jusqu'à son titre de Général pour ne se croire plus qu'un mauvais financier.

Dessolle

le 2 nivose = an 3

il y a aujourd'hui un an, mon cher frere, que nous nous battions a Frœschwiller, il y a aujourd'hui un an que nous battimes les ennemis de la patrie, je n'ose fixer mes regards sur ce qui s'est passé depuis cette epoque, grands dieux effacez en, jusques au souvenir, ces maux sont trop aigus.

= L. Hoche

Extrait d'une lettre écrite par le général Hoche au général Debelle, son beau-frère.

Au quartier-général de Château-Gonthier, le 2 nivôse an III.

Il y a aujourd'hui un an, mon cher frère, que nous nous battions à Freischweiler. Il y a aujourd'hui un an que nous battîmes les ennemis de la patrie : je n'ose fixer mes regards sur ce qui s'est passé depuis cette époque. Grands Dieux : effacez-en jusques au souvenir, ces maux sont trop aigus !....

L. Hoche.

*Extrait d'une lettre du général Kellermann au général***.*

Chambéry, le 25 frimaire an v.

Les dernières nouvelles d'Italie ne sont pas fort intéressantes, chacun se refait de ses plaies jusqu'à nouvel ordre. L'ennemi est sur la rive gauche de la Brenta, il tient Padoue et Bassano; sa division de droite est à Trente, les postes avancés comme de coutume, respectivement. Le général Clarke a reçu le passeport nécessaire pour se rendre à Vienne; il l'attendait à Milan, où il a eu le temps de prendre les renseignemens militaires et politiques sur les positions et intérêts respectifs des deux puissances.

KELLERMANN.

Chambery le 25 frimaire an 5

les dernieres nouvelles d'italie ne
sont pas fort interessantes les armées
se refont de ses plaies jusqu'a nouvel
ordre l'ennemi est sur la rive
gauche de la Brenta il tient
padoue et Bassano sa division
de droite est a trente les postes
avancés comme de coutume
respectivement le gal clark a reçu le
passeport necessaire pour se rendre
a vienne il l'attendoit a milan
ou il a eu le tems de prendre les
renseignemens militaires et politiques
sur les positions et interets
respectifs des deux puissances

Kellermann

------------. Des richesses! je n'en veux point. une Seule obole de plus, et Surtout mal acquise, dérangeroit ~~tout~~ le Systeme de mon bonheur, de ma philosophie. si je vous faisois, ferme et féal ami, — l'énumeration des Services que m'a rendu ma pauvrete, au milieu de cet orage politique, dont la foudre, dirigée par la cupidité et l'envie, atteignit, frappa, atteint et frappe encore, tant d'inocentes victimes: vous lui prescriez de ne-point m'abandonner; je la conserverai toujours.

Toulon le 21 floreal an 6.

Fragmens tirés d'un journal écrit par le général Kléber, pendant qu'il attendait à Toulon l'embarquement de l'expédition d'Egypte.

Tels sont les motifs qui m'ont engagé dans cette expédition, toute légèrement calculée qu'elle me paraît être ; ici, comme dans mille autres circonstances, l'imprévoyance sera suppléée par l'audace, et la fortune couronnera peut-être encore du succès des travaux que la froide raison n'aurait jamais osé entreprendre.

Toulon, le 19 floréal an VI.

. Je ne le connais point encore *. Il parut si inopinément sur la scène : il sut s'entourer de tant de prestiges, et son ascension fut tellement rapide, qu'à la distance où je me trouvais placé, il m'eût été impossible de l'observer et de le suivre. C'est donc au milieu des événemens qui se préparent, qu'il me faut l'examiner ; là, de plus près, je tâcherai de saisir ses traits dans les moyens qu'il emploiera pour parvenir aux grands résultats qu'il espère, et sa physionomie dans les anecdotes qu'il ne manquera pas de fournir dans des conjonctures si extraordinaires.

Toulon, le 22 floréal an VI.

. Des richesses ! je n'en veux point. Une seule obole de plus, et surtout mal acquise, dérangerait tout le système de mon bonheur, de ma philosophie. Si je vous faisais, ferme et féal ami, l'énumération des services que m'a rendus ma pauvreté, au milieu de cet orage politique, dont la foudre, dirigée par la cupidité et l'envie, atteignit, frappa, atteint et frappe encore tant d'innocentes victimes, vous la presseriez de ne point m'abandonner ; je la conserverai toujours.

* Bonaparte.

Extrait d'une lettre du général Marmont.

Paris, le 12 mars 1807.

Je vais m'empresser, mon cher général, de vous envoyer tous les matériaux que j'ai pu me procurer sur la Turquie d'Europe; ils consisteront en un huilé d'une carte de Bosnie, d'Arrowsmith, corrigée par un officier que j'ai fait voyager à cet effet, et plusieurs itinéraires. Je serai trop heureux de pouvoir vous aider dans l'exécution de l'important travail que vous avez entrepris.

A. MARMONT.

j'aurai l'empressement mon cher Général de vous

envoyer tous les matériaux que j'ai pu me procurer

sur la Campagne d'Europe ils consistent en

un texte d'un état d'ouvrages corrigé par un

d'un texte d'un état de bonnes

offi. qui a fait voyager à la Cté, et plusieurs

itinéraires; je serai trop heureux de pouvoir vous

aider dans l'exécution de l'important travail

que vous avez entrepris.

le Marmont

Paris le 12 Mars.

Bremgarten le 30 Prairial an 7

Soyez bien persuadé que je
m'attends à tout ce qui pourra
m'arriver, je n'ai point d'autre
désir que d'être utile à mon
pays, et absolument ennemi de toutes
les intrigues je ne tiens nullement
à ma place, trop heureux quand
je pourrai en être débarrassé,
d'une manière honorable.

[illegible]

Extrait d'une lettre du général Masséna.

Du quartier-général de Bremgarten, en juillet 1799.

. Soyez bien convaincu que je m'attends à tout ce qui pourra m'arriver; je n'ai point d'autre désir que d'être utile à mon pays, et, absolument ennemi de toutes les intrigues, je ne tiens nullement à ma place, trop heureux quand je pourrai en être débarrassé d'une manière honorable.

MASSÉNA.

Lettre du général en chef Moreau.

Du quartier-général à Strasbourg, le 3 messidor an v.

J'ai reçu, mon cher général, vos lettres des 17 et 27 thermidor. Je ne vous dissimule pas que nous sommes profondément affligés des divisions qui règnent entre le corps législatif et le directoire. Indépendamment des suites funestes qu'elles peuvent avoir, par une levée de boucliers qui amènerait nécessairement la guerre civile, elles entravent tout. Les services viennent de manquer à l'armée, et nous venons d'être contraints, pour ne pas manquer à la fois de solde et de vivres, d'avoir recours au moyen extrême des réquisitions; tout inconstitutionnel qu'il est, nul doute qu'il ne soit préférable à une insurrection générale, et elle deviendrait inévitable.

Le rapport du citoyen Tronçon du Coudray est parfaitement écrit et dans de très-bons principes. Je ne me permettrai pas de prononcer sur le fond de la question, connaissant assez peu l'affaire de Toulon; mais je pense comme lui que ceux qui ont pu livrer à l'ennemi l'entrée de leur pays, ne s'en laveront jamais aux yeux des gens honnêtes.

Je ne sais ce que deviennent les négociations. J'attends à tout moment des nouvelles de l'Italie. Un prince allemand, officier-général dans l'armée autrichienne, sort de chez moi, et est convenu que nous étions la dupe des Anglais, qui seuls faisaient traîner les négociations en longueur. Il n'a pu également disconvenir que, si nous avions été aussi bons négociateurs que bons militaires, il y a long-temps que la paix serait faite.

Adieu, mon cher général, recevez, etc.

MOREAU.

le 3 fructidor an 5

J'ai reçu Mon cher general vos lettres des 17 & 27 thermidor. Je ne vous dissimule pas que nous sommes profondement affligés des divisions qui regnent entre le corps legislatif & le directoire, independamment des suites funestes qu'elles peuvent avoir par une levée de bouclier qui commencerait incessamment la guerre civile, elles entravent tout. les fonds viennent de manquer à l'armée & nous venons d'être contraints pour ne pas manquer à la fois de solde & de vivres d'avoir recours au moyen extrême de requisitions; tout inconstitutionnel qu'il est, nul doute qu'il ne soit preferable à une insurrection generale & elle devenoit inevitable.

Moreau

Burghausen le — 11. Ventose an 9.

Mon Cher général, Votre Nomination au Sénat Conservateur m'a fait Infiniment de Plaisir et j'aime à le Répeter au milieu des Militaires qui vous Estiment aussi Sincerement que moi, vos devoirs actuels quoiqu'importants deviennent agréables Lorsqu'on a Comme vous, les sentiments d'attachement à la Chose publique.

Ney.

Extrait d'une lettre écrite par le général Ney au général Colaud.

Du quartier-général de l'armée du Rhin, le 11 ventose an IX.

Mon cher général, votre nomination au sénat conservateur m'a fait infiniment de plaisir, et j'aime à le répéter au milieu des militaires, qui vous estiment aussi sincèrement que moi. Vos devoirs actuels, quoique importans, deviennent agréables, lorsque l'on a comme vous les sentimens d'attachement à la chose publique.

NEY.

Lettre du maréchal Oudinot duc de Reggio.

Bréda, le 7 juin 1810.

Mon cher général, il ne dépend pas de moi d'échapper l'occasion de prendre part à ce qui vous arrive d'heureux; ce témoignage de l'empereur, qui vous porte comme chef d'une administration aussi intéressante, m'a transporté de joie; il en sera de même toutes les fois que je serai assez heureux d'apprendre quelque chose qui constitue votre satisfaction et bonheur.

Adieu, mon cher général, mon dévouement ne se démentira jamais.

Votre véritable ami,

Maréchal duc de Reggio.

Mon cher Clément,
il ne dépend pas de
moi d'échapper l'occasion
de prendre part a ce qui
vous arrive d'heureux,
ce témoignage de l'empereur
qui vous porte comme
chef d'une administration
aussi intéressante m'a
transporté de joye il en
sera de même toutes
fois que je serai assez
heureux pour d'apprendre
quelque chose qui constitue
votre satisfaction et bonheur

Le Mal Duc de Reggio

Breda 9 .bre 1810 –

J'ai chargé M. Bernard
de dépêcher pour S. A. S. le Prince
Major Général, ce j'ai en même
temps renouvellé en sa faveur
ma demande d'avancement, j'ai
l'honneur de vous prier de lui
être favorable ; ~~cet interressant~~
officier est digne des grâces
de l'Empereur par les bons
services qu'il a rendus et son
mérite personnel, ainsi que les
malheurs qu'il a éprouvés, j'en
fais un cas particulier.

Mal. Duc de Dalmatie

Malaga le 13. 7bre 1811.

Extrait d'une lettre du maréchal Soult duc de Dalmatie.

Malaga, le 13 septembre 1811.

J'ai chargé M. Bernard de dépêches pour S. A. S. le prince major-général, et j'ai en même temps renouvelé en sa faveur mes demandes d'avancement ; j'ai l'honneur de vous prier de lui être favorable ; cet intéressant officier est digne des grâces de l'empereur par les bons services qu'il a rendus et son mérite personnel, ainsi que par les malheurs qu'il a éprouvés : j'en fais un cas particulier.

Le maréchal duc de Dalmatie.

Lettre du général Suchet.

Au quartier-général de Moi:a (Espagne), le 29 novembre 1810.

Hier j'ai fait attaquer Falset; l'ennemi a été complétement battu : nous lui avons fait au-delà de 300 prisonniers, parmi lesquels quinze officiers, et à leur tête le brigadier Garcia Navarro.

La jonction de l'armée de Catalogne n'a pas amené les résultats que j'avais lieu d'en attendre; le manque de vivres paraît l'avoir empêchée de bloquer Tarragone en août, et, lorsque en octobre cette difficulté a été vaincue, de nouveaux événemens l'ont entraînée près de Barcelonne; vous jugerez de la contrariété que j'en éprouve, en songeant aux difficultés qu'il a fallu vaincre pour réunir un parc de siége immense, et nourrir des troupes au milieu d'un désert. Si monsieur le maréchal peut revenir promptement me couvrir du côté de la Catalogne, j'espère continuer de contenir les Valenciens, le corps qui menace l'Aragon, et achever d'investir et attaquer de suite la place dont nos pères ont beaucoup agrandi les fortifications.

SUCHET.

Qr. Gnl. de Mora le 29. 9bre 1810.

La jonction de l'armée de Catalogne n'a pas amené les résultats que j'avais lieu d'en attendre, le manque de vivres l'ayant empêchée de bloquer Tarragone en Août, et lorsqu'en 8bre cette difficulté a été vaincue, de nouveaux événemens l'ont entraînée près de Barcelone, pour juger de la contrariété que j'en éprouve, en songeant aux difficultés qu'il a fallu vaincre pour réunir un parc de siège immense, et nourrir des troupes au milieu d'un désert

Suchet

Bayerische Staatsbibliothek München

Bayerische StaatsBibliothek
Münchener DigitalisierungsZentrum Digitale Bibliothek

Beauvais, Charles-Nicolas

Victoires, conquêtes, désastres, revers et guerres civiles des Français de 1792 à 1815

Bd.: Tome Dernier

Paris 1821

Bibl.Mont. 2343-27
urn:nbn:de:bvb:12-bsb10719650-8